LE

MARI SENTIMENTAL,

OU

LE MARIAGE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNS.

5Bw

LE MARI SENTIMENTAL, OU LE MARIAGE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNS.

Lettres d'un Homme du Pays de Vaud, écrites en 178...

M. DCC. LXXXV.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Si l'on demandait pourquoi on a imprimé ces Lettres, l'Imprimeur, le Relieur, le Colporteur, le Libraire diront que c'eſt pour y trouver leur profit. Je ſouhaite, très-cher Lecteur, que vous y trouviez le vôtre, ce ſera celui de l'Editeur.

LE MARI SENTIMENTAL.

LETTRES de Mr. BOMPRÉ, *à Mr. de* ST. THOMIN, *à Orbe.*

LETTRE PREMIERE.

MON CHER AMI,

DEPUIS que je vous ai quitté, je n'ai ceſſé de penſer à vous & à votre bonheur. Je crois que j'ai mal fait d'aſſiſter à vos noces; il me ſemble que j'en ſuis devenu moins heureux; le plaiſir & la gayeté que j'ai vu régner chez vous pendant dix jours, ont laiſſé au fond de mon ame une triſteſſe dont je ne puis pas trop me rendre raiſon. Ce n'eſt pas votre bonheur qui m'attriſte; je crois que c'eſt celui qui

me manque. Les beaux yeux noirs de votre femme charmante, avaient tant de douceur lorſqu'ils ſe tournaient ſur vous, qu'il m'en eſt reſté une impreſſion qui ne me quitte point, & puis ſes graces, & puis ſa naïveté, & le lendemain ſon air ſi doux, ſi modeſte, & à tous les deux la paix, la tranquillité du contentement ; mon ami, vous êtes bien heureux. La plus grande félicité eſt, je crois, d'épouſer ſa maîtreſſe ; c'eſt la volupté de l'amour ſous les auſpices de la vertu. Je n'y avais jamais penſé, c'eſt vous qui m'en avez donné l'idée : mais pourquoi auſſi eſt-elle ſi rare cette félicité ? A voir comment les hommes ont arrangé les choſes, il ſemble qu'ils l'ont comptée pour rien. C'eſt la fortune, c'eſt l'ambition, c'eſt le rang, ce ſont les convenances de famille que l'on cherche, & qui décident : on dirait que l'amour eſt une guenille qui ſe trouvera toujours, & on dit qu'elle n'eſt pas néceſſaire pour être heureux : alors le mariage ne m'a pas donné l'idée d'un bien grand bonheur, & juſques à préſent mon état de célibataire m'a paru aſſez doux.

Vous ſavez, mon cher St. Thomin,

que j'ai quitté le ſervice, il y a pluſieurs années, pour être auprès d'un pere âgé & infirme, pour lui ôter les peines & les ſoins que demandaient une très-petite fortune & une très-grande campagne. Je profitais de ſes lumieres pour devenir agriculteur, j'eus la conſolation de ſuivre ſes intentions, de faire ſa volonté, & de ſoulager ſes vieux ans. Je ſentis vivement le malheur de ſa perte; je reſtai ſeul. Les occupations de la campagne furent une diſtraction pour ma douleur, & une reſſource dans ma ſolitude domeſtique; mais il m'eſt reſté le beſoin d'un être eſtimé & reſpecté, auquel je puſſe adreſſer mes intentions, & qui fût l'objet de mes affections & de mes travaux. Ce beſoin, je l'ai mis avec beaucoup d'autres, ſur leſquels ma raiſon & ma philoſophie m'ont appris à prendre mon parti. Juſques à préſent je me ſuis contenté d'un bien-être phyſique & borné de tous les moments qui n'eſt pas fort intéreſſant, mais qui rend ma vie très-ſupportable, & je bénis celui de qui je la tiens. L'éloignement de la ville où je vis depuis long-temps, m'a empêché de connaître un certain beſoin de

ſociété, que j'ai vu être très-fort chez ceux qui vivent dans le monde. Je ne connais point l'ennui qu'ils craignent ſi fort. L'alternative de la fatigue & du repos eſt un merveilleux ſpécifique contre ce mal tyrannique, ſur-tout quand la fatigue a pour objet ou le ſoulagement de quelqu'un, ou une ſpéculation utile, ou des ſoins qui préviennent le mal, & le corrigent. Vous avez vécu quelquefois avec moi, & j'ai vu que mon genre de vie ne vous déplaiſait point : cependant vous me preſſiez d'en changer, & de me rapprocher du vôtre ; il eſt ſi différent du mien, que c'eſt pour ma juſtification que je vous en parle.

Vous vous rappellez que ma campagne, quoique d'un revenu médiocre, me donne des récoltes de toutes les eſpeces; elle me met en relation avec beaucoup de monde ; je fais des affaires preſque dans tous les genres ; & comme le contentement des autres eſt une jouiſſance pour moi, autant que je le puis, je laiſſe à ceux qui ont à faire avec moi, & qui viennent me parler, l'envie de revenir, & de me parler encore ; je ſacrifie à cela peut-être quelqu'intérêt, mais c'eſt

mon luxe, & c'eſt ce qui me tient lieu de cette ſociété que l'on va chercher, & qui ſe paſſe fort bien de moi. Vous ſavez que j'ai auſſi quelques amis chaſſeurs; le temps que nous paſſons les uns chez les autres, eſt gai & bruyant, & contraſte fort bien avec le paiſible de ma vie domeſtique; j'y reviens avec plus de plaiſir. Enſuite, pour paſſer en revue tous mes objets d'affection, il y a les payſans mes voiſins, que j'aime & qui m'intéreſſent. Je conviens que la plupart ſont groſſiers & ivrognes; mais je vais les chercher dans leurs maiſons, & là je les trouve animés d'un intérêt & d'un ſentiment tendre & humain les uns pour les autres. Il y a une communauté généreuſe entre tous les individus de la famille, & le bien-être qui s'y trouve eſt également réparti entre tous: d'ailleurs, j'ai le plaiſir de leur être ſouvent utile, j'aide à faire leurs comptes avec ceux qui achetent leurs denrées, je tâche d'appaiſer leurs différends, j'écris aux Capitaines pour les peres qui ont des enfants au ſervice; avec le livre de M. *Tiſſot* j'apprends aux malades à ſe conduire, & aux meres à ſoigner leurs enfants qui ſouf-

frent : il y a peu de jours où il n'y ait quelques heures d'employées à ces occupations. Après cela il y a mon cheval ; ah mon ami, quel cheval, quel excellent cheval ! il eſt d'une vigueur & d'une force ſans égale, & ſes allures ſont d'une douceur charmante. L'autre jour il me ſauva la vie ; je m'étais engagé dans les bois ; j'entrais dans un marais que je n'appercevais pas ; tout d'un coup il enfonça juſques aux ſangles ; & ſans la force de ſes reins, je crois que nous périſſions tous deux : je ne m'en ſéparerai jamais. Pardonnez-moi auſſi, mon cher ami, ſi je vous dis un mot du fidele Hector ; c'eſt mon compagnon, je dirais bien c'eſt mon ami, ſi je n'avais ſous ce titre des reproches à me faire vis-à-vis de mon chien. Ce pauvre animal, comme il me pardonne mon humeur, mes bruſqueries, mes négligences, mes corrections même ; combien il a ſouvent leché la main qui l'avait maltraité injuſtement ; & dans le moment même où je venais d'être injuſte, il aurait défendu ma maiſon & ma vie aux dépens de la ſienne. En vérité, mon cher ami, ſi nous voulons aimer les hommes, il ne faut pas tant s'at-

tacher aux bêtes, & ſur-tout ne point comparer leurs vertus : il n'y a que cette bonne Nanon & le brave Antoine qui y gagneraient. Vous connaiſſez ces anciens domeſtiques ; j'ai vu ſouvent que vous étiez touché de leurs ſoins & de leur zele pour moi, & eux & moi nous avons auſſi été touchés de la bonté & de l'affabilité amicale avec laquelle vous les avez toujours traités. Ils ont ſoigné les derniers jours de mon pere ; ils lui ont prodigué leurs ſoins aux dépens de leur ſanté. Tout mon deſir eſt, qu'ils trouvent leur bonheur & leur bien-être chez moi ; ils ſont les maîtres de la maiſon, & je m'en trouve bien. Je me repoſe ſur eux de tous les ſoins domeſtiques ſi ennuyeux pour les hommes ; je n'ordonne rien, & tout va bien quoiqu'il arrive chez moi ; & ſi tout ne va pas bien, je ſuis ſûr que mes amis n'en accuſeront pas mon cœur, & alors c'eſt moi qui conſole mes domeſtiques. Je pourrais peut-être monter mon train ſur plus de dépenſe, & y mettre plus d'aiſance ; je l'ai laiſſé comme je l'ai trouvé, & juſques à préſent ce qui me reſte au bout de l'année de mes revenus, a toujours fait plaiſir à un

ami : j'attendrai de n'en plus avoir, pour avoir l'autre vanité.

Mais, mon cher ami, je ne dois pas vous ennuyer du détail de ma vie & de mes affaires. C'eſt la premiere fois qu'il m'eſt arrivé de les regarder de ſi près. Je ne ſais quel ſentiment j'ai rapporté de chez vous, ni pourquoi j'ai été obligé d'examiner, ſi réellement j'étais heureux ; c'eſt votre faute. Je me ſuis réjoui de votre bonheur, & on ne s'occupe jamais du bonheur des autres ſans faire un retour ſur le ſien. Le vôtre m'a paru ſi vrai, il eſt ſi différent du mien, que lorſque je ſuis revenu chez moi, j'ai cherché chicane à tout ce qui en faiſait l'objet ; tout avait perdu à mes yeux : j'ai eu beſoin de la réflexion pour me remettre au courant de mes affections.

Les ſoirées d'hyver commencent à être bien longues : mon chien dort, mon cheval eſt dans l'écurie, mes domeſtiques ne ſe plaiſent point dans ma compagnie. Il y a des moments où on ſe trouve bien ſeul, où on a là quelque choſe dans le cœur qui a beſoin de verſer dans celui d'un autre ; aujourd'hui c'eſt dans le vôtre, mais

demain.....? Pourquoi eſt-ce à quarante-ſix ans que je commence à éprouver ce ſentiment? Vienne le printemps, & il paſſera comme tant d'autres inquiétudes attachées à l'humanité, & j'oublierai ces maudites noces qui ont dérangé mes idées ſur le bonheur.

Je vous quitte, mon cher ami, quoique j'aye bien de la douceur & bien de la conſolation de cauſer avec vous, & que j'aurais encore bien des choſes à vous dire; mais c'eſt demain le jour du marché, Antoine vient m'en avertir, il faut y envoyer du bled à vendre, & j'ai des ordres à donner pour cela : je vais donc à mon grenier; ce n'eſt pas avec le même plaiſir que j'allais aux champs, c'eſt même avec un certain dégoût, & je voudrais n'avoir jamais rien à vendre. J'aime l'agriculture, je n'en crains ni la peine ni les haſards, & il me paraît bien, que de tout ce qu'on cultive, la terre eſt ce qu'il y a de moins ingrat. Mes travaux ne ſont point ſans ſuccès, & de toutes les terres des environs il n'en eſt point dont le produit égale celui des miennes; les récoltes relativement aux années, ont

toujours rempli, & même ſurpaſſé mes eſpérances ; les moments de ſemer & de recueillir ſont accompagnés d'eſpoir & de plaiſirs, qui dédommagent de toutes les peines, & qui attachent à l'agriculture : ce qui en dégoûte, c'eſt l'embarras du débit des denrées, c'eſt l'ennui de vendre, les détails en ſont pénibles & déſagréables, ou il faut renoncer au prix auquel on avait eſtimé ſes denrées, ou il faut ſe débattre avec des marchands qui veulent acheter à vil prix. Je vois ſouvent des agriculteurs, & même des payſans, être pauvres avec des greniers garnis de grains & des celliers remplis de vins : le cultivateur qui était ſi gai dans les temps des récoltes, eſt triſte avec ſes richeſſes entaſſées dans ſa maiſon ; il attend avec impatience celui qui a de l'argent, ou il faut que ſes peines recommencent pour aller le chercher. Je crois l'économie politique en défaut ſur le débit & le commerce des denrées. Les villes craignent la cherté, les habitants de la campagne craignent le bon marché ; n'y aurait-il point de moyen d'obvier à ces deux inconvénients ? J'ai des idées là-deſſus que je veux

vous communiquer. Vous occupez une place dans la magiſtrature de votre ville : vous ſerez à même de les juger ; & quoique la ville d'Orbe ne demande pas de grandes vues pour ſon approviſionnement, elle peut cependant ſervir à juger du petit au grand. Mais ce n'eſt pas dans ce moment, ce n'eſt pas après quinze jours de mariage, que je veux prendre votre temps pour vous faire écouter mes longues raiſons & mes idées ſérieuſes ; elles vous paraîtraient ennuyeuſes ; il eſt plus ſûr d'attendre trois ou quatre ſemaines : aujourd'hui vous écouteriez peu les droits de l'amitié, vous ſerez plus indulgent dans quelque temps, & je vous donne juſques à deux mois ; ne me laiſſez cependant pas abſolument ſans réponſe : quatre mots, ſi vous voulez. Votre ſilence me ferait trop de mal dans ce moment, je ſentirais trop vivement ma ſolitude, & alors je ne ſais pas de quoi je ſerais capable ; penſez donc à votre ami, je vous en prie, il vous aime, il vous eſt tendrement attaché.

LETTRE II.

Vous croyez donc, mon cher ami, que c'eſt une compagne, une femme, qui manque à ma vie : cela eſt peut-être très-vrai, mais je ne veux pas le croire ; je ne prendrai point vos plaiſanteries pour des raiſons. On a toujours plaiſanté les vieux garçons; on les condamne & on les plaint rarement : j'en ai vu pluſieurs qui ont ſu être heureux, & je ſaurai l'être. Soyez-le avec votre épouſe charmante ; que le temps & la poſſeſſion ne changent rien à vos ſentiments réciproques ; je le ſouhaite : que l'amitié ſuccede à l'amour ; je l'eſpere : que des enfants viennent reſſerrer vos liens, & ajouter un intérêt nouveau à votre bonheur ; je n'en doute pas : que les différentes circonſtances de la vie n'occaſionnent entre vous ni contradictions, ni diſputes ; Dieu le veuille. Vous pouvez être plus heureux que moi, mais je n'ai pas autant de malheur à craindre que vous; voilà ma conſolation. Ce que je dois à la ſociété, je le payerai à mon prochain ;

c'eſt lui qui ſera ma famille & mes enfants, & voilà pour ma conſcience. Non, mon ami, les femmes n'influeront point ſur ma vie, & mon ſort ne dépendra point d'elles; il y a longtemps qu'elles l'ont décidé ainſi: j'ai toujours été trop laid, & aujourd'hui je ſuis trop vieux pour obtenir d'elles aucun retour. J'ai éprouvé qu'un cœur tendre ne ſignifiait rien avec de petits yeux, un nez épaté, de groſſes levres, un front preſque chauve, & une taille peu élancée; j'ai eu la mortification d'en être ſouvent convaincu. Autrefois, lorſque j'étais au ſervice, je cherchais auſſi à plaire; je ſentais fort bien le bonheur de réuſſir, & d'inſpirer un peu de ſentiment & de retour; j'aurais été vivement ſenſible à la moindre faveur. Mon ambition avec les femmes a toujours été ſans ſuccès; les unes ſe moquaient de moi, & me faiſaient l'objet de leurs plaiſanteries; les autres me laiſſaient entrevoir le dégoût que je leur inſpirais; les plus franches me diſaient que les prétentions me rendaient ridicules. Une fois cependant je crus être plus heureux: on m'écoutait, je me flattais de ne pas déplaire; je

croyais que mes ſentiments avaient fait pardonner ma triſte figure ; j'avais des eſpérances ſans avoir ni vanité, ni amour-propre ; mon cœur était de bonne foi ; on paraiſſait ſenſible à ma délicateſſe : il me ſemblait que l'on faiſoit cas de mon eſprit & de mon caractere : on faiſait valoir de mauvais vers & de mauvaiſes chanſons ; on riait de ma gaieté : enfin, je crus qu'il y avait ſympathie entre l'objet de mes vœux & moi, d'autant plus que l'on traitait tous les autres hommes ſans conſéquence & avec indifférence. Il y avait deux ou trois jeunes gens qui étaient reçus avec amitié, ſous prétexte des relations de famille & de ſociété : un jour je me rendis de très-bonne heure à un rendez-vous que j'avais enfin obtenu. J'arrive avec l'émotion du bonheur & l'empreſſement de l'eſpérance : je trouve un de ces chers parents dans une ſituation tout-à-fait familiere ; je voulus en être ſcandaliſé, il m'en revint un bon coup d'épée dans la poitrine qui dérangea ma ſanté pendant quelques mois ; j'eus tout le temps de faire des réflexions. Il fut convenu entre mon cœur & moi, que nous renonce-

rions au beau-ſexe & à l'honneur de lui plaire.

Je n'ai jamais pu ſéparer de mon ſentiment ſur les femmes un certain moral, ſans lequel elles ne ſont rien pour moi. Quand il a fallu renoncer à les eſtimer, elles ne m'ont inſpiré que du dégoût : mes camarades ne penſaient pas comme moi ; j'aimais mieux ſouffrir leurs plaiſanteries que de faire comme eux. A la ville, je ſuis infiniment reſpectueux avec les femmes, & j'en vois le moins qu'il m'eſt poſſible ; elles n'ont jamais voulu avoir avec moi, ce qu'il fallait pour me faire ſupporter leurs erreurs, leurs foibleſſes, leur légéreté & ſur-tout leur empire : ſi j'étais obligé de vivre avec une femme, il n'y aurait entre nous ni empire ni ſoumiſſion, & je ſerais au déſeſpoir d'être forcé à la pitié. Ainſi, mon cher ami, vous avez peut-être deviné le mot de l'énigme ſur ce que j'ai éprouvé depuis que je vous ai quitté, mais il n'y aura rien de changé ; il eſt poſſible que j'envie votre bonheur, mais je ne le chercherai pas : c'eſt ce que je diſais encore ce matin au bon Nicolas Groſmont, mon voiſin. Vous ſavez que c'eſt ce bon vieux payſan qui

a ſervi long-temps dans la compagnie de mon pere, & qui a fait avec lui toutes les campagnes de Flandres. A ce titre, il a le droit de me parler avec franchiſe & avec familiarité; il a l'eſprit juſte & le cœur excellent; il a pour moi un intérêt & un attachement que je ne pourrais attendre de perſonne. Il ſe paſſe peu de jours qu'il ne me diſe en me ſerrant & en me ſecouant la main, que c'eſt bien dommage que je ne ſois pas un pere de famille; & hier, en me remerciant de quelques ſervices que je lui ai rendus à l'occaſion de ſes enfants, il demandait: qui eſt-ce qui après moi protégerait ſa famille. Nous parlons quelquefois politique, & très-ſouvent agriculture; partout j'ai des raiſons d'admirer ſon eſprit juſte & ſon ſens droit; il n'a point oublié les amitiés & les careſſes que vous lui avez faites: il ſe loue encore de votre affabilité. Vous vous rappellez ſûrement que nous avons été quelquefois chez lui, & que nous avons toujours admiré l'union qu'il y a dans ſa famille, & l'ordre qui regne dans ſa maiſon; il eſt mon conſeil ſur bien des choſes, & je l'aime comme s'il était mon parent: il eſt pour moi un per-

ſonnage intéreſſant, que je préfere à beaucoup de relations de la ville. C'eſt avec lui que je raiſonne ſouvent ſur les inconvéniients du débit des denrées, dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre ; je ſuis étonné que vous ayez pu y répondre ſi-tôt & avec autant de détail ; chez vous l'amour ne fait donc point tort à l'amitié. Oh ! mon ami, vous méritez d'être heureux par tous les deux. Vous avez ſu vous diſtraire de votre bonheur pour vous occuper, avec un ami, de quelques idées qui vous paraiſſent eſſentielles ; vous voulez même les approfondir, & vous penſez comme moi ſur le fond de la choſe : mais vous croyez qu'il n'y a point de remedes, ou qu'ils ſeraient pires que le mal ; vous êtes de ces gens qui aiment mieux jouir des choſes avec leurs abus, que de chercher à les corriger. Je ſuis plus près que vous des inconvénients ; j'en ſouffre plus que vous : je vois beaucoup de mes pauvres camarades agriculteurs en ſouffrir ; il eſt naturel que j'y ſois ſenſible. Je voulais faire un mémoire ſur le commerce & le débit des denrées, & ſur les vrais moyens d'encourager l'agriculture : mais j'ai beſoin d'avoir encore vos

idées, & je ne vous dirai ici que les principales des miennes; je les ſoumets à vos lumieres, & votre critique m'éclairera.

J'ai lu beaucoup de mémoires & de livres ſur l'agriculture, ſur les différentes manieres de labourer les terres, ſur les engrais, ſur les ſemailles, ſur leurs préparations, &c. &c. A tous ces nouveaux ſyſtêmes, très-bons peut-être, je répondrai, que le payſan ne peut point faire d'expériences; qu'augmenter les peines & les fraix de culture, c'eſt le dégoûter bien plus que l'encourager. Je dirai pour maxime plus ſûre: procurez, facilitez, aſſurez le débit des denrées, & vous ferez fleurir l'agriculture; commencez par faire trouver un profit aux laboureurs, & ils laboureront. Le pauvre payſan après avoir, pendant dix mois, employé ſes peines & ſes travaux à la culture de ſes terres, ne jouit encore de rien; avec des récoltes mêmes abondantes, il n'a rien encore. Ici commencent des peines d'un autre genre: il faut qu'il paye ſes redevances; qu'il pourvoie aux beſoins de ſa famille, & celui de l'argent devient preſſant: il ne peut en trouver qu'à la

ville ; il faut qu'il y porte ſes bleds & ſes denrées. Le temps que lui laiſſe pour cela les travaux de la campagne, ſont les mois d'hyver, ceux de Décembre & de Janvier. Dans cette ſaiſon les jours ſont courts, le temps rigoureux, les chemins mauvais. S'il eſt éloigné, il faut qu'il perde plus d'un jour, qu'il aille de nuit ; & ce n'eſt qu'avec le danger de perdre ſon attelage, ſa ſanté, & ſa vie même, qu'il parvient à la ville : là il trouve des obſtacles ; des réglements faits contre lui. Dans quelques endroits il eſt obligé de paſſer pas de certaines routes ; il faut qu'il paye de certains droits ; qu'il ſe rende à une certaine place ; il ne peut vendre qu'à une certaine heure, & à de certaines perſonnes. Enfin, après avoir vaincu toutes ces difficultés, il eſt encore trompé ſur le prix qu'il eſpérait. Souvent il ne peut pas vendre le jour qu'il eſt venu, il faut renvoyer à un autre marché, ou qu'il donne ſa marchandiſe à vil prix à des acheteurs qui profitent de ſes beſoins. S'il a été aſſez heureux pour vendre, le temps qu'il a perdu, ce qu'il lui en a coûté, ce qu'il a dépenſé au cabaret, diminue la ſomme ſur laquelle

il comptait. Il s'eſt peut-être conſolé dans l'ivreſſe; mais il retourne chez lui plus pauvre, plus découragé, & les travaux de l'année ſuivante s'en reſſentent. Bientôt il eſt obligé d'emprunter & d'engager ſon domaine. Au bout de quelque temps, ſes biens ſont mis en décret, & la famille malheureuſe eſt diſperſée. C'eſt l'hiſtoire d'un grand nombre de familles de payſans de ce pays. Leurs biens ſont preſque tous hypothéqués; les cultivateurs ne ſont plus que les eſclaves des créanciers qu'il faut payer réguliérement, & ſans aucun égard aux cas d'ovâilles; ils ſont moins heureux que s'ils étaient attachés à la glebe.

On en impute légérement la cauſe à l'ivrognerie, à la bêtiſe, à la pareſſe, comme s'il était dans la nature humaine, que le pauvre payſan fût ſobre & vertueux, lorſque tout l'invite au vice. La faute en eſt certainement aux villes, qui en agiſſent tyranniquement avec les gens de la campagne. A voir les mauvais chemins qui y conduiſent, le peu d'encouragement & de protection que l'on accorde à ceux qui y apportent des denrées, on dirait, en vérité, que le pain & les vivres ſont

un ſuperflu qu'il faut repouſſer. Cependant à la premiere cherté, le peuple s'émeut, ſe révolte, & il faut le contenir par la force. Les villes n'ont que de l'argent, & elles abuſent de ſon pouvoir tyrannique. Les relations entre la ville & la campagne, ne ſont fondées que ſur le beſoin du moment, & il faudrait les établir ſur le bien-être & la tranquillité réciproque ; ce ſont des ennemies, qui, forcées de traiter enſemble, ſe font le plus de mal qu'elles peuvent, & elles devraient être des amies, qui, liées par le beſoin, font des échanges qui leur conviennent. D'une ſaiſon à l'autre, d'un marché à l'autre, une ville n'a pour ſûreté de ſon approviſionnement, que l'eſpérance que le payſan aura beſoin d'argent, & le Magiſtrat qui veille ſur cet objet, eſt bien content quand par haſard il n'y a point de cherté, & que par ſes ſoins il n'y a point de monopoleurs, c'eſt-à-dire, lorſqu'il a tout arrangé au profit des riches & au détriment du pauvre cultivateur. Si je vous diſais, mon cher ami, que les monopoleurs & la cherté ſont un bien, en brave habitant de la ville, vous crieriez au crime & au paradoxe.

Il eſt tant de choſes que l'on ne conſidere que du côté de l'abus, & que l'on rendrait bonnes en les corrigeant ! La manœuvre & le commerce du monopoleur eſt d'acheter à bon marché, c'eſt-à-dire, il achete quand perſonne n'achete ; il donne de l'argent au pauvre payſan qui en a beſoin, & qui eſt embarraſſé de ſa denrée, & il revend aux gens de la ville qui ont toujours trop d'argent. Empêchez le monopoleur d'être trop avide, & il ne fera que du bien. Et la cherté, direz-vous, peut-elle être auſſi un bien ? Je le crois, mais je diſtingue la cherté de la diſette, qu'il faut toujours prévenir, & qui dépend d'accidents & de circonſtances extraordinaires. Il y a ſouvent cherté, ſans qu'il y ait diſette, & alors elle eſt plutôt un bien ; elle eſt au profit de l'agriculteur qui retire au moins le prix de ſes travaux ; elle ne retombe que ſur le riche, qui peut mettre au néceſſaire ce qu'il emploie au luxe & au ſuperflu ; l'artiſan & le journalier proportionnent le prix de leurs ouvrages à celui des vivres ; perſonne ne ſouffre que les riches, qui devraient toujours ſouffrir les premiers. Je ne veux pas cepen-

dant, pour le bonheur de l'humanité, établir des monopoleurs, & faire venir la cherté ; je voudrais ſeulement trouver le moyen de procurer le bien qu'ils peuvent faire, & mon projet pour cela ſerait d'établir dans chaque ville une compagnie d'approviſionneurs. Cette compagnie ſerait compoſée de bons bourgeois, qui auraient quelqu'argent à mettre en ſociété : ce qui pourrait ſe faire par actions. Le nombre des aſſociés ne pourrait pas aller au-delà d'un certain nombre, proportionné à la grandeur de la ville : il aſſiſterait à cette ſociété un Magiſtrat, qui n'aurait ni voix, ni influence, mais qui veillerait ſur les abus, qui en avertirait ſon tribunal, qui les préviendrait par des ſoins & par des réglements. Cette ſociété auroit le droit de faire le commerce de toutes les denrées, & d'en fournir les marchés ; elle aurait des correſpondances dans tous les grands villages & dans tous les cantons qui produiſent des vivres ; elle ſeroit informée de l'abondance des récoltes dans les différents quartiers ; elle acheteroit les bleds des payſans ſur les lieux & dans tous les temps ; elle leur avancerait

de l'argent dès la moiſſon ; elle établirait une compagnie de payſans voituriers, qui iraient chercher les bleds dans les lieux éloignés, & qui feraient même tous les charoirs & toutes les voitures. C'eſt un mal que le payſan pour gagner quelqu'argent comptant, quitte ſes terres & ſa demeure, & aille loin de chez lui employer ſon temps & ſes chevaux ; c'eſt au détriment de la culture & des engrais de ſes champs. Un établiſſement qui leur ôterait cette facilité, ſerait un bien pour le pays. Le cultivateur, aſſuré que l'on viendrait chercher ſes bleds & ſes denrées chez lui, ne ſe preſſerait point de vendre, ne perdrait point ſon temps à venir aux marchés ; il aurait moins d'occaſions de débauches ; il ſerait moins trompé ſur le prix qu'il eſpere. La ſociété qui ſerait inſtruite de la proportion qu'il y a entre la conſommation & la récolte, établirait le prix là-deſſus, & ferait les achats en conſéquence. Il ſerait ordonné qu'elle ne pût avoir qu'un grenier, & qu'une certaine quantité de grains en proviſions. Elle fournirait les boulangers, elle ſe chargerait, ſous une rétribution, de la vente des bleds des grands

poſſeſſeurs

poſſeſſeurs de terres ; elle aurait une direction ſur tous les vivres & ſur toutes les denrées ; elle en ſaurait le prix, & en avertirait les payſans. Elle aurait un bureau où les vendeurs & les acheteurs pourraient s'adreſſer : les premiers ne viendraient pas inutilement de fort loin, pour donner à vil prix ce qu'ils auraient apporté avec beaucoup de peine ; elle encouragerait l'induſtrie ſur pluſieurs denrées qui viennent de l'étranger, & le payſan plus ſûr de ſon débit & y employant moins de temps, pourrait entreprendre plus de choſes. La ſociété pourrait avoir de même une influence ſur le commerce des vins ; elle avertirait les vignerons & les poſſeſſeurs des vignes, du beſoin & de la valeur du vin dans le pays Allemand ; elle acheterait celui des pauvres qui n'ont pas la facilité de le garder. Depuis pluſieurs années, je vois le vigneron ſe tromper ſur la valeur de ſon vin ; il y met d'abord un prix fort haut, qui rebute le marchand. Au bout de quelques temps, le beſoin d'argent force le vigneron de vendre à bon marché, & c'eſt toujours les riches qui profitent & les pauvres qui ſouf-

frent. L'eſprit & le but de la ſociété des approviſionneurs ſerait, de tenir la balance entr'eux, & ce qu'elle gagnerait en les rapprochant & en venant à leur ſecours, ferait encore un gain honnête pour elle.

Il y a ſur tout cela, mon cher ami, une multitude de détails trop longs à vous dire, & qui ſe préſenteront à votre eſprit encore mieux qu'au mien: il me ſuffit que le projet vous paraiſſe utile à l'humanité. Le mal eſt réel & inconteſtable; je ſais que l'on peut vivre avec des maux, mais votre cœur eſt fait pour ſouhaiter le remede, & votre eſprit pour le trouver; vous jugerez de celui que je propoſe. J'en ai parlé ſouvent au bon Nicolas; il dit bien, que le pauvre payſan cultivateur a prodigieuſement des peines & des chagrins, & que le plus grand nombre paſſe ſa vie dans la miſere; mais il a un ſi grand reſpect pour les villes d'où vient l'argent, qu'il n'oſe ſe plaindre d'elles, ni des riches qui le poſſedent. Il eſt ſûr, mon cher ami, que les loix ſont faites par les forts & par les riches, contre ceux qui ſont faibles & qui n'ont rien. Heureuſement que l'humanité peut s'accoutu-

mer à ſouffrir : c'eſt plus vîte fait d'en prendre l'habitude, que d'en chercher le remede, preſque toujours incertain.

Madame de St. Thomin me pardonnera-t-elle la longueur de mes lettres? C'eſt à elle que je vole le temps que vous leur donnez. Qu'elle ne ſoit point jalouſe d'un ami; le cœur de ſon mari n'en ſera que plus tendre en cultivant l'amitié; & tout ſera à ſon profit. Dans ce moment, je reçois une lettre de mon ancien camarade le Capitaine Fabert: nous avons ſervi enſemble; il a quitté le ſervice l'année paſſée, & s'eſt marié à Geneve, il y a quelques mois. Il a épouſé une vieille fille dont il eſt charmé comme s'il n'avoit que vingt ans. Il veut abſolument que j'aille voir ſon joli ménage. Un vieux garçon, une vieille fille, ne me donnent pas des idées de bonheur bien délicieuſes : cependant, comme j'ai des affaires à Geneve, j'irai le voir. Je croirai, s'il veut, à ſon bonheur, mais je ſerai encore plus perſuadé du mien. Je ſuis plus curieux de voir ce qui ſe paſſe dans cette ville extraordinaire, & qui, dans ce moment, eſt dans un état ſi critique. Je compte faire ce voyage la ſemaine prochaine, & je vous en

rendrai compte au retour. Adieu, mon cher ami, vous ſavez, j'eſpere, combien je vous aime.

LETTRE III.

Ed anch'io ſon pittore ! Oui, mon cher ami, & moi auſſi je ſuis heureux, & heureux comme mon ami St. Thomin. Mon amitié avait beſoin de cette conformité avec lui; on écoute mieux ceux qui parlent de leur bonheur, on peut mieux leur en parler quand on a le ſien; c'eſt-à-dire, que je me marie, rien n'eſt plus vrai : il faut des ſiecles pour prendre une réſolution; il ne faut qu'un moment pour en changer. Vous triomphez, vous riez, vous vous applaudiſſez de tous vos ſarcaſmes ſur le célibat : faites ce qu'il vous plaira, je ne vous répondrai qu'en vous montrant mon contentement, qu'en vous faiſant voir mes eſpérances, je veux dire, la certitude que j'ai d'être heureux. Jamais vraiſemblance n'a été accompagnée de circonſtances plus propres à en faire une vérité. Le bonheur m'attendait à quarante-ſix ans, je ne le croyais pas.

A cet âge, les romans ne ſont pas longs, & je vais vous compter le mien.

Comme je vous l'ai dit dans ma lettre précédente, j'ai été à Geneve pour des affaires, & pour voir mon ami Fabert. Je faiſais ce voyage avec d'autant plus de plaiſir, que je le croyais propre à chaſſer certaine triſteſſe, & à me guérir de certain ennui, dont je ſuis atraqué depuis quelque temps. Eſt-ce donc que l'humanité ne peut ſe défendre de l'inquiétude & du changement, même au ſein du bonheur? On s'ennuye donc même d'être heureux? En faiſant ces réflexions, je croyais être bien ſûr de ne pas changer de façon de penſer. J'allai chez mon ami quelques heures après être arrivé à Geneve. Il me reçut avec une amitié vraiment cordiale; nos anciennes liaiſons reprirent toute leur force. Il me préſenta à ſa femme, qui me fit l'accueil le plus gracieux & le plus honnête. Je m'étais établi à l'auberge; ils voulurent que ce fût dans leur maiſon. Tous les deux me perſuaderent qu'ils avaient du plaiſir à me voir chez eux: j'en ai eu beaucoup à trouver autant d'amitié,

fur-tout chez un ancien camarade, que je n'avais point vu depuis pluſieurs années, & avec lequel je n'avais entretenu preſqu'aucune relation depuis que je l'avais quitté. Un des avantages du ſervice, eſt certainement de former entre les Officiers des liaiſons d'amitié, ſouvent plus durables & plus vraies que celles du ſang, & je l'ai épouvé dans cette occaſion. Après les premiers moments, on me conduiſit à mon appartement, c'eſt-à-dire, à la chambre que l'on me donnait. En y allant, mon ami me fit voir ſon logement dont il eſt enchanté, comme un enfant l'eſt de ſes joujoux. Je le fus auſſi; tout y eſt arrangé avec un goût & une propreté charmante; les meubles ſont ſimples & propres, les appartements ſont petits; il n'y a exactement que ce qu'il faut pour deux perſonnes qui s'aiment. La chambre que j'ai occupée, eſt un petit cabinet, qui, ailleurs ferait à peine un cabinet de toilette. On me l'a donné ſans me faire aucun compliment ſur ſa petiteſſe, ni ſur le défaut de meubles. Sans nous le dire, il a été entendu entre nous, que l'amitié tiendrait lieu de luxe. La fortune de mon

ami eſt très-bornée, il a à peine le néceſſaire, & il a fallu toute l'habileté & toute l'économie poſſible, pour former cet établiſſement, & par-tout on voit des marques de l'union qui regne entre lui & ſa femme; l'un a voulu, l'autre a exécuté, ou plutôt ils ont voulu & exécuté enſemble. Je ne les ai point entendus là-deſſus ſans attendriſſement. Deux ſervantes compoſent tout leur domeſtique: mais comme le mari & la femme viennent toujours au ſecours l'un de l'autre, & qu'ils n'ont qu'une volonté, ils ſont bien ſervis. Après nous être entretenus du nouveau ménage, nous avons parlé de nos vieilles guerres, de nos vieilles galanteries. Le temps s'écoulait agréablement dans cette gaieté douce & familiere, qui met le cœur & l'eſprit à ſon aiſe; la cordialité faiſait tout le ſel de notre converſation. J'ai été très-content de Madame Fabert; elle m'a traité comme ſi elle eût toujours connu l'ami de ſon mari. Elle eſt un peu plus âgée que lui; ſans être belle, elle a de la fraîcheur & un air qui plaît; & ſans avoir beaucoup d'eſprit, elle a une raiſon vraie & ſolide qui intéreſſe. J'ai ſouvent entendu diſ-

puter ſur la meilleure piece du ménage ; les uns veulent que ce ſoit la beauté, les autres la fortune, ou l'eſprit, ou la douceur du caractere : j'ai toujours penſé que ce devait être la raiſon ; elle réduit tout au vrai, elle fait la jouiſſance du moment, & ſe trouve dans tout & par-tout. Avec la raiſon, le bien augmente & le mal diminue. Le bon Nicolas dit ſouvent, il y a raiſon à tout : c'eſt ſon proverbe, & je ſuis de ſon avis.

Une heure avant le ſouper, il eſt entré une grande Demoiſelle. J'ai été d'abord frappé de ſon air doux & noble. Mon ami m'a pris par la main, il m'a conduit vers elle, il lui a dit : Ma ſœur, je vous préſente M. Bompré, c'eſt mon ancien camarade, c'eſt mon ami, je vous prie de le traiter en conſéquence. Madame Fabert eſt accourue auprès de ſa ſœur, elle l'a auſſi priſe par la main, & elle m'a dit : Monſieur, voilà ma ſœur, la ſœur de votre ami, elle ſera charmée de vous connaître ; nous vivons preſque toujours enſemble. Ces deux préſentations, moitié gaies, moitié ſérieuſes, ont rompu le cérémonial, & ont mis de la franchiſe & de l'aiſance dans la

petite ſociété ; la converſation fut gaie, & tout fut agréable. Mademoiſelle de Cherbel fut très-aimable, & elle me parut avoir infiniment d'eſprit. Elle tirait parti de tout ; elle faiſait valoir ſa ſœur & ſon beau-frere ; il ſemblait que nous avions tous de l'eſprit comme elle. Le ſon de ſa voix eſt touchant ; elle a des graces dans la bouche ; de l'embonpoint & de la fraîcheur. Il y a dans ſes grands yeux noirs plus de douceur que de feu, & dans toute ſa maniere d'être, quelque choſe de doux & d'intéreſſant qui attache. Elle a été long-temps malade ; il lui en eſt reſté un air languiſſant qui touche. La partie était quarrée, & nous ne ſouhaitions perſonne de plus, c'eſt-à-dire, que nous étions aſſez contents les uns des autres ; & lorſque Mademoiſelle de Cherbel s'eſt retirée, on s'eſt promis de ſe revoir encore de même. Après ſouper, Fabert m'accompagna dans ma chambre ; & lorſque nous fumes ſeuls, il me dit : eh bien ! mon ami, que dites-vous de ma belle-ſœur ? Je fis ſon éloge comme je le penſais. Il me laiſſa dire pendant un moment, enſuite il m'interrompit bruſquement, en diſant : C'eſt la femme qu'il vous faut. Je ris

d'abord; il inſiſta : je fis des objections; il les leva. Mademoiſelle de Cherbel a trente-cinq ans; elle a paſſé la plus grande partie de ſa vie à la campagne; elle y a été élevée; elle n'a jamais connu l'aiſance ni la fortune; aujourd'hui elle vit ſeule avec un très-petit revenu; elle eſt eſtimée de ſes amis & chérie de ſa famille; elle a de l'eſprit. Elle en fait peut-être trop de cas, dit mon ami Fabert; c'eſt le ſeul défaut qu'on lui connaiſſe; je crois, continua-t-il, qu'elle a auſſi trop de prétention à l'élégance & à la perfection de tout ce qui lui appartient : mais c'eſt l'effet du goût fin & délicat d'une femme d'eſprit, & il ajoute aux agréments de la vie; il faut que vous y penſiez. Nous cauſâmes, nous diſputâmes une partie de la nuit. Je lui répétais ſouvent, qu'il n'y avait rien de moins parfait que moi, & rien de moins élégant que tout ce qui m'appartenait. Il me dit que je deviendrais tout cela en rendant une femme heureuſe, & qu'il était ridicule qu'un garçon & une fille vécuſſent ſeuls chacun de leur côté, tandis qu'ils ſeraient heureux d'être enſemble, & qu'il voulait ſur-tout que je le fuſſe autant que lui. Il s'accorde

donc avec vous, & le réſultat fut, que je reſterais trois jours à Geneve avec eux; que pendant ce temps-là on ſe verrait, on s'étudierait, on s'examinerait, que l'on jugerait des convenances de caracteres & de fortunes, qu'on ſe parlerait à cœur ouvert, & que le quatrieme jour on prendrait un parti. Il dit encore, qu'il n'en fallait pas davantage à des gens raiſonnables pour ſe décider, & qu'il ne s'agiſſait pas à notre âge de filer la belle paſſion. En réſiſtant à ſes raiſons, je ſentais au fond de l'ame un penchant qui m'entraînait, & je conſentis à ce qu'il me demandait.

Le lendemain je jugeai que Madame Fabert penſait comme ſon mari, & mon amour-propre en fut flatté. Nous allâmes le matin, mon ami & moi, chez ſa belle-ſœur. J'avais l'ame fort indéciſe, & je diſcernais mal ce qui ſe paſſait chez moi; ſeulement j'étais bien perſuadé que je pouvais compter ſur les oppoſitions de Mademoiſelle de Cherbel. Je ne la revis point ſans une eſpece d'émotion & de gêne, que je n'avais point éprouvée encore, & que je pouvais regarder plutôt comme la ſuite de ce que M. Fabert m'avait dit

de ſes intentions, que comme l'effet d'un ſentiment nouveau. Mademoiſelle de Cherbel nous reçut avec beaucoup de graces, dans un appartement arrangé avec goût & élégance; elle fut extrêmement aimable, & elle l'a été pendant ces trois jours convenus. Mon ami parlait quelquefois de moi, comme d'un homme dangereux dont il fallait ſe défier. Ses plaiſanteries, qui n'étaient pas légeres, devenaient pour Mademoiſelle de Cherbel une occaſion de dire des choſes honnêtes & agréables, & alors mes principes & ma réſolution étaient fort ébranlés. J'y étais bien vîte ramené, par l'idée que certainement une perſonne auſſi aimable n'aimerait jamais un homme comme moi, & ſur-tout ne lierait point ſon ſort au mien. Je flottais dans cette incertitude; & ſans trop calculer les probabilités, je me livrais aux poſſibilités de l'événement, bien perſuadé par la réflexion que je repartirais comme j'étais venu. Quelquefois mon imagination me repréſentait le plaiſir & le bonheur de vivre dans ma campagne avec une femme charmante, dont la ſociété rendrait ma vie auſſi agréable que la ſolitude était quelquefois pé-

nible. Mademoiſelle de Cherbel ſe prêtait à notre ſociété avec un naturel charmant, & chaque inſtant venait à l'appui de mon imagination : nous diſputions quelquefois, mais c'était toujours à l'avantage de ſon eſprit. La ſingularité qu'elle mettait dans ſa façon de penſer, rendait ſes idées piquantes, & faiſait illuſion ſur la raiſon dont elle s'écartait quelquefois. J'ai bien remarqué un peu de hauteur dans ſon caractere ; elle n'a pas caché de certaines préventions ſur les apparences ; elle manque même de cette philoſophie qui réduit le paraître à ſa juſte valeur ; c'eſt une ſuite de l'empire que l'opinion doit avoir ſur les femmes, & Mlle. de Cherbel n'en eſt que plus reſpectable. Comme je ſuis un peu campagnard, j'aurais ſouhaité plus de ſimplicité dans ſes habillements & dans la maniere de ſe parer. C'eſt mon œil qui n'eſt pas fait aux modes ; d'ailleurs, à trente-cinq ans il eſt naturel qu'une femme cherche à réparer ce que le temps commence à lui faire perdre. L'envie de plaire, ſoumiſe à la décence la plus rigoureuſe, eſt toujours un mérite chez les femmes, il ſerait injuſte de la condamner : &

tous ces défauts, ſi on peut leur donner ce nom, étaient accompagnés de tant de graces, qu'ils m'ont paru des qualités.

Enfin, mon cher ami, les trois jours ſe ſont paſſés, à faire de tous les inſtants un combat entre l'hymen & le célibat, & la raiſon ne prenoit plus le parti de ce dernier; le quatrieme jour eſt arrivé, ſans que je viſſe encore bien clair, ni dans mes ſentiments, ni dans mes eſpérances. Nous étions raſſemblés, comme à l'ordinaire, chez Madame Fabert; il était 7 heures du ſoir, il avait fait un peu froid, nous étions tous les quatre autour de la cheminée, ſans autre lumiere que la clarté du feu. Le cœur me battait peut-être un peu; il y eut un moment de ſilence; Fabert le rompit, en diſant à ſa maniere : Eh bien, ma ſœur, que penſez-vous de M. Bompré? eh bien, mon ami, que penſez-vous de Mademoiſelle de Cherbel? L'embarras nous fit articuler en même-temps quelques mots entrecoupés que perſonne n'entendit. Mon ami interrompit encore, en diſant : Je vous demande, ma ſœur, ſi vous agréez que M. Bompré vous offre ſon cœur & ſa

perſonne. Vous n'êtes plus une fille de vingt ans, & vous en ſavez aſſez pour vous décider. Mon ami eſt un brave & galant homme qui rendra une femme fort heureuſe. Mademoiſelle de Cherbel répondit avec beaucoup de douceur : Mon frere, vous êtes un peu bruſque dans votre maniere ; encore que je n'aye plus vingt ans, le cœur a ſes droits, & il ne ſe donne pas comme on achete une maiſon. Je ne vous dirai point ce que je répondis, les diſpoſitions réciproques étaient décidées au fond de nos cœurs. Mademoiſelle de Cherbel avait laiſſé entrevoir les ſiennes, la défiance du ſuccès avait ſeule arrêté l'expreſſion des miennes, elles ſe dévoilerent tout-à-fait au travers de la modeſtie, de la crainte & de la timidité. Fabert preſſait, ſollicitait, interrompait ce qui ſe diſait de tendre & de généreux, par des raiſons de calcul & de convenances ; il preſſait une déciſion. Enfin, au bout de deux heures il fut décidé, que Mademoiſelle de Cherbel acceptait votre ami pour ſon époux. Madame Fabert avait aidé ſa ſœur de ſes conſeils ; tous les deux s'empreſſerent de faire tous les arrangements pour

amener la concluſion d'un mariage, qui paraiſſait nous rendre tous heureux.

Il me ſerait bien difficile, mon cher ami, de vous rendre compte de tout ce qui ſe paſſait dans mon ame; la révolution était ſi ſubite, il y avait ſi peu de temps que je regardais mon ſort comme fini pour toujours, qu'il me ſemblait que ce changement me donnait une nouvelle exiſtence. En vérité elle ſera heureuſe; mon cœur renaît, & il ſe livre à la joie & au contentement de n'être pas heureux tout ſeul. Plus je connais Mademoiſelle de Cherbel, & plus je ſuis enchanté de ſon eſprit. Elle m'a dit les choſes les plus délicates ſur moi, ſur ma fortune, ſur mes goûts & ſur mon habitation; elle m'a aſſuré, qu'elle m'apprendrait à être heureux; elle m'a dit, qu'elle trouvait que c'était bien dommage qu'un cœur comme le mien fût tout au profit des étrangers, & point à celui d'une femme qui ſerait un autre moi-même. Elle a été contente de ma campagne, ſur la peinture que je lui en ai faite; elle ne craint point le changement de pays, de relation, de ſociété; enfin, je ſuis ſûr de doubler mon

bonheur, en faiſant celui d'une femme charmante & que j'aime déja avec tendreſſe. J'étais trop peu à moi-même pour penſer à ce qu'il falloit faire dans les termes où nous en étions, j'écoutais, je regardais Mademoiſelle de Cherbel, je ne pouvais articuler rien de ce que je ſentais, je prenais ſes mains, je les baiſais, je diſais en moi-même elle ſera à moi, & c'eſt tout ce que je ſavais prévoir; c'eſt Fabert qui s'eſt chargé de tout arranger, il décida tout de ſuite que je partirais le lendemain pour revenir ici, que j'y ferais tels arrangements que je jugerais convenables pour recevoir ma femme; que lui pourvoirait à toutes les formalités du mariage & à la minute du contrat, qu'enſuite je retournerais à Geneve au bout de ſix jours, qu'après avoir fait tout ce qu'exige cet événement & après l'accompliſſement de la cérémonie, nous partirions tous quatre pour venir à ma campagne: dans ce moment l'humeur bruſque & expéditive de mon ami était bien ce qui me convenait, & je l'ai laiſſé faire; j'ai ſuivi ſes directions, & je ſuis revenu ici. En arrivant, j'ai viſité ma maiſon & les dehors comme s'ils m'étaient nouveaux; j'ai

vu tous les endroits où une femme & moi jouirions enſemble de la ſympathie de nos cœurs & de l'accord de nos eſprits : tout m'a paru plus agréable ; la vanité cependant me diſait que tout n'était pas aſſez beau ; peut-être auſſi que la ſimplicité de ma demeure antique plaira à ma femme, je préfere cette ſimplicité aux embelliſſements à la mode du jour, & elle convient à ma ſituation & à mon caractere : ce n'eſt pas le luxe qui fera notre bonheur.

J'ai communiqué l'événement à Antoine, à Nanon, à Nicolas, tous ont pleuré de joïe ; ils ſe réjouiſſent de ſervir leur nouvelle maîtreſſe ; chacun s'eſt promis de faire tout pour lui plaire, & quelque choſe d'extraordinaire pour la recevoir. Nanon va faire les proviſions, Antoine va arranger la maiſon, les cours, le chemin ; Nicolas a juſtement des cochons de lait & des agneaux. Antoine demande, ſi Madame monte à cheval ; il la ſuivrait à pied d'un côté, pendant que je ſerais de l'autre, & le cheval ſera ſi bien panſé. J'avoue, mon cher ami, que cet intérêt ſi tendre de tous ces bonnes gens que j'aime, m'a touché juſqu'aux larmes ; je les ai embraſſés, je leur ai

fait promettre de ne me quitter de leur vie : à tout cela j'ajoute ce que vous penſez, ce que votre cœur ſent pour moi ; je vois votre contentement de ſavoir que je ſuis preſqu'auſſi heureux que vous, & il me ſemble que je ſuis le plus fortuné des hommes.

J'ai reçu ce matin la minute du contrat. Nous donnons réciproquement la jouiſſance de nos biens au ſurvivant, en nous réſervant la propriété ; je ne ſerai point obligé de demeurer à Geneve ; nos rentes ſeront à la diſpoſition l'un de l'autre, pour être employées à la dépenſe de la maiſon.

Au milieu de ce grand intérêt, j'ai eu cependant quelques moments pour m'informer & m'inſtruire des affaires de Geneve : ce que j'en ai entendu ne m'a point ſatisfait. Les affaires politiques ſont comme les grands palais ; on ne peut juger de leur architecture qu'à une certaine diſtance : de près on n'apperçoit que les petits détails : je n'ai donc entendu que des choſes particulieres ſur les individus & ſur les chefs de parti. C'eſt la vanité de l'un, c'eſt la vengeance de l'autre, c'eſt la fermeté de celui-ci ; ce ſont des traits qui caractériſent les perſonnages, mais

qui ne font point connaître la vraie ſource du mal, & qui n'éclairent point le philoſophe qui voudrait ſavoir les cauſes. Il faut retourner en-arriere, il faut voir l'enſemble des incidents & des évenements, des loix & de leur effet; dans ce moment j'ai bien vu que le peuple était turbulent & ſéditieux, que les Magiſtrats n'étaient pas politiques, & que l'Etat était ſur le bord de ſa ruine : cependant ces hommes ſont les mêmes que par-tout ailleurs, ils ſont animés des mêmes intérêts, des mêmes paſſions; auſſi, en vérité, en les condamnant, ce n'eſt pas eux que je rendrais reſponſables de leurs fautes, c'eſt l'humanité entiere, ce ſont les loix. A voir les révolutious auxquelles les républiques ſont ſujettes, on eſt tenté de dire, que l'homme n'eſt pas fait pour être libre : il eſt vrai, qu'il eſt bien difficile de trouver le point où la liberté doit s'arrêter, & alors c'eſt plus vîte fait de l'enchaîner. Dans les républiques, la liberté individuelle étant plus étendue, les paſſions ont plus de jeu; & ſi les droits & les pouvoirs ne ſont pas balancés avec beaucoup de juſteſſe & d'égalité, il en réſulte bientôt des fermentations & des

troubles : un petit Etat qui eſt ſans force, & dont les membres ſe croient libres, eſt bientôt renverſé. Une maxime que je crois vraie en politique, c'eſt que ce ſont les loix qui font les hommes : ne me dites pas que ce ſont au contraire les hommes qui font les loix ; ce n'eſt point eux, ce ſont les circonſtances, c'eſt le beſoin du moment, c'eſt la violence d'un mal préſent, & toujours c'eſt un haſard, ſi elles ſont bonnes, & long-temps bonnes ; c'eſt l'hiſtoire de toutes les républiques, c'eſt par le vice de leurs loix qu'elles ont péri. L'homme fait pour la ſociété, eſt enclin à la diviſion ; ſi les loix ne répriment pas cette inclination, ſi elles n'y oppoſent pas une réſiſtance & un intérêt majeur, elles lui donnent du reſſort, & bientôt l'Etat eſt tourmenté par l'eſprit de parti. Le plus grand défaut que puiſſent avoir des loix, & ſur-tout des loix républicaines, c'eſt de mettre les droits d'un côté, & la force de l'autre. La force réſiſte bientôt aux droits, elle en empêche l'exécution, elle les anéantit, & l'impulſion donnée, elle renverſe tout & ne s'arrête plus. L'art de la légiſlation eſt de combiner les droits avec la for-

ce ; & le ſublime de la politique ſerait, de forcer cette combinaiſon à varier ſuivant les circonſtances où l'Etat ſe trouve ; c'eſt ce qui a manqué à Geneve, c'eſt la faute que l'Angleterre vient de commettre avec ſes colonies, & dont elle a profité avec l'Irlande.

A Geneve, les loix ont été bonnes pendant environ cent trente ans, parce que pendant ce temps-là la force & les droits étaient réunis ; le peuple était compoſé d'un moins grand nombre de citoyens, & ſur-tout d'un petit nombre d'étrangers reçus par faveur, & qui vivaient dans la ſoumiſſion que lui dictait l'hoſpitalité. Le Magiſtrat ou le gouvernement, avec les familles qui le compoſaient, & avec ceux qui lui étaient attachés, était plus nombreux, plus riche que le peuple, qu'une liberté mal aſſurée encore rendait d'ailleurs plus ſouple & plus ſoumis ; il était pauvre & dépendant, & il était content & flatté d'élire aux premieres charges des Magiſtrats qu'il reſpectait ; il leur abandonnait tout le reſte du gouvernement ; & pendant cent vingt ans, il n'y a pas eu un ſeul conſeil général extraordinaire, ni un mouvement de ſédition,

quoique les Conſeils euſſent fait bien des loix, même contre le peuple. Les circonſtances ont changées, & au commencement du ſiecle, le peuple devenu très-nombreux & fort riche, a ſenti ſa force, les exercices militaires la lui ont ſur-tout fait connaître; il voulut commencer à s'en ſervir; mais n'en connaiſſant pas encore la maniere, il fut vaincu par l'adreſſe & par l'habileté, & en 1707 la fermentation fut étouffée dans ſa naiſſance. Le Magiſtrat ne s'apperçut pas que la légiſlation était devenue vicieuſe, il ne ſut pas en prévenir & en corriger le vice: au contraire, en recevant des étrangers, & en leur donnant des droits dans la république, il augmenta la force qui était contre lui, & qui commençait déja à ſe ſouſtraire à ſon gouvernement. Le Magiſtrat fut ſi aveugle, qu'il crut pouvoit uſer de ſes droits comme s'il n'eût aucun obſtacle à craindre; il voulut exercer le droit le plus difficile à ſupporter par la multitude; celui de mettre des impôts; c'étaient deux cents perſonnes qui voulaient impoſer des taxes & prendre de l'argent à tout un peuple. L'intention & le but étaient bons; le droit était clair, mais

dans l'humanité, la choſe était impoſſible, & c'eſt ce qui fit les troubles de 1738. On crut tout corriger, en abandonnant au peuple ce droit des impôts: c'était l'objet du moment, on ne chercha point ce que la nature des choſes exigeait encore ; on laiſſa au petit Conſeil le droit de donner l'entrée aux emplois, c'eſt-à-dire, c'étaient encore vingt-cinq perſonnes qui décidaient du ſort & de l'ambition de mille. Le droit d'élire les membres du deux-cent était le droit de faire une foule de mécontents.

Il n'eſt pas de la nature des Magiſtrats républicains d'être de grands politiques; ce ſont ordinairement des hommes vertueux, plus attachés à leur réputation qu'à leurs emplois. Ils cherchent la paix du moment, & les vues éloignées leur échappent. Il eſt auſſi de la nature humaine de ſuivre les intérêts les plus prochains; ainſi, tout comme ils avaient introduit une foule dangereuſe dans la république, de même ils firent une foule de mécontents, en ne donnant l'entrée dans les Conſeils qu'à leurs parents, qu'à leurs amis; le gouvernement devint le domaine de vingt-cinq perſonnes.

perſonnes. Les principaux du peuple voulurent faire voir qu'ils étaient dignes d'être admis dans la Magiſtrature, dont ils étaient exclus; ils haranguerent, ils diſputerent, ils firent croire au peuple qu'ils défendaient ſes droits; ils perſécuterent les Magiſtrats, ils apprirent au peuple à les avilir, & ils finirent par en arracher ce qu'ils voulaient.

L'édit de 1768 aurait peut-être pu ramener la paix, s'il n'était pas reſté trop de haine perſonnelle, ſi le peuple, qui avait triomphé avec inſolence de ſes Magiſtrats, n'avait pas voulu s'amuſer encore à les deſtituer ſuivant ſon caprice. De plus, à l'ombre des diviſions de deux partis, il s'en était élevé un troiſieme, plus fort, plus nombreux que les deux autres enſemble; c'étaient ces étrangers, qui, ſans avoir le droit de bourgeoiſie, avaient été élevés au ſein de la patrie. Dans l'eſpérance de ſe les attacher, ils avaient été careſſés par les deux partis; on les avait flattés par des promeſſes; ils en firent des droits qu'ils voulurent arracher, & connaiſſant bientôt leurs forces, ils crurent pouvoir en faire uſage; ils

furent reprimés en 1770 : mais les diviſions continuant, ils en profiterent pour mieux ſoutenir leurs prétentions ; & le peuple, pour les tenir attachés à ſon parti, s'eſt vu obligé de les appuyer. Les troubles on augmenté ; l'impulſion était donnée, rien n'a pu l'arrêter. Le gouvernement était trop faible pour réſiſter ; alors les chefs du peuple ont donné carriere à leurs paſſions, & la république n'a plus été qu'un théâtre de violences, dont les voiſins puiſſants ont eu pitié : l'Etat périſſait par ſes propres fondements. Ce qui l'a relevé, ce qui le ſoutient aujourd'hui, eſt un de ces événements extraordinaires, étonnants, réſervé à notre ſiecle.

Il eſt ridicule à des étrangers de prendre un parti, c'eſt entrer dans les paſſions d'hommes turbulents & ambitieux : il faut plaindre les diviſions, & ne point prendre de parti entr'elles. Nous pouvons cependant hautement condamner les chefs du peuple qui ont renverſé l'Etat, qui ont détruit leur patrie, bouleverſé la république, pour ſe venger de ceux qui leur réſiſtaient. Ils ont fait crouler la maiſon pour la réparer, au riſque d'écra-

ſer ceux qui y demeuraient en paix & qui vivaient heureux. Ils ne ſont punis que par un léger banniſſement; ils n'en ſont pas moins horriblement coupables. Je ne vous dirai rien du moment actuel; l'Etat ſe reſſent des convulſions par leſquelles il a paſſé: c'eſt un frénétique, dont on a attaché les bras & les jambes; ceux qui le gouvernent ſont tranquilles. Il doit s'opérer un changement dans les mœurs & dans les eſprits; il ſera tout à l'avantage des riches, qui jouiront mieux des prérogatives de leur état. La nation entiere, autrefois ſi libre, ſi floriſſante, doit pleurer ce qu'elle a perdu. Il eſt bien rare que l'on gagne l'amitié & le reſpect de ceux que l'on appelle à ſon ſecours, & la liberté des républiques eſt comme l'honneur des femmes, qu'il eſt bien difficile de rétablir, quand il a ſouffert quelque atteinte. Je vois cependant tout le monde compter ſur l'avenir, & eſpérer la paix & le bon ordre; il eſt poſſible auſſi qu'ils ne ſoient pas ſi près de revenir. Il a fallu un remede violent pour guérir le mal, & les remedes violents ſont pénibles & fatigants, ſur-tout pour des corps faibles: d'ail-

leurs, il eſt arrivé ce qu'on voit toujours dans les criſes politiques, on a fait des loix pour le moment ; les choſes étaient au point qu'il était viſible qu'il fallait des forces au gouvernement pour le ſoutenir ; on lui en a donné, mais on lui a laiſſé des vices. Ce ne ſera peut-être plus le peuple qui occaſionnera les troubles ; les orages qui ſe formaient entre les deux partis, peuvent renaître dans le parti vainqueur. Le crédit, les brigues, l'ambition de gouverner ſeront un principe de diviſion ; les loix n'y ont pas aſſez pourvu. Comme tous les emplois ſe donnent par les voix, on les briguera ; les familles nombreuſes prendront plus d'influence, & l'augmenteront toujours, en plaçant leurs amis, leurs parents, leurs clients, dans le gouvernement. L'envie & la jalouſie formeront des partis ; & ſi les diviſions vont juſqu'à la violence, la force, deſtinée à ſoutenir le gouvernement, ſera ou inutile ou diviſée, lorſque le gouvernement lui-même ſera diviſé ; chaque parti cherchera à la ranger de ſon côté, & elle ne ſera qu'un moyen de plus pour ſe déchirer. On ne peut point juger de l'effet

des paſſions ſous de nouvelles loix; on peut ſeulemcnt prévoir, que dans le pouvoir qu'on laiſſe aux hommes, ils ſe conduiront d'après leurs intérêts & leurs paſſions : ainſi en laiſſant au Conſeil la principale diſpoſition de l'entrée aux charges, on peut juger que chaque individu cherchera à y placer ceux qui lui ſont attachés, & à fortifier ainſi ſon crédit & ſes influences. Il aurait été peut-être plus ſûr, de faire entrer le ſort dans les élections, d'en multiplier davantage les électeurs, & ſur-tout de ne pas, en laiſſant à tous les individus du peuple le droit d'être élus, lui en donner l'excluſion par le fait. Il eſt poſſible qu'au bout d'un certain nombre d'années, le gouvernement tombe entre les mains d'un petit nombre de familles. Le peuple eſt trop remuant, trop nombreux, trop riche pour vivre tranquillement dans la ſujétion; & il eſt dans la poſſibilité des circonſtances & dans la vraiſemblance de l'humanité, que les troubles & la diviſion recommencent avant qu'il y ait beaucoup d'années d'écoulées. Il eſt inutile de faire des raiſonnements ſur la liberté; les hommes ne s'en ſervent

guere que pour la perdre, & ce ne ſont pas toujours ceux qui en ont le moins qui ſont le plus à plaindre.

Mon cher ami, vous ne ferez pas grand cas de mes idées politiques, & vous aurez raiſon. Je reviens de Geneve, & j'ai l'eſprit rempli de ce que j'ai vu & entendu ; il eſt impoſſible d'être indifférent ſur le ſort d'un pays qui réunit autant d'avantages; j'ai le cœur occupé d'une Genevoiſe, & l'ame affectée de Geneve. Je ſuis revenu chez moi en béniſſant ma patrie & mon Souverain. Les gouvernements ſont ſouvent des heureux, en faiſant des mécontents ; la vertu eſt de ſe ſoumettre & de jouir en paix & avec reconnoiſſance de la part qui nous eſt échue.

Si vous n'étiez pas un ami bon & indulgent, je ſerais en peine de la longueur de ma lettre. Vous n'aurez plus rien de moi que lorſque je ſerai revenu de Geneve, que lorſque je pourrai vous parler de la femme de votre ami, qui ſera auſſi votre amie. Je me tranſporte à ce moment, & je ſens la plus douce émotion. Oh que je ſerai heureux ; j'aurai une compagne qui m'aimera, qui partagera mes intérêts,

mes ſentiments, mes affections; qui ſe plaira avec moi dans la ſimplicité de ma maiſon, dans le champêtre de ma campagne, dans le voiſinage de mes bons payſans. Je treſſaille de joie. Elle ſera heureuſe auſſi. Que je ſache ſeulement ſes goûts, ſa volonté, j'y donnerai ma vie. Adieu, mon cher ami. Ecrivez-moi à Geneve, ou que je trouve ici une de vos lettres à mon retour.

LETTRE IV.

Me voilà revenu, mon cher ami; j'aurais dû vous le dire plutôt, j'aurais dû vous parler plutôt de mon bonheur; il n'y manquait que cela. A chaque ligne de ma lettre, je voudrais vous dire, je ſuis heureux, je ſuis heureux: ma chere femme eſt là, j'écris à côté d'elle, mon chien eſt à ſes pieds; c'eſt la tranquillité du bonheur. Elle eſt charmante, ma femme; elle fait ce que je n'avais oſé eſpérer d'aucune femme; elle m'aime: je lui ai entendu dire qu'un homme vertueux, qu'un homme qui avait le cœur tendre & l'eſprit juſte n'avait point d'âge, point

de figure, & certainement j'ai l'eſprit juſte, je ſoumets toutes mes idées aux ſiennes, & je fais bien; elle a bien plus d'eſprit & bien plus de goût que moi; je le vois à chaque inſtant dans tout ce qu'elle veut & dans tout ce qu'elle projette. Elle s'eſt informée de l'ami à qui j'écris, je lui en ai parlé fort au long; elle le connaît comme ſi elle l'avait vu; elle aſſure qu'elle l'aimera; ſeulement elle eſt étonnée qu'il ſoit à Orbe; elle aimerait mieux qu'il fût à Lauſanne ou à Berne, comme ſi l'amitié était une affaire de géographie; j'ai bien ri de ſon idée. J'ai compris qu'elle imaginait que de ces grandes villes, mon ami pourrait me dire des choſes plus intéreſſantes; pour moi, dans ma correſpondance, rien ne m'intéreſſe que mon ami, le reſte m'eſt preſqu'indifférent : cependant ſi ma chere femme le veut, je tâcherai d'avoir des relations dans ces deux villes.

Il y a quatre jours que nous ſommes ici; Monſieur & Madame Fabert n'ont point pu nous accoinpagner comme il avoit été projetté : mon beau-frere ſeul eſt venu avec nous, & il eſt reparti le lendemain. A notre arrivée, nous avons

trouvé les payſans du voiſinage qui étaient venus nous recevoir par amitié & par curioſité : ils s'étoient habillés proprement ; de jeunes filles nous ont offert des bouquets, & ont jetté des fleurs devant la porte de la maiſon ; j'ai entendu leurs vœux à tous ; j'ai auſſi entendu qu'ils trouvaient Madame bien belle. Je leur ai rendu leurs bénédictions & leurs compliments ; & pour faire ſuccéder la joie à l'attendriſſement, j'ai fait donner du vin. Le brave Antoine avait mis ſon plus bel habit ; je ne ſais où il avoit pris de longues manchettes ; il avait auſſi attaché ſes cheveux gris, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps. Il tournait autour de ſa maîtreſſe, & cherchait à lui rendre quelque ſervice, & il ne faiſoit rien. Je l'ai préſenté à ma chere femme, il l'a ſaluée avec un profond reſpect, & il lui a demandé ſes bontés, & ſon indulgence pour ſes vieux ans ; après cela, il a pu ranger les équipages. Nanon était à la cuiſine ; ayant voulu tout faire ſans le ſecours de perſonne, elle faiſait rôtir les cochons de lait & les agneaux du bon Nicolas. Il s'était trouvé à la portiere du carroſſe,

& n'avait rien dit : il nous ſuit dans la maiſon ; & quand ma femme eſt aſſiſe, il entre avec trois jeunes filles qui ſont ſes petits-enfants : il veut débiter un compliment, mais le vieux bon-homme eſt attendri, il ne peut parler ; les larmes ſuppléent à ce qu'il veut dire : il fait de grandes révérences, & finit par venir m'embraſſer de tout ſon cœur & de toutes ſes forces ; certes, ſes larmes ont trouvé les miennes, & nous nous ſommes promis amitié & ſecours. Le malheur voulut que Madame Bompré fût extrêmement fatiguée de la route, elle ne put prendre part à rien ; elle demanda à être ſeule pendant quelque temps : elle s'était très-bien parée, elle ne voulut cependant pas ſe déshabiller, & elle reçut fort bien mes deux couſins & leurs femmes qui étaient venus de la ville. Fabert, très-content, repartit à la pointe du jour : depuis ce temps-là, ma femme n'a point été bien portante ; elle eſt moins gaie qu'elle n'était à Geneve. Au reſte, il eſt naturel que tranſplantée dans un nouveau pays, dans une habitation ſi ſimple, ſi différente de la ſienne, elle ſouffre du changement ; ce ſont des ſacrifices

qu'elle m'a fait ; & je vais travailler à les adoucir ; je veux que dans tous les moments elle ait de nouvelles raiſons de m'aimer & de ſe conſoler. J'avais, par exemple, bien tort ſur ma maiſon ; elle eſt trop ſimple, elle eſt mal arrangée ; de grandes chambres ſans alcoves, de vieilles verdures, de grandes cheminées de plâtre, tout cela ne peut pas plaire à une femme qui a de l'eſprit & du goût : ces grandes cheminées brûlent trop de bois, on eſt trop éloigné l'un de l'autre ; c'était bon lorſque nous étions ſept ou huit autour du feu, à nous balancer ſur des chaiſes de paille, à rire, à faire des contes de chaſſe ; autres temps, autres mœurs. Les cheminées ſeront plus petites, les chambranles ſeront de marbre à la ſalle de compagnie, & de noyer dans les autres chambres, ces triſtes tapiſſeries ſeront changées contre de beaux papiers d'Angleterre. Juſques à préſent, les boiſeries n'ont eu que leur couleur naturelle ; beaucoup de chambres n'en avoient point, & leurs murs n'étaient couverts que de quelques cartes de géographie ; je crois que nous mettrons des vernis. Mon cher ami, j'eſpere que vous vien-

drez nous voir avec Madame de St. Thomin ; ſa jeuneſſe ne ſera point un obſtacle à l'amitié que ma femme aura pour elle. Madame de St. Thomin n'a pas voulu que vous changeaſſiez rien à la maiſon de vos peres, & je l'ai vue ſe faire un plaiſir d'une demeure auſſi ſimple & auſſi ruſtique que la mienne ; c'eſt une affaire de goût dont il ne faut pas diſputer ; & malgré cette différence, elle nous donnera ſes avis ſur les réparations qu'il faudra faire chez moi. Quelle douceur pour nous, mon cher ami, de voir nos femmes s'aimer comme nous nous aimons ! nous paſſerons de moments délicieux. Dites-moi, je vous prie, quand vous viendrez ; il faudra prendre le temps que vous laiſſeront vos affaires & vos emplois.

Votre lettre que j'ai trouvée ici à mon retour, m'a fait un vrai plaiſir, quoique vous ne cachiez pas votre mécontentement ſur mes idées ſur Geneve & ſur ſes révolutions ; vous rendez le gouvernement reſponſable des fautes du peuple ; vous prétendez que le peuple n'eſt pas obligé d'être plus vertueux & moins vicieux que l'humanité ne le comporte ; vous dites

que c'eſt aux Magiſtrats à prévenir ſes erreurs, & que, maître de l'exécution des loix, il peut en diſpoſer de maniere que le peuple ſe plaiſe à s'y ſoumettre ; que s'il y a des vices dans le gouvernement, les Magiſtrats, plus éclairés que le peuple, doivent les corriger, même en faiſant des ſacrifices, & qu'il n'y a point de vertu a ſoutenir des droits aux dépens de la patrie : enfin, vous voulez que les paſſions de l'humanité aient moins de priſe ſur des hommes formés par l'éducation & les lumieres, que ſur des hommes groſſiers & ignorants. Comme beaucoup de gens de notre pays, je vous vois enclin à donner raiſon aux repréſentants, ou au moins à les plaindre beaucoup. Je ne veux pas diſputer avec vous ; mais je dirai ſeulement, que ſi un peuple qui a le droit de créer ſes Magiſtrats, de faire ſes loix, d'établir les impôts, de décider de la guerre & de la paix, & qui ne voit au-deſſus de lui qu'un gouvernement ſans force, dont il ne peut craindre aucune oppreſſion : ſi ce peuple, dis-je, n'eſt pas content, il eſt injuſte, indigne de la liberté, & bien coupable, ſi pour ſatisfaire de vaines

prétentions, il renverſe ſon pays & détruit ſa patrie. Je ne vous en parlerai plus, mon ami : il eſt permis de raiſonner ſur les événements, mais il eſt défendu d'être opiniâtre, & ſans moi votre eſprit droit ſaura bien revenir à la vérité. Je ſuis attaché à mon projet ſur l'approviſionnement des villes : vous promettez de vous en occuper, & de m'en parler dans votre premiere lettre ; vous me ferez plaiſir. Aujourd'hui je n'aurais pas eu le temps d'y répondre ; ma femme, ma chere femme, trouve déja que j'écris bien longtemps. Avouez qu'elle eſt aimable avec ſa petite jalouſie ; elle veut que je m'occupe d'elle, & d'elle ſeule. En vérité, je n'étais rien avant mon mariage, j'étais trop libre, perſonne n'était jaloux de mon temps, perſonne ne ſe ſouciait de ma liberté, il eſt bien doux de la vouer à une femme qu'on aime. Dans mon petit domeſtique, tout penſe comme moi, la bonne Nanon fait ce qu'elle peut pour plaire à ſa maîtreſſe, & pour rencontrer ſes goûts ; le brave Antoine tient tout dans un ordre charmant ; ma femme a amené une femme-de-chambre qui a le même eſprit, & qui ne s'occupe que de ſa

maîtreſſe; je crois que nous prendrons encore un domeſtique. Nous avons toutes ſortes de petits embarras de ménage que je ne connaiſſais pas, mais que je ſupporte ſans peine, parce qu'ils font l'occupation de ma femme, & qu'elle ordonne tout à ſa volonté. Elle veut que je finiſſe; ce ſera en vous embraſſant, & en vous aſſurant de tous mes ſentiments. Adieu, mon cher ami.

LETTRE V.

MON cher ami, je ne comprends rien au mariage; à tout moment, je me trouve dans l'erreur, & aucune de mes idées ne ſe réaliſe: je voudrais vous conſulter, & je ne ſais comment exprimer ce que j'éprouve; je crains que vous ne m'entendiez pas, je ſuis peut-être un mari extraordinaire. Pendant les quinze jours que j'ai paſſés avec vous, dans le temps de votre mariage, je n'ai pas remarqué que vous euſſiez avec votre femme une eſpece d'inquiétude & d'embarras, que j'ai ſouvent avec la mienne. Il me ſemblait bien qu'après les no-

ces, qu'après l'intimité qui s'établit naturellement entre de nouveaux mariés, il ne doit plus exiſter entr'eux que liberté & franchiſe réciproques : la tendreſſe fait naître la confiance. On dit que l'on penſe, on écoute, on raiſonne avec cet intérêt commun qui tend au même but; c'eſt au moins ce que j'avais ſuppoſé; & c'eſt là une de mes erreurs. Je commence à croire que ce n'eſt pas la tendreſſe qui inſpire la confiance; ce n'eſt peut-être que l'amitié. Et dites-moi, je vous prie, ſerait-il poſſible qu'il y eût de la tendreſſe ſans amitié; cette idée m'inquiete. Il me ſemble quelquefois que je n'ai pas l'amitié de ma femme; il y a toujours une différence entre ſes idées & les miennes; nos intérêts ne tendent point à ſe réunir; nos goûts ne deviennent point les mêmes; je cherche les ſiens, & je ne les rencontre point : ceux qu'elle témoigne portent une eſpece de contradiction ſur ce qui nous appartient, ſur tout ce qui eſt autour de nous. Elle ne ſe lie avec rien de ce que j'ai; ma compagnie ne lui eſt point néceſſaire; elle me voit ſans plaiſir, elle me quitte ſans peine; & il n'y a que quatre ſemaines que nous ſommes ma-

riés! Cependant elle a un air heureux & tranquille, elle paraît contente, & quelquefois j'en ſuis fâché, ou plutôt je le ſuis de ce que, dans ſon contentement, elle puiſſe ſi bien ſe paſſer du mien : elle aime beaucoup la lecture; elle eſt ſouvent une grande partie du jour ſeule dans ſa chambre à lire. Quand nous ſommes enſemble, ſes idées roulent preſque toutes ſur des changements qu'elle veut faire, tantôt dans la maiſon, tantôt dans le dehors. Elle ne jouit encore de rien; & moi, je ſuis agité d'un deſir inquiet ſur tout ce qui peut lui plaire; je voudrais régler ma vie ſur la ſienne, je n'ai pu encore y parvenir. Il y a des moments où il ſemble que tous ceux qui ſuivront ſe paſſeront dans un accord parfait. Cette eſpérance me donne de la joie & de la gaieté; je m'y livre, & preſque toujours il ſe trouve que je me ſuis trompé. Sûrement je ſuis trop mal-adroit, & à mon âge, il y a bien à faire à plaire toujours à une femme : c'eſt une grande folie d'y prétendre, & un manque de raiſon d'être trop ſenſible au malheur de n'y pas réuſſir. Je me ſuis fait des idées chimériques de bonheur que je veux

toujours réaliſer, & je m'afflige, & mon amour-propre eſt mortifié de réuſſir ſi mal ; je me trouve quelquefois bien éloigné de mon but ; mais j'y parviendrai, ou rien ne ſera poſſible. Je veux abſolument être heureux ; je ne puis l'être que par le bonheur de ma femme : c'eſt travailler au mien que de chercher à faire le ſien. J'ai là-deſſus un ſentiment ſi vif, qu'il me donnera la force d'acquérir ce qui me manque, & de réformer ce qui eſt vicieux. Ma femme a de l'eſprit, donc elle a de la raiſon ; elle a de la tendreſſe pour moi, je ne puis pas en douter, donc elle aura de l'indulgence, de la complaiſance, de la bonté ; elle verra mon intention, elle y répondra. Les femmes ont le cœur ſi ſenſible, ſi compatiſſant ; elles pourraient ſoutenir le ſpectacle d'un être qui ſerait malheureux par leurs caracteres, par leurs volontés, par leurs fantaiſies ? & Mad. Bompré a trop de vertu pour faire ſouffrir un mari qui l'aime auſſi tendrement. Mon ami, je ſerai heureux, je vous le promets ; & ſi je ſuis ſi peu avancé encore, c'eſt ma faute. Je me livre avec trop de vivacité au plaiſir d'être ſorti de ma ſo-

litude, à la douceur d'avoir une compagne, avec laquelle je veux tout partager, tout ſentir. Autrefois je me plaignois ſouvent de jouir ſeul des objets qui faiſaient ſur moi une impreſſion agréable; j'aurais voulu la communiquer, en parler, en augmenter le plaiſir en le partageant avec un être ſenſible: aujourd'hui je veux trop me livrer à cette eſpece de jouiſſance; j'inquiete, j'ennuie ma femme: ce qui m'affecte ne frappe point ſes ſens. Je lui porte mon émotion, ma ſenſibilité, & je ne trouve point la ſienne: il ſerait injuſte de l'en rendre reſponſable; elle vit à la ville depuis pluſieurs années: là, tout eſt aſſujetti à de certaines formes; l'amour-propre y eſt le premier mobile; l'opinion domine ſurtout & décide preſque de nos ſenſations: point de plaiſir ſi l'on ne commence par être flatté, ſi le petit orgueil, la petite vanité n'y trouve ſon compte. L'ame s'accoutume à cette prétention, & tout ce qui ne la ſatisfait pas devient indifférent & même chagrinant. Moi, j'ai vécu dans l'habitude de ne rien prétendre: les beautés de la nature me touchent; les ſituations, les événements de la

vie champêtre m'affectent : je vais chercher les objets intéreſſants ſans les attendre; je ne connais de droit que celui de ſentir ; je ne demande aux hommes que le libre exercice de l'humanité : alors il n'eſt pas étonnant que des diſpoſitions ſi différentes ſe heurtent quelquefois ; il faut un peu de temps pour les rapprocher & pour les mettre à l'uniſſon. Nous avons déja l'eſſentiel, la tendreſſe réciproque. Ne croyez-vous pas qu'avec cela nous parviendrons au bonheur ; je ne ſais pourquoi j'en doute encore. Je veux vous faire l'hiſtoire de notre vie, ou plutôt j'aurais bien de la peine à vous en faire un tableau. Nos jours ne ſe reſſemblent point, notre maniere de vivre journaliere varie continuellement ; & ſi l'uniformité engendre l'ennui, il ſera loin de nous. Vous connoiſſez ma maiſon; vous vous rappellez ce petit cabinet qui eſt au bout du corridor, & qui eſt à côté de ma chambre ; il a la vue ſur la cour ruſtique ; je vois depuis la fenêtre tout mon train de campagne, mes ouvriers, mes troupeaux : à côté eſt la baſſe-cour, qui eſt bien peuplée; plus loin eſt un grand verger planté

de beaux arbres antiques, & on découvre au-delà le payſage juſqu'au pied de la montagne : la vue de ce cabinet eſt charmante le matin. Deux ou trois jours nous y avons déjeûné délicieuſement ; ma femme s'en eſt bientôt dégoûtée. Elle n'aime pas ces bruits de la campagne; la baſſe-cour eſt pour elle un objet dégoûtant; le verger eſt triſte ; le grand jour l'incommode ; elle n'aime pas l'air du matin ; elle a déjeûné plus tard ; enſuite il n'a fait jour chez elle qu'à midi. Enfin, nous ne déjeûnons plus enſemble : eh bien, mon cher ami, j'en ai été affligé ; pluſieurs fois j'en ai eu le cœur ſi ſerré, que j'ai renvoyé mon déjeûner ſans pouvoir y toucher. C'était un plaiſir pour moi de jouir avec ma femme d'une belle matinée, de la fraîcheur & de la pureté de l'air, de diriger avec elle les travaux de la campagne, & d'encourager les ouvriers ; c'eſt une privation que je ſens vivement. Le matin, les idées ſont plus libres, plus claires, les ſentiments plus purs, plus énergiques ; l'ame eſt plus diſpoſée à communiquer ce qu'elle ſent, ce qu'elle penſe. Autrefois, je faiſais venir Antoine ou Nicolas : nous

parlions de nos affaires, mais encore plus de celles de nos voiſins où je pouvais quelque choſe. Je comptais que ce moment aurait bien plus de douceur avec une compagne; je ſerais malheureux d'être obligé d'y renoncer. Ces heures du matin influent beaucoup ſur le reſte du jour: quand il ne s'eſt rien dit de tendre & d'intéreſſant le matin, tout le jour s'en reſſent. Souvent nos repas ſont triſtes, ſilencieux; il reſte quelque choſe ſur le cœur qui gêne; & la fin de la journée arrive ſans qu'il y ait un moment de douceur qui conſole de la vie. Les jours ne ſont pas tous de même; il y en a de plus heureux; ils deviendront plus fréquents: l'intérêt eſt ſi grand, que nous y travaillerons tous les deux. Mon bonheur eſt devenu dans mon imagination un poëme que je veux réaliſer: comme la baſe en eſt dans mon cœur, j'eſpere qu'il y aura plus de vérité que de fiction; je vous ai vu commencer le vôtre avec une ſimplicité, une ſécurité que je n'ai point ſu avoir, & dont je cherche à me rapproeher. L'accord entre Mad. de Saint-Thomin & vous s'eſt établi ſi naturellement, que j'ai cru que c'était

par-tout la même choſe. Je n'ai point réfléchi que la différence des caracteres & des circonſtances devait y apporter une grande variété. Je voudrais, mon cher ami, que vous me parlaſſiez beaucoup plus de vous, que vous me fiſſiez de ces détails dont je ſais ſi bien vous ennuyer; je voudrais avoir des objets de comparaiſon; ils me ſerviraient de leçons & d'exemples. Je vous en prie, dites-moi comment vous êtes heureux; j'ai l'ambition de l'être comme vous : ce n'eſt pas la premiere fois que vous m'aurez ſervi de modele. Chez moi, il n'y a que mes ſentiments pour vous qui pourraient en être un; ils vous ſont acquis pour la vie. Adieu, mon cher ami.

LETTRE VI.

Mon cher ami, je m'épuiſe en réflexions ſur votre derniere lettre. Quoi! vous ne vous donnez aucune peine pour votre bonheur, & vous êtes heureux! Le caractere de Madame de Saint-Thomin s'accorde ſi bien avec le vôtre, qu'il n'en coûte de ſacrifice ni à l'un ni à l'autre. Elle conduit ſa mai-

ſon ; elle cultive ſes relations ; elle ſuit à ſes plaiſirs avec autant d'eſprit que de ſentiment. Vous, vous faites votre emploi, vous gouvernez vos affaires ; vous êtes à vos amis ; & quand la tendreſſe & l'intérêt commun vous rapprochent ; vous êtes contents l'un de l'autre : il ſe trouve que vous avez fait chacun de votre côté ce qui convenait à tous deux ; & vous ne faites que de continuer de vous aimer ; vous n'y mettez ni réflexions, ni adreſſe ; point d'habileté, point de ſpéculation de ſenſibilité. A vous entendre, il ſemble qu'il n'y a rien de ſi ſimple, & qu'il ne peut pas en être autrement. Mon cher ami, connaiſſez votre bonheur ; c'eſt bien celui que j'eſpérais. Hélas ! j'en ſuis bien loin encore : quelquefois je déſeſpere même d'y parvenir jamais. Je veux adopter votre ſimplicité, votre ſoupleſſe, votre confiance ; je veux renoncer à mes réflexions, à ma ſenſibilité, à mon activité inquiete ſur ce qui peut plaire à ma femme ; je voudrais ſur-tout éloigner une idée qui me tourmente ; c'eſt qu'elle ne m'aime pas : non, mon ami, ma femme ne m'aime pas ! Sentez-vous tout ce qu'emporte ce mot cruel, ce qu'il

qu'il décide pour le préſent, pour l'avenir, pour toute ma vie. Vivre avec quelqu'un dont on n'eſt pas aimé, eſt-il un plus affreux ſupplice. Je me rappelle bien d'avoir vu des maris & des femmes qui vivaient aſſez tranquilles enſemble, quand même ils ne s'aimaient pas, & même en ſe haïſſant. On peut donc vivre dans les enfers; car il me ſemble qne c'en eſt un. Mais je ne veux pas adopter cette idée; je veux la repouſſer; j'ai tort même de l'avoir : c'eſt mon ſot amour-popre qui juge; c'eſt lui qui eſt cauſe de mon injuſtice : parce que les goûts de ma femme ne ſont pas les miens, parce que j'eſſuie quelques contradictions, parce que ſa maniere de témoigner de l'amitié n'eſt pas la mienne, je déciderai qu'elle n'en a point; je jugerai de ſon cœur par mes intérêts ? ne ſerait-ce pas être injuſte ? Mais je ſouffre, mais elle s'accoutume à me voir ſouffrir. Eh bien, j'ai peut-être tort de ſouffrir; mais elle-même n'eſt pas heureuſe; & voilà ce qui me ramene à mon idée. Alors je ſuis bien malheureux, je réfléchis, je cherche, je combine, je veux abſolument calculer & réduire en preuve mathématique ce

qui peut faire le bonheur d'une femme ; & lorſque je crois avoir trouvé la ſolution du problême, ma premiere démarche fait voir que j'en ſuis à cent lieues. Ce que je cherchais à éviter eſt préciſément ce qu'il fallait faire ; ce que j'offre, ce que j'ai arrangé eſt juſtement ce qu'il fallait éloigner, & même mon intention devient ſuſpecte. Quelquefois cependant j'ai le plaiſir ſi doux de réuſſir : alors mon courage & mes eſpérances reprennent leurs forces ; je ſaiſis avec ardeur ce moment heureux, & j'en jouis avec avidité ; mais ils ſont ſi rares ces moments ! & ma vie eſt un débat continuel. Pour me conſoler, je m'imagine quelquefois que ma femme ne m'aime pas encore, mais qu'un jour elle m'aimera. Il n'y a pas deux mois que nous ſommes l'un à l'autre ; nos qualités n'ont pu encore ſe déployer ; Mad. Bompré a le cœur tendre, l'ame honnête & vertueuſe, que puis-je deſirer de plus ? Ce qui m'étonne, c'eſt qu'avec le ſentiment que je lui ai vu ſouvent, elle puiſſe ſe laiſſer aller à un genre de vie auſſi iſolé que celui que je lui vois prendre. Elle peut preſque toujours ſe paſſer de moi : ce qui m'entoure, ce qui m'occupe

l'intéreſſe peu; elle ſuit ſes diſpoſitions ſans s'appercevoir des miennes. Il y a des heures dans le jour où il paraît que je ne lui ſuis rien : ces moments de détachement me mettent au déſeſpoir. Une fois, c'eſt la fin d'un roman qu'elle ne peut quitter, & qui ne permet pas que je lui parle de choſes importantes ; une autre fois, c'eſt de l'humeur contre un domeſtique, qui retombe ſur moi ; tantôt c'eſt un goût de retraite, qui eſt cauſe qu'elle fuit ceux qu'il nous importerait de voir ; ou bien c'eſt une paſſion pour la lecture qui dure des jours entiers, & qui exclut tout autre ſoin, toute autre occupation. Il en réſulte des inconvénients qui rendent la vie pénible ; & à cette occaſion, j'ai agité la queſtion s'il était bon que les femmes aimaſſent la lecture, & luſſent beaucoup. Dans le pays où les femmes font des livres, elle ſera bientôt décidée ; & même je paſſerai pour un homme ſans goût de l'avoir faite; dans celui-ci, où les femmes font le ſort de leur maiſon & de leur famille, où leur économie & leur raiſon décident de la fortune & du bonheur de leurs maris, il n'eſt pas très-ſûr que la lecture ſoit utile aux femmes, &

qu'elle produiſe un grand bien. Les femmes liſent beaucoup de romans, & très-peu d'autres livres. Il faut qu'un livre d'hiſtoire, de ſcience ou de morale ſoit bien court, bien gai, bien piquant, pour qu'elles en liſent quelques feuilles; c'eſt-à-dire que, pour l'ordinaire, elles occupent leur eſprit de fictions, de fauſſes peintures de la nature, de ſentiments exaltés, enfin de choſes qui les menent loin de la vérité; & ſi, par haſard, elles n'ont pas l'eſprit juſte, l'écart peut devenir immenſe. Dailleurs, pour que la lecture d'un livre quelconque ſoit vraiment utile, il faut un fond de logique & d'éléments de ſciences, qui ſont toujours négligés dans l'éducation des femmes. Je me rappelle que lorſque j'étais en garniſon à Mons, il y avait une très-jolie Demoiſelle qui liſait les *Mondes* de Fontenelle; elle en était enchantée; elle ſouhaitait ſeulement de trouver un aſtronome qui lui apprît à connaître dans le ciel les étoiles & les planetes : elle méritait d'en trouver un, & il ſe préſenta bientôt: la pluralité des mondes amene la pluralité des êtres, & le cours d'aſtronomie finit très-malheureuſement. Il y a quelque

temps qu'au château de St. *** la conversation tomba sur ce sujet. M. de M*** raconta qu'à B*** un de ses amis avait voulu faire lire à sa femme le charmant ouvrage d'Algarotti sur les couleurs & la lumiere ; il en résulta qu'après l'avoir lu, elle jugea qu'il n'y avoit aucune de ses robes, aucun de ses rubans qui allassent bien à son teint & à sa physionomie ; elle voulut changer entiérement sa garderobe & même ses meubles ; ce qui avoit occasionné de grandes altercations dans le ménage, & fini par brouiller le mari & la femme. Je n'ai point de pareils accidents à craindre : Mad. Bompré a de l'esprit ; elle aura de la raison ; & si dans ce moment j'ai de l'humeur contre les livres & la lecture, c'est que je suis jaloux de ce qu'elle trouve le moyen de s'occuper sans moi. Je voudrais qu'elle prît pour modele Mad. de Saint-Thomin, qui lit fort peu, qui s'occupe gaiement de ses affaires domestiques, & qui sait trouver dans la société & dans le monde des plaisirs qui n'entraînent ni histoire, ni événement. La maniere dont ma femme vivait avant notre mariage m'avait fait espérer que celle-là serait à-peu-près

la ſienne : un nouvel état, de nouvelles connaiſſances, un nouveau pays ont un peu changé ſon caractere ; elle y reviendra ; & c'eſt à moi à la ramener par mon adreſſe, par ma patience, par ma tendreſſe : je dois réuſſir au moins par un de ces moyens. Elle n'a pas encore beaucoup d'amitié pour mes parents & pour mes amis d'***: je crois qu'ils ne lui plaiſent pas beaucoup, & juſques ici elle n'a pu ſe lier avec aucun d'eux ; mais, comme ce ſont de bonnes gens, ſans prétentions, dont la ſociété eſt douce & facile, elle s'y accoutumera & elle s'en fera aimer. Dans ce moment, elle me fait prier de paſſer dans ſa chambre : je ne l'ai preſque point vue aujourd'hui ; elle a beaucoup écrit à Geneve ; & enſuite elle a lu un livre qu'elle voulait finir. Je vous quitte donc, mon cher ami, pour aller auprès d'elle ; & comme il eſt tard, je ne pourrai point faire partir ma lettre ce ſoir ; je la fermerai demain matin. Bon ſoir, mon cher ami.

Jeudi matin.

Je parcours ma lettre ce matin avant de la fermer, & je ſuis fâché de vous avoir dit certaines choſes, ſur-tout que ma femme ne m'aimait pas ; je

voudrais l'effacer, & même jetter ma lettre au feu. Oh, comme je me trompais ! j'ai ſa tendreſſe, j'ai ſa confiance : & tout cela eſt accompagné de graces & d'une gaieté charmante. Je vois ſon goût & ſon eſprit dans toutes ſes idées ; elle a des projets dont nous avons bien ri, parce que je ne crois pas qu'elle veuille les exécuter. Elle a lu le poëme des Jardins de l'Abbé de l'Iſle ; elle voudrait arranger notre grand verger à la maniere Angloiſe ; il faudrait changer le jardin, le potager & la baſſe-cour, qui ſont trop près. Dans la maiſon, il y a auſſi bien des changements à faire, mes vieux meubles l'attriſtent. C'était ſon jour de projets ; je m'en ſuis amuſé avec elle. La ſimplicité eſt ſi fort ce qui nous convient, que j'ai raiſon de croire que nous y reſterons attachés. Les ſentiments de ma femme me raſſurent contre ſes idées : nous pouvons être heureux ſans rien changer. Moi, je ne changerai jamais ; toujours je ſerai votre ami dévoué.

LETTRE VII.

Mon cher ami, j'ai été bien longtemps ſans recevoir de vos nouvelles : en cherchant les cauſes de votre ſilence, j'ai trouvé que la plus naturelle était l'ennui que doivent vous cauſer mes lettres, & je ne ſuis point étonné que vous ayiez été cinq ſemaines ſans me répondre. Je vous parle de moi comme ſi j'étais un être intéreſſant ; je vous dis mes idées comme ſi elles valaient quelque choſe. Vous ſavez que je ſuis un peu cauſeur : à la campagne & à mon âge, on prend volontiers le défaut de s'occuper plus de ſoi que des autres ; je compte auſſi ſur votre amitié, & je me livre au plaiſir ſi doux de tout dire à un ami eſſentiel, de lui montrer ce qui ſe paſſe dans mon cœur & dans mon ame ; & il eſt bien entendu que mes lettres ſont pour vous ſeul : d'ailleurs, mon cher Saint-Thomin, j'ai beſoin de vous. Quoique je ſois votre aîné, vous connaiſſez mieux que moi les affaires du monde, & ſur-tout les femmes ; vous pouvez me donner vos conſeils, je

vous les demande ; & quand même les circonſtances où nous nous trouvons ſoient différentes, & que nos manieres d'être heureux ne ſe reſſemblent point, vous pouvez rectifier mes idées; vous m'aiderez à acquérir cette ſoupleſſe & cette adreſſe que j'ai toujours reconnues chez vous. Je veux bien que, comme vous le dites, le caractere de Madame de Saint-Thomin ne vous laiſſe rien à faire, que ſa douceur & ſa raiſon ſuppléent à tout; mais vous n'en jouiſſez point ſans réflexions; & il y a ſouvent autant d'art à jouir du bien qui ſe préſente naturellement, qu'à éviter & à prévenir le mal. Cependant, en me faiſant voir que vous êtes heureux, vous ne me dites point froidement que je dois l'être, puiſque j'ai une femme qui a beaucoup d'eſprit, & qui eſt très-aimable. J'en conviendrai, ſi vous voulez, & cela ſera vrai; d'abord je ſerai arrangé avec une certaine ſenſibilité que j'ai dans l'ame, & dès que je n'aurai plus dans le caractere une fermeté qui eſt cauſe que je ne renonce qu'avec effort & qu'avec douleur aux ſentiments que j'ai pris une fois. Je m'étais attaché à tout ce qui était au-

tour de moi ; j'y avais placé un moral qui rempliſſait toutes mes affections, & le retour que je trouvais dans les êtres ſenſibles ſatisfaiſait mon cœur : il n'y avait pour moi rien d'indifférent, ni dans ma maiſon, ni dans mon voiſinage, ni dans tout ce qui m'occupait. En prenant une compagne, je n'ai pas douté que mes ſentiments ne devinſſent les ſiens ; qu'elle ne fût heureuſe de mon bonheur, & tout ce qui m'en fait douter eſt pour moi une idée douloureuſe ; je m'en défends autant que je puis, je me condamne ; mais je n'en ſouffre pas moins : c'eſt amour-propre, c'eſt préjugé, c'eſt bêtiſe, ſi vous voulez ; mais la douleur va ſon train, & le chagrin eſt à la porte ; il eſt là ſur-tout quand je vois ma femme aimer peu ce que j'aimais, s'éloigner de ce qui était près de moi, changer ce que je croyais bien ; je comptais ne plus jouir tout ſeul ; j'eſpérais doubler les jouiſſances en les partageant, & je n'ai trouvé que des difficultés, que des obſtacles. Le plaiſir n'eſt jamais où je le croyais ; il faut des peines, des changements pour le trouver ; on me le fait voir dans l'avenir, & ce qui eſt n'eſt jamais ce

qui doit être. On me prouve par les regles du goût que je dois me détacher de preſque toutes mes idées; & on me démontre avec beaucoup d'eſprit que mon contentement & mon bonheur ſont une erreur; par vanité, je ſuis obligé de le croire. Par exemple, j'étais attaché à la ſimplicité de ma maiſon; c'était celle de mes ancêtres, de mon pere; j'étendais la vénération que j'ai pour eux, & qu'ils méritent ſur tout ce qui leur avait appartenu; mes vieux meubles avaient été les leurs: d'ailleurs, ils ſont bons & commodes. La dépenſe qu'il faudra faire pour les changer, m'ôtera le moyen d'avoir un plaiſir plus fait pour mon cœur. J'aurais voulu tout conſerver; il faut y renoncer, & les projets ſur tous ces changements ſont ma peine; mais ma chere femme dit les raiſons avec tant d'eſprit & avec tant de graces, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter. Mon ami, eſt-ce qu'on peut réſiſter à une femme qu'on aime & qui veut? Ces êtres ſi doux, ſi faibles, ont prodigieuſement de forces; je ne le croyais pas. Bientôt on commencera à faire des réparations dans la chambre que ma femme a choiſie; c'eſt

celle que mon pere occupait, & que j'ai occupée après lui ; on y fera une alcove ; il y aura un cabinet de toilette ; je crois en vérité qu'il y aura auſſi une garde-robe. Ma chere femme dit qu'il lui faut un appartement où elle puiſſe être ſeule ; je ne croyais pas qu'elle vînt chez moi pour être ſeule : voilà ma maudite ſenſibilité qui s'attache à tout, & qui devrait ne voir que le bonheur des autres. Mon cher ami, venez à mon ſecours ; dites-moi qu'on peut s'aimer & avoir des penſées différentes, un ſentiment différent, que la tendreſſe n'emporte point l'accord des idées ; dites-moi que l'eſprit va avant tout, que les affections ſont des préjugés, & la ſenſibilité un vice. Voilà mon chien qui me careſſe : pauvre Hector ! tu n'es pas un chien de femme ; je t'aimerai ſeul ; jamais je n'oublierai ta fidélité, ton attachement pour moi ; il y a preſque deux jours que je n'ai vu mon cheval. Je vous quitte un moment.

Nous avions reçu beaucoup de viſites ; nous les avons rendues. Vous ſavez qu'il y a pluſieurs campagnes près de nous, & quelques châteaux éloignés : nous nous ſommes acquit-

tés de ce devoir de politeſſe & d'honnêteté, & nous avons été chez tous nos voiſins. Je ne ſais comme il s'eſt fait que nous en avons toujours rapporté une humeur triſte & ſérieuſe: il me ſemblait que nous étions bien reçus par-tout, & que, dans les grands compliments qu'on nous faiſait, il y avait de l'amitié & de la cordialité: au moins j'y répondais avec ce ſentiment. Eh bien, preſque toujours je me trompais, & il ſe trouvait que nous avions été reçus tantôt avec une politeſſe trop froide, tantôt avec une certaine hauteur. Dans les châteaux ſurtout, les grandes politeſſes n'étaient pas aſſez honnêtes; & pour ceux qui nous témoignaient de la bonne amitié, il y avait des raiſons pour ne pas s'en ſoucier. Enſuite, les comparaiſons étaient toutes à notre déſavantage; notre demeure était la plus mauvaiſe, la plus triſte, nos alentours les moins agréables: nous n'avons point d'avenue, point de terraſſe, point de périſtile. Le bon vieux Antoine était une heure à deſcendre & à ouvrir la portiere; enfin, nous nous ſommes donné bien de la peine pour n'avoir que du chagrin. Il me ſemble que l'eſ-

prit n'eſt pas toujours au profit du bonheur, & quelquefois je me trouve bien heureux de n'en point avoir; ſouvent le mauvais côté des choſes m'échappe, & je préfere mon erreur à la vérité. Au reſte, il eſt naturel qu'il ſe trouve quelques épines & quelques difficultés dans un nouvel établiſſement; il faut par-tout un peu d'habitude. Ma femme qui eſt étrangere dans ce pays, n'eſt pas obligée de ſe faire tout d'un coup à tant de choſes qui lui ſont nouvelles, & qui, ſans doute, ne s'accordent pas avec ce que ſon imagination lui avait promis. Les femmes ont les ſens ſi délicats, qu'il ne faut point s'étonner de l'impreſſion que les objets font ſur elles. Le temps, la vérité, nos vrais intérêts nous éclaireront; une fois nous ſerons heureux; une fois rendus à nous-mêmes, nous retrouverons nos jouiſſances; ma femme ſe rapprochera de ce qui faiſait la douceur de ma vie; elle ſe plaira à me voir heureux, & alors ſon eſprit ſera tout au profit de notre bonheur.

Le bon Nicolas a un grand chagrin: ſon frere qui demeure à Balaiſon, a mal fait ſes affaires; la juſtice a mis ſes

biens en diſcuſſion, & il eſt ruiné. Ce pauvre homme a une grande famille : il avait été obligé d'emprunter de l'argent pour acheter le congé d'un de ſes fils qui avait déſerté ; il en avait fait autant pour marier une de ſes filles. L'argent eſt devenu rare ; il a fallu rembourſer ; il a été à pluſieurs marchés ſans pouvoir vendre ſes bleds : à la fin, un petit monopoleur a profité de ſes beſoins, & a acheté de lui à très-bas prix : il l'a fait attendre pour ſes payements, & a fini par faire banqueroute. De plus, l'hyver dernier, le pauvre payſan a perdu deux de ſes chevaux dans les mauvais chemins. Cependant, les créanciers, auxquels il devait des intérêts au cinq pour cent, l'ont preſſé ; ils ſe ſont emparés de ſon domaine, ſuivant le droit ; il ne lui reſte rien. Toute ſa famille eſt obligée de ſe diſperſer, & ſortira du pays : il faudra qu'il gagne ſa vie comme journalier. Nicolas eſt au déſeſpoir du malheur de ſon frere ; il veut prendre deux de ſes nieces dans ſa maiſon & en avoir ſoin ; mais ſa famille à lui-même eſt trop nombreuſe, & je vais tâcher de trouver à Geneve des conditions pour placer ces deux filles ;

c'eſt-à-dire que voilà une famille de cultivateurs perdue pour ce pays, & qui aurait été ſauvée ſi elle eût trouvé quelque ſecours dans le débit de ſes denrées. Adieu, mon cher ami; j'ai l'eſprit triſte & l'ame affligée. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui : quand j'aurai beſoin de conſolation, je la chercherai dans mon attachement pour vous.

LETTRE VIII.

Mon cher ami, je n'ai pas voulu répondre plutôt à la lettre que j'ai reçue de vous il y a plus de deux mois; j'avais cependant beſoin d'écrire à mon ami; mais je me faiſais un ſcrupule de lui révéler mes chagrins domeſtiques. Je les mets au rang de ces choſes honteuſes à l'humanité qu'il faut cacher, ſur-tout à un ami éloigné : s'il était là, il verrait à mon air triſte que mon ame n'eſt pas heureuſe; il arracherait mon ſecret, & il me ſoulagerait en le recevant dans ſon cœur. Je vois votre étonnement ſur ces chagrins domeſtiques; oui, mon ami, des chagrins domeſtiques. Il y a quatre

mois que je ne les connaiſſais pas, & cependant, depuis ce temps-là, je ſuis avec une femme que j'aime tendrement, & qui me paie d'un vrai retour. Je crois qu'il faut ſe défier de certains ſentiments auxquels on s'attache & auxquels on ne tient que par amour-propre. Il y a des erreurs que l'on chérit, & auxquelles on renonce le plus tard que l'on peut. On s'était flatté, on s'était promis de ne trouver que des roſes, & à la premiere épine, on eſt humilié, on ſe révolte, on veut défendre un ſentiment, une opinion à laquelle on attache un grand prix, & dont l'objet ne mérite que de l'indifférence, & qu'il faudrait toujours ſavoir ſacrifier au moment préſent. J'ai vécu trop iſolé, trop libre; mon caractere a pris de la roideur. A mon âge, la ſoupleſſe eſt difficile; cependant je veux tâcher d'en acquérir, & de n'être pas la victime de mon caractere. Aidez-moi, mon cher ami, je vous en conjure encore; jugez-moi, condamnez-moi ſans pitié; ne me ménagez pas. Votre amitié peut prévenir bien des maux, c'eſt pour cela que je veux tout vous dire, tout vous conter; c'eſt un malade qui veut chercher

le remede dans votre cœur, & qui appelle votre eſprit à ſon ſecours. Vous ſavez que lorſque nous parlons de nos maux, nous croyons les plus petits détails importants, & j'ai ſi peur d'avoir tort, que je veux que vous ſoyiez parfaitement informé. Je m'avoue coupable d'un ſentiment trop vif ſur des choſes qui en méritent peu ou point; je ſais bien cependant me rendre aux ſollicitations répétées de ma femme; je ne puis réſiſter à ſon air triſte & malheureux; & vivre avec quelqu'un qui l'eſt, & qui l'eſt par moi, c'eſt un ſupplice que je ne puis ſoutenir. Je cede; mais je ſouffre, mais mon ame eſt malheureuſe, mais un chagrin cuiſant eſt au fond de mon cœur: je l'ai éprouvé particuliérement à l'occaſion des réparations & de quelques changements qui ſe ſont faits dans ma maiſon. Ma femme y mettait ſon bonheur, il était impoſſible de s'y oppoſer; ſes raiſons étaient les meilleures, & ſa volonté l'a emporté; mais lorſque j'ai vu tout changer, tout renverſer, il m'a ſemblé qu'on remuait les cendres de mes ancêtres, & qu'ils me reprochaient ma foibleſſe. Dans le fait, chacun habite ſa maiſon à ſa fantaiſie;

ils ont eu la leur, il eſt juſte que ma femme ait la ſienne. Cependant je regrette bien des choſes ſimples & commodes, qui ſont remplacées par d'autres qui ſont élégantes, à la mode & peu utiles; je veux combattre mon ſentiment là-deſſus. Il n'eſt peut-être que de la contradiction. J'aurais ſeulement ſouhaité que ces réparations ſe fuſſent faites ſucceſſivement: elles m'ont engagé dans des dépenſes ſur leſquelles je ne comptais pas; je n'ai pu payer tout de ſuite, & je ſuis endetté: il faudra attendre les récoltes de cette année pour m'acquitter, & juſqu'alors j'aurai une inquiétude & une humiliation que je ne connaiſſais pas. Mon cher ami, vous jugerez encore mieux de la foibleſſe & de la petiteſſe de mon ame, par ce que j'ai ſouffert à l'occaſion du déplacement du portrait de mon pere; j'en ai été vivement affecté. J'avais mis ce portrait dans le ſallon, c'eſt-à-dire dans cette grande chambre d'entrée où on reçoit la compagnie quand elle eſt un peu nombreuſe. Il eſt vrai que ce portrait eſt mal peint, que la peinture en eſt un peu noire, & que le cadre eſt vieux & antique, mais il eſt parfaitement

reſſemblant ; je m'en faiſais honneur, & il m'eſt infiniment précieux. Ma chere femme n'a pu ſupporter qu'il reſtât dans cette chambre ; elle aſſure que les portraits de famille ſont pitoyables & qu'ils lui donnent des vapeurs. Je me ſuis mis à ſes pieds, pour obtenir le ſacrifice de cette volonté ; j'ai vu le moment où elle en tomberait malade. Elle m'a répété ce qu'elle me dit quelquefois, qu'elle ſouffrait déja beaucoup d'ennui de la familiarité de quelques-uns de nos parents & de nos amis qui viennent nous voir de temps en temps ; elle ne peut ſupporter l'accent du pays, ni la converſation des petites villes & des campagnards : ſouvent elle ne peut ſoutenir tout cela, & elle eſt obligée de s'enfermer dans ſa chambre. Elle m'a proteſté que, ſi avec tous ces déſagréments elle ne pouvait au moins arranger ſa maiſon & ſes meubles à ſon goût, elle ſerait malheureuſe, que ſa ſanté s'en reſſentirait, & qu'elle en mourrait. J'ai appellé Antoine ; je lui ai dit de me donner une échelle ; il eſt volé pour l'apporter. Quand il a vu que c'était pour ôter le portrait de mon pere, les bras pendants, la bouche ouverte, les yeux

étonnés, il eſt reſté immobile; il m'a laiſſé faire, comme s'il eût craint d'être de moitié de mon action. Nous n'avons rien dit ni l'un ni l'autre, & le portrait a été tranſporté dans ma chambre: là il eſt l'objet de ma vénération; il me ſemble que j'implore mon pardon: c'eſt une douceur pour moi de lever les yeux ſur lui. Avouez, mon ami, que j'ai tort, & que cette maniere de ſentir eſt ridicule dans un homme de mon âge, au moins elle eſt bien inutile; j'aurais dû faire faire cette opération à Antoine, & le gronder de ce qu'il ne la faiſait pas aſſez vîte. Il eſt bien vieux ce pauvre Antoine! je ne m'en étais pas encore apperçu: ſon ſervice devient lent, il ne ſait point arranger une maiſon avec l'élégance de la ville. Ma femme a beau le gronder, il ne ſe forme point; il faudra le renvoyer, c'eſt ce que j'ai entendu dire pluſieurs fois. Renvoyer Antoine! bon Dieu! ſerait-il bien poſſible! Quoi, me ſéparer de ce bon, de ce fidele domeſtique, qui a ſi bien ſervi mon pere, qui a ſoigné mon enfance, lui à qui mes intérêts ſont mille fois plus chers que les ſiens? La ſeule idée me déchire le cœur. Ma

femme ne le voudra pas; elle eſt trop bonne; elle a trop d'amitié pour moi: cependant il y a trois jours que la choſe eſt décidée, & il m'a été impoſſible d'en dire un mot; je veux compter encore ſur la patience de ma chere femme. Mon ami, ne condamnez-vous pas cette faibleſſe chez moi? Parce que cet Antoine a ſervi long-temps, faut-il qu'il ſerve éternellement? On peut le récompenſer de ſes ſervices, & il ſera tout auſſi heureux ailleurs. L'habitude eſt ſouvent priſe pour le ſentiment, & avant tout il faut écouter les convenances de ſa femme & de ſa maiſon. J'ai penſé tout cela; & cependant j'ai ſenti au fond de l'ame un déchirement qui a été plus fort que ma raiſon.

Mon cher ami, je ſuis vieux; mais mon ame eſt neuve; elle ne s'eſt jamais uſée dans les fauſſetés de la ville; elle ne s'eſt point accoutumée à voir ſouffrir, à voir gémir des hommes pour la commodité d'autres hommes: jamais elle n'a été au déſeſpoir pour des riens, ni enchantée pour des miſeres. L'expreſſion chez moi a toujours été celle de la vérité, & l'exagération ne m'a jamais paru qu'un

vil menſonge : je n'ai pu me blaſer ſur l'abus des termes, ni m'accoutumer aux fauſſes apparences, & j'ai paſſé pour un homme groſſier. C'eſt pour éviter cette mortification que j'ai fui la ville, & que j'y ai cherché peu de relation. Avec mes voiſins les campagnards, avec les bons payſans, j'ai pu conſerver ma ſimplicité & ma franchiſe ; avec eux, ma cordialité ne demandait ni apprêts, ni formalité particuliere. Aujourd'hui c'eſt différent, l'uſage du monde devient néceſſaire au mari d'une femme aimable, qui aime le monde, qui eſt appellée à aller à la ville, & ſur-tout à Geneve : c'eſt ce que ma femme m'a fait ſentir à l'occaſion d'une viſite que j'ai faite au ** de ***. Je n'y avais point été depuis que le ** avait pris poſſeſſion du ***. J'aurais dû y aller avant mon mariage, & le communiquer moi-même, d'autant plus qu'il y avait une certaine formalité qui dépendait de lui. J'avais manqué à tout cela par une ſuite de la précipitation avec laquelle je m'étais marié. Je comptais réparer ma faute dans une viſite, & je l'ai faite il y a quelques temps. Je fus reçu par toute la fa-

mille qui était aſſemblée; je fis mon compliment; je dis mes raiſons avec toute la politeſſe, avec toute l'humilité qu'il me fut poſſible. On m'écouta avec hauteur & indifférence, & on me répondit par des queſtions.

M. le *** me demanda ſi j'avais rapporté une bonne dote & bien de l'argent de Geneve; Madame la ***, ſi ma femme était bien jeune; la petite ***: ſi j'avais danſé à mes noces, & ſi ma femme avait de beaux rubans; le jeune ***, ſi j'aurais beaucoup d'enfants: toutes ces queſtions étaient faites d'un ton & précédées d'une eſpece d'exclamation qui les rendaient encore plus déſagréables. Je me retirai aſſez mécontent, le ton & l'exclamation me reſterent dans les oreilles juſques chez moi; il me ſemblait qu'ils me pourſuivaient, & qu'ils ſortaient de par-tout. J'entrai chez ma femme avec le rire du dépit & de la fauſſe gaieté; elle jugea bien vîte que je n'étais pas content de ma viſite. Je lui contai ce qui m'était arrivé; elle me fit voir avec ſon eſprit ordinaire, que c'était ma faute ſi j'éprouvais de pareilles mortifications. D'abord mon habit était trop ſimple, j'avais l'air trop campagnard,

campagnard, enſuite je faiſais trop de compliments; je parlais trop, & je n'avais pas un aſſez bon ton. Elle me dit que dans de monde, je devais parler moins, avoir un air plus réſervé, un maintien plus impoſant, attendre les politeſſes des autres avant que d'en faire; elle m'aſſura que c'était le vrai moyen de me concilier la conſidération que je méritais. Hélas! j'ignorais que je n'eus pas toute la conſidération que je mérite; mon amour-propre n'avait jamais été juſqu'à faire ce calcul, & juſques alors j'avais été tranquille ſur l'opinion des autres; je me repoſais ſur la juſtice que l'on devait me rendre; j'étais dans la ſécurité, & ma femme me fait comprendre que je fais ſouffrir ſon amour-propre; elle voudrait que ſon mari fût autrement que je ne ſuis. Il eſt dur de déchoir à ſes propres yeux, & bien plus cruel encore de déchoir aux yeux de ſa femme. Je repouſſe cette idée humiliante, mais ſouvent j'ai des raiſons d'en être convaincu, & je ne vois que trop que ma femme a une aſſez mauvaiſe opinion de l'eſprit, du goût & du caractere de ſon mari, cette mortification a porté dans mon

cœur une mélancolie qui ne me quitte plus. Je ſuis des heures entieres dans ma chambre, l'ame abattue, les yeux fixés ſur le portrait de mon pere, ſans ſavoir ni ce que je ſens, ni ce que je penſe. Mon chien ſeul, par ſes careſſes, me tire de cet anéantiſſement; c'eſt lui ſeul qui m'entend ſoupirer. Comme il n'eſt point accoutumé à cette chambre, qui eſt à un des bouts de la maiſon, il veut en ſortir; il va gratter à la porte de la chambre de ma femme, qui était autrefois la mienne, & dont l'entrée lui eſt défendue depuis long-temps; l'inquiétude de cet animal ajoute encore à ma triſteſſe.

En vérité, mon cher ami, je ſuis bien faible, bien petit, bien pitoyable; je dois le paraître à vos yeux: & vous auſſi n'aurez-vous point de honte de votre ami? J'attends plus de juſtice de vous. Je n'abandonne point non plus mes eſpérances. Je ne me défie pas aſſez de mon ſentiment; je fais tort à ceux de ma femme. Elle m'aime certainement: c'eſt moi qui interprête mal l'amour-propre qu'elle a ſur ſon mari; il eſt peut-être une preuve de ſa tendreſſe. Elle a ſa maniere de voir & de ſentir, & ſon eſprit la

rend plus difficile ſur ce qu'elle aime. Elle veut auſſi faire une viſite au ***; elle ſe promet d'en impoſer à la hauteur & à la fierté. Il faudra que j'aie un habit à la mode, que je prenne certaines manieres, que je ne diſe que certaines choſes : le nom de Bompré eſt de même trop bourgeois, je dois en prendre un autre. J'ai une petite ferme à une lieue d'ici, je la poſſede en fief noble, & elle a des droits ſur quelques champs voiſins : comme beaucoup de Gentilshommes de notre pays, je pourrais prendre le nom de ma chaumiere. Elle s'appelle Malbuiſſon ; ma femme voudrait que je priſſe le nom de Maubuſſon. J'ai repouſſé tout cela avec dédain & avec colere. Eh bien, j'ai eu tort. Ma femme ſait mieux que moi ſur quoi on juge les hommes. Elle ne peut pas renoncer à l'ambition & aux ſentiments qu'elle a ſur ſon mari ; ils ſont même une preuve de ſon amitié & de ſa tendreſſe ; mais plus je raiſonne, plus mon ame ſe déchire, plus la douleur & la triſteſſe s'emparent d'elle. Je croyais que nous nous aimerions tout ſimplement ; que fiers & ſatisfaits l'un de l'autre,

il n'y aurait rien ni à changer, ni à corriger. J'étais content de porter le nom que mes ancêtres ont porté ſi long-temps, d'habiter leur demeure comme ils l'ont habitée, d'être enfin comme j'ai toujours été. Il faut, ſans doute, ſavoir changer avec les circonſtances; mais mon ame ne changera pas, & je crains qu'elle ne ſe briſe plutôt que de prendre une forme nouvelle.

Ne viendrez-vous point me voir ? Jamais je n'eus autant beſoin d'un ami, & d'un ami auſſi bon, auſſi ſenſible que vous l'êtes. En vérité, je ſuis honteux de ma triſteſſe; je ne penſe à tout ce que j'aimais autrefois qu'avec chagrin : c'eſt peut-être la faute de ma ſanté. Je fais aujourd'hui trop peu d'exercice; j'avais renoncé à la chaſſe, c'eſt une occupation que je veux reprendre; j'aurai du plaiſir à être ſeul dans les bois.

Voilà une lettre d'une longueur mortelle, & je ne vous parle que de moi; je vous demande pardon, mon cher ami. Autrefois j'aurais rougi d'en écrire une ligne; mais vous auſſi dans votre derniere lettre, vous ne me parlez que de moi; vous ſuivez avec intérêt tout ce que je vous dis. Mé-

chant, vous m'avez tendu un piege; vous avez dit un mot, & mon cœur a verſé : ſi j'avais un peu plus de fierté, je brûlerais tout ce papier. Mon ami, que ce qu'il contient ſoit enterré; oubliez tout quand vous aurez lu; ſouvenez-vous ſeulement d'un ami qui vous aime. Adieu.

P. S. Vous m'aviez promis vos idées ſur le commerce des denrées dans les villes, je les attends, je les demande; donnez-moi à penſer, je vous en prie.

LETTRE IX.

Mon cher ami, je ne puis me rendre à vos raiſons; elles ſont bien dites, mais elles ne me perſuadent pas. Les habitants des villes en agiſſent durement avec les gens de la campagne, & vous participez un peu de cette dureté. Les villes ſont comme les financiers opulents, qui traitent tyranniquement ceux qui ont beſoin de leur argent; ils veulent tout avoir en abondance & à vil prix, ils craignent toujours d'être trompés. Pour eux, tous ceux qui vendent ſont des frip-

pons, dont il faut ſe défendre. A la ville, on ne veut que le bon marché, ſans s'embarraſſer des beſoins & des travaux du pauvre cultivateur. Rien ne favoriſe un payſan qui apporte ſes denrées de bien loin; on n'a aucun égard à ſes peines; au contraire, comme il ne peut pas les remporter, comme il ne peut pas s'en retourner ſans l'argent dont il a beſoin, on en abuſe, & il eſt forcé de donner ſa marchandiſe à vil prix. Jamais le prix des denrées n'eſt combiné avec ce qui ſerait dû au cultivateur & pour ſes travaux & pour l'intérêt de ſon domaine: c'eſt un haſard s'il en approche, on a bien ſoin qu'il ne ſoit jamais au-deſſus, & on s'embarraſſe peu qu'il ſoit preſque toujours au-deſſous. Auſſi, dans ce pays, il eſt très-rare qu'une famille de cultivateurs puiſſe ſe ſoutenir; au moindre cas d'ovaille, il faut qu'ils empruntent & qu'ils hypothequent leurs terres. Tous les biens des payſans ſont dans les rentiers des capitaliſtes, & à la rigueur des marchés ſe joint la dureté des créanciers: le pauvre payſan eſt bientôt ruiné, chaſſé de ſon domaine, & ſa famille diſperſée. Un des moyens de prévenir ce

malheur qui arrive trop ſouvent dans nos campagnes, ce ſerait d'établir toujours une balance entre les fraix de culture & le prix des denrées, de favoriſer les cantons dont les récoltes auraient été médiocres, de faire trouver aux payſans des ſecours pour la culture de l'année ſuivante; ce ſerait là le but de la ſociété d'approviſionneurs que je vous ai propoſée; comme elle ferait ſes achats ſur les lieux, dans les villages, dans toutes les ſaiſons, il n'y aurait pas dans la même année des temps où les denrées abondent, & d'autres où elles ſont trop cheres, leur prix ſerait plus uniforme, les villes ſeraient plus également pourvues, la ſociété ferait même ſous une certaine rétribution des avances aux payſans, qui les payeraient en produit de leurs terres; alors ils ne ſeraient jamais forcé de vendre, ils choiſiraient leurs convenances, ils économiſeraient leur temps & les dépenſes qu'ils font pour vendre. La ſociété, au moyen des correſpondances qu'elle aurait dans tout le pays, aurait le choix des denrées, des prix, du moment; il s'établirait entre la ville & la campagne un commerce qui raſſurerait le citoyen

contre la cherté & la diſette, & qui garantirait au payſan le prix de ſes travaux & le produit de ſes terres ; il ſerait encouragé à l'agriculture, qui languit dans pluſieurs cantons. Cette ſociété, en faiſant ſon profit, parerait à une multitude d'inconvénients, dont notre peuple ſouffre plus qu'un autre. Vous me dites que le peuple de la campagne eſt aſſez riche, que l'on peut ſe repoſer ſur les beſoins qui l'appellent à la ville, pour être ſûr qu'il y apportera toujours les denrées néceſſaires. Vous m'aſſurez qu'à la ville les vivres ſont toujours trop chers, & que l'on ne ſaurait aſſez ſe défendre contre les fripponneries de ceux qui vendent. Mon ami, ſi les vendeurs ſont frippons, les acheteurs ſont encore plus durs. Le peuple de nos campagnes n'eſt ni heureux, ni riche avec tous les moyens de l'être ; & ce bon marché dont vous vous félicitez dans les villes, ne vous eſt procuré qu'au moyen de la pauvreté extrême du payſan, & que, par l'émigration continuelle qui s'en fait hors de ce pays ; la terre eſt obligée de chaſſer une partie de ſes enfants, pour nourrir ceux qui reſtent. Sous un gouvernement auſſi

doux, auſſi bon ; dans un climat auſſi beau, auſſi heureux ; avec une terre auſſi bonne, nos campagnes devraient regorger d'habitants ; il ne devrait pas y avoir un ſeul coin de terre en friche ; les productions devraient en être meilleures & plus variées ; les pays voiſins devraient avoir beſoin de nous ; c'eſt nous qui devrions leur fournir des denrées ; nous devrions avoir leurs manufactures. Mon cher ami, défiez-vous du bon marché des vivres ; ce n'eſt pas toujours une preuve d'abondance, ce n'eſt ſouvent qu'une marque de la diſette de l'argent, & par conſéquent de pauvreté. Voyez les pays où tout eſt cher, où il faut beaucoup d'argent pour vivre ; ils jouiſſent de l'abondance, de l'induſtrie, du commerce, de la population, on peut preſque dire du bonheur, par l'air de vie & de mouvement que l'on y voit régner : l'Angleterre, la Hollande, Geneve en ſont un exemple. Les Provinces, au contraire, où les vivres ſont à bon marché, ſont languiſſantes, peu peuplées, dénuées de reſſources & de commerce, & nous n'avons que trop de reſſemblance avec elles. Le peuple de nos villes eſt pauvre & languiſſant ; il eſt

preſque tout compoſé d'artiſans étrangers, pour l'ordinaire le rebut des autres pays. Les riches jouiſſent de leurs fortunes avec plus de vanité que d'ambition : rien n'eſt au profit de la patrie ; il ſemble qu'elle pourrait être plus heureuſe. Les habitants de la campagne m'intéreſſent ſur-tout vivement. J'aime les payſans ; leurs travaux, ſi longs, ſi pénibles, preſque toujours ſi mal récompenſés, les rendent infiniment intéreſſants à mes yeux ; & s'ils ont des défauts, ce n'eſt pas eux que j'en rends reſponſables.

Je ne puis pas mieux raiſonner aujourd'hui, même ce que je vous dis eſt un effort pour moi ; j'ai l'ame oppreſſée, & mon eſprit & ma raiſon s'en reſſentent ; je vous en demande pardon. Antoine ! le pauvre Antoine ! — & les larmes tombent ſur mon papier. Hier matin je l'ai rencontré ; il avait mis ſon habit, il tenait ſon chapeau à la main, il marchait d'un pas précipité. Où allez-vous, Antoine ? Il ne répond rien, & il continue ſa marche. Où allez-vous donc, Antoine ? Monſieur, je m'en vais, & ſa voix était altérée. Comment, vous vous en allez ? Il s'eſt arrêté, il n'a

répondu que par un ſanglot ; il a porté la main ſur ſes yeux ; enfin, il a répondu à mes queſtions répétées. En nettoyant & en arrangeant la chambre de Madame, il a caſſé cette belle porcelaine, qui était ſur la cheminée. Madame s'eſt miſe au déſeſpoir. C'eſt une porcelaine précieuſe, qui lui a été donnée par un de ſes parents fort riche. Elle a ſignifié à Antoine qu'il eût à ſortir, & qu'elle ne voulait plus le revoir. Je l'ai pris par la main, je lui ai dit que je ne le voulais pas, que j'étais le maître, & que je ſaurois le faire voir. Il eſt tombé à mes pieds, il a pris mes mains. Non, Monſieur, non, mon cher Maître, s'eſt-il écrié, que je meure plutôt que d'être la cauſe d'une déſunion. Madame vous aime, il eſt juſte qu'elle ſoit heureuſe, & qu'elle le ſoit toujours ! j'en prie le Ciel. Je ſuis vieux, je ne puis plus vous ſervir ; je n'ai pas été accoutumé à ces meubles, à ces porcelaines, & je pleure le mal que j'ai fait. Tout ce que j'ai pu lui dire n'a pu le faire changer de deſſein ; il m'a ſupplié de le laiſſer aller. Il m'a dit qu'il allait au village voiſin chez un parent où il veut arranger ſa retraite ; il a ajouté,

qu'il reviendroit aujourd'hui prendre congé de moi & de Madame. Je l'ai accompagné juſqu'au chemin, & je l'ai laiſſé, dans l'eſpérance qu'il changerait encore de réſolution. Il eſt revenu ſur ſes pas; j'ai vu qu'il eſt entré dans l'écurie, il a careſſé mon cheval; j'ai entendu qu'il lui diſait adieu, & qu'il le recommandait à un payſan, que j'ai pris depuis quelque temps pour le ſoigner.

J'ai voulu parler à ma femme, je ſuis entré chez elle dans l'intention de me plaindre, & de m'oppoſer abſolument au renvoi d'Antoine; le chagrin de l'avoir vu partir, la crainte de le témoigner trop vivement, m'empêchait de parler, je me promenais avec agitation dans la chambre, ſans rien dire, & avec l'air triſte & fâché: ma femme me regarde, & elle me dit avec le ton le plus doux : Mon cher ami, je crois que vous avez du chagrin. Oui, Madame, un grand chagrin, une vraie affliction; & ce n'était pas de vous que... Elle m'interrompt, & toujours avec la plus grande douceur, elle me dit : Que vous êtes bon, mon cher ami; vous avez bien raiſon de partager mes regrets & mon

déſeſpoir ſur cette porcelaine caſſée ; jamais je ne m'en conſolerai, elle était ſi belle, j'y étais attachée, c'était mon cher couſin de *** qui me l'avait donnée ; jamais je ne pourrai la remplacer.... Madame, on peut retrouver mille porcelaines, mais un domeſtique comme Antoine, comme ce pauvre Antoine... Son ton change, & devient preſque celui de la colere. Comment, Monſieur, me dit-elle, avec une vivacité que je ne lui connoiſſais point encore, mon ſuperbe vaſe de porcelaine caſſé ! ne me parlez jamais de ce domeſtique, ſi vous ne voulez pas me rendre votre maiſon inſupportable ; c'eſt un miſérable ſi vieux, ſi mal-adroit, un fainéant, je ne m'attendais pas en venant chez vous à être auſſi mal ſervie. Je veux la calmer, je lui jure qu'elle aura un autre vaſe de la plus belle porcelaine, mais que jamais je ne pourrai remplacer Antoine... Eh bien, Monſieur, me dit-elle, vous allez me mettre au déſeſpoir ; & ſi je dois être maltraitée pour un domeſtique, je ſuis bien malheureuſe. Je m'approche d'elle, je vois ſes larmes ; je lui proteſte que je ſuis bien éloigné de maltraiter une femme

que j'aime, que je veux ſeulement lui repréſenter.... Les larmes augmentent, les plaintes redoublent, c'eſt la plus vive affliction; je vois le moment où elle va tomber évanouie, je crains des maux de nerfs; je ſuis touché, effrayé, je me reproche ma dureté, je la raſſure, je la conſole, je lui promets qu'elle ne reverra plus Antoine; je ſacrifie la juſtice, l'équité, mon propre ſentiment, & cependant je n'ai fait que cauſer du chagrin & augmenter le mien; c'eſt là toute mon habileté, je n'ai pas plus d'adreſſe, pas plus de force, jamais je n'en aurai davantage; ſouffrir, c'eſt me vaincre. Antoine eſt revenu cet après-midi; il avait l'air calme & ſerein, il a rangé ſes affaires; il eſt venu enſuite dans ma chambre: il a repouſſé Hector qui voulait le careſſer; il m'a rendu compte de quelques affaires dont il avait le maniement. Enſuite, ne pouvant plus retenir ſes larmes, il a dit en pleurant: Je bénirai toujours mon maître, mon cher maître. Je n'avais pu dire un mot juſques-là; je le pouvais encore moins dans ce moment. Cependant, honteux de ma faibleſſe, je lui ai dit: Mon cher Antoine, vous étiez

mon domeſtique, vous ſerez mon ami; je veux que vous veniez toujours chez moi; toujours j'aurai beſoin de vous & de vos conſeils. Je me ſuis informé des arrangements qu'il avait pris pour ſon domicile; je n'ai pu le quitter, & je l'ai ſuivi juſques dans la maiſon de ſon parent. J'ai vu ſon logement; j'ai pourvu à tout; on aura ſoin de lui, & il ne manquera de rien. L'idée que ce brave homme paſſerait la fin de ſes jours dans la paix & dans le repos, m'a conſolé; je ſuis revenu plus tranquille, mais ayant le cœur navré de cette ſéparation. J'ai vu ma femme qui ſe promenait dans le chemin. Au moment où je ſuis arrivé auprès d'elle, Nicolas Groſmont a paſſé près de nous. Au-lieu de venir à moi, comme à l'ordinaire, il s'eſt rangé contre la haie, & il m'a ſalué avec ſon chapeau juſqu'à terre. J'ai été à lui; je lui ai demandé où il allait, ce qu'il avait? Oh! Monſieur, m'a-t-il dit, je ſais le reſpect que je dois à Monſieur & auſſi à Madame: je demande bien pardon de la familiarité que j'ai eue avec Monſieur. Madame m'a bien dit que cela ne convenait pas, & je me tiens dans le reſpect que je dois

à Monſieur & à Madame; je ſerai toujours au ſervice de Monſieur. J'ai été ſi étonné, que je l'ai laiſſé aller ſans lui répondre. Je me ſuis rappellé que ma femme m'avait dit, il y a quelques jours, qu'il n'était pas ſéant que je fuſſe auſſi familier avec les payſans, & qu'on pouvait leur faire du bien, ſans les traiter comme des égaux; qu'elle n'aimait pas me donner la main lorſque j'avais touché celles des payſans.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé votre lettre; je l'ai ſaiſie avec ardeur. Je me ſuis occupé avec avidité de tout ce qu'elle contenait; & d'abord j'ai voulu répondre à ce que vous me dites ſur mes idées ou plutôt ſur mes rêveries, ſur les bleds, ſur les denrées, ſur les payſans; ce que j'ai écrit ſe reſſent ſûrement de l'état de mon ame. Ne vous donnez la peine ni d'y réfléchir, ni d'y répondre; je ſuis plus diſpoſé à ſentir & à approuver vos bonnes raiſons ſur les chagrins qui m'affectent. Sans doute, mon cher ami, il faut de la douceur, de la patience, & ne ſe départir qu'à la derniere extrêmité de la pitié & de la tendreſſe; c'eſt un bien qu'il faut dé-

fendre avec économie, même contre ceux qui en ſont les objets. Il eſt auſſi aiſé aux hommes d'être violents, que d'avoir tous les autres vices; il faut plus de force pour être faible; & heureux l'homme qui ſait maîtriſer ſa ſenſibilité bleſſée dans ſes affections.... Voilà Nanon qui entre, & qui me dit d'un air bruſque & indifférent, qu'elle me prie de chercher une autre cuiſiniere; qu'elle a chez elle des parents malades qui la rappellent. Mais Nanon. — Elle n'attend pas ma réponſe; elle dit que dans un nouveau ménage il faut de nouveaux domeſtiques; que Madame n'aime pas les vieilles gens; qu'il vient d'autres domeſtiques de Geneve, & qu'elle ne pourra pas être avec eux. Quoi, lui dis-je, après dix-huit ans de ſervice me quitter ainſi! Elle inſiſte, & je finis par lui dire qu'elle peut faire ce qu'elle voudra; que je lui aſſure ſes gages pour toute ſa vie. Tous ces êtres qui me quittent, qui s'éloignent de moi, affligent ſinguliérement mon ame; il me ſemble qu'il ſe fait un déſert autour de moi. Et toi, mon cher Hector, me quitteras-tu auſſi; faudra-t-il que je renonce à tes careſſes, à ta fidélité? Le

plaiſir avec lequel tu me ſuis en eſt un pour moi. Au moins avec toi je ne ſuis pas ſeul; tu as le malheur de déplaire à ta maîtreſſe, tu es obligé de m'attendre à ſa porte. Il ſemble quelquefois que ce pauvre animal ſoit inſtruit de mes peines; il me regarde avec des yeux ſi triſtes. Je ne ſais, mon cher ami, ſi c'eſt bien l'entendre à une femme qui aime ſon mari, de diminuer les objets de ſon affection : je crois plutôt que l'ame eſt comme les boîtes de parfums; plus on les remue, plus il en exhale des ſentiments. Je ſens au moins que tout ce que j'aime, ne diminue point la tendre amitié que j'ai pour vous. Adieu, mon cher ami; je finis avec mon papier.

LETTRE X.

Je ne vous écris jamais, mon cher ami, que je ne me demande pourquoi j'ai été ſi long-temps ſans vous écrire, & je ſuis toujours étonné que vous ayez à vous plaindre de mon ſilence. Dans le fait, je ne ſais me rendre raiſon de rien; je me laiſſe aller à un

certain abattement, à un certain anéantiſſement dont je me trouve bien. L'activité, la ſenſibilité amenent toujours quelques peines que le repos m'aurait évitées : l'indifférence eſt devenue un bien pour moi ; je m'y livre, & je m'en défends alternativement, & toujours le bonheur eſpéré eſt éloigné. Mais vous parlerai-je encore de moi ? vous entretiendrai-je toujours de ce que je voudrais vous cacher ? Vous me l'ordonnez ; votre amitié ne veut pas me laiſſer où je vous ai quitté, & vous m'écrivez deux fois pour me demander la ſuite de ma triſte hiſtoire. Vous voulez ſavoir ce qui ſe paſſe dans l'ame & dans la maiſon de votre ami ; vous ne voulez pas venir chez lui ſans en être inſtruit, pour ſavoir comment vous devez vous y conduire. Vous me ferez faire tout ce que vous voudrez, avec l'eſpérance de vous voir ; eſt-il bien vrai que ce ne ſera qu'après les couches de Madame de St. Thomin ? Elle ne veut pas vous quitter ; elle a bien raiſon. Je compte par mes doigts, & je trouve que ce ne ſera, au plutôt, que dans trois mois & demi. Pouvez-vous laiſſer votre ami tout ce temps-là ? J'attendrai, mais je ſouffrirai beau-

coup. Priez Madame de St. Thomin de vous laiſſer aller quelques jours ; j'ai auſſi mes droits ; elle me haïra peut-être ? Enfin, mon cher ami, faites ce qu'il vous plaira ; ſouvenez-vous ſeulement que la vue d'un ami eſt du beaume pour tous les maux. Je vous entends. Eh quoi ! toujours des maux, dites-vous : un homme doit avoir ou la philoſophie de les ſupporter, ou la force de les repouſſer : mais repouſſer, c'eſt quelquefois enfoncer le trait qui bleſſe, & il y a auſſi de la force à ſouffrir, ſur-tout quand on ſouffre tout ſeul, c'eſt-là ma conſolation. Tout ce que j'ai pu faire pour me diſtraire de mes peines, c'eſt de reprendre le goût de la chaſſe ; depuis deux mois, j'y vais aſſez ſouvent. J'ai quatre chiens courants qui vont très-bien ; je cherche les renards comme plus pénibles à chaſſer. Je vais ſouvent juſqu'au ſommet du Jura ; la peine, la fatigue, ſont pour moi un bien, un remede que je pourſuis. Il y a quinze jours que j'apperçus un loup : le lendemain, je pris deux payſans avec moi, & j'eus le plaiſir de le tuer. Dans ce moment, les deux payſans portent la peau de l'animal dans les

campagnes, & ils les mettent à contribution. Ils iront peut-être jusques à vous; je vous prie, mon cher ami, donnez quelque chose pour mon loup. L'honneur de cette chasse fut dû à mon cheval : hélas ! bientôt je ne l'aurai plus, mon pauvre cheval. Il a un grand défaut; il ne fait plaisir qu'à moi, & cela ne suffit pas. Ma femme me presse de m'en défaire; elle veut avoir deux chevaux & un carrosse; mon cheval sera inutile, il faudra le vendre, & le marché est déja fait. Cette privation est raisonnable, sans doute, mais elle me coûtera beaucoup. Je ne me détache pas aisément de ce que j'aime, de ce qui m'a rendu service, de ce qui m'a appartenu; en m'en séparant, il me semble que je me détache de moi-même, & réellement je deviens un peu étranger chez moi : sans que je puisse m'en défendre, tout tombe sous le pouvoir de ma femme; elle est habile, économe, & son esprit actif décide de tout. C'est elle aujourd'hui qui dispose de mes revenus; elle me reprochait de n'avoir pas de confiance en elle, & j'ai tout abandonné par une suite de l'engourdissement qui me gagne tous les jours un peu plus; j'hésite

ſur les moyens que je pourrais employer pour y réſiſter, & pendant ce temps-là, je ſuis entraîné, je laiſſe échapper tout ce qui réveillait mon ame, & je ne reconnais plus mon exiſtence; c'eſt avec vous ſeul qu'elle n'eſt point changée, c'eſt à vous ſeul que j'oſe dévoiler tout ce qui s'y paſſe. Et qu'eſt-ce que c'eſt que mon exiſtence? Elle n'eſt plus rien; à chaque inſtant j'en ſuis plus mécontent. Elle ſouffre dans mon amour-propre, dans mes ſentiments, dans les vertus même que je croyais avoir, & l'opinion des autres vient achever de l'empoiſonner. La triſteſſe me ſuit par-tout : avec les payſans que j'aimais, je ſuis contraint, embarraſſé; eux ſont complimenteurs, reſpectueux; je n'ai plus leur confiance. Les travaux de la campagne ne m'intéreſſent plus; je les abandonne aux ouvriers. Lorſque je veux m'en occuper, lorſque je veux aller aux champs, un ennui ſecret me ſuit, & je ne puis y reſter. Deux fois j'y ai trouvé le pauvre Antoine, qui y donnoit ſes ſoins, & je ſuis revenu le cœur ſerré, & l'ame oppreſſée. Depuis que mes voiſins, mes anciens camarades de chaſſe, ſont revenus à leurs

campagnes, j'ai été les voir : mais j'ai été charmé de ne point les trouver chez eux; & ſi vous ne voyez pas la cauſe de ce que j'éprouve, & de ce que je dis ici, c'eſt qu'elle eſt dans une foule de circonſtances que je ne veux, ni ne puis vous détailler dans ce moment, quoique vous m'en preſſiez, & que peut-être j'en ſerais ſoulagé. Votre amitié veut deſcendre avec moi dans le replis de mon cœur; vous n'y trouveriez qu'une ſenſibilité que vous condamneriez, ſans pouvoir me l'ôter. Laiſſez-moi ſouffrir; le temps viendra à mon ſecours. Seulement ne ceſſez point de m'aimer, & dites-moi beaucoup combien vous êtes heureux avec votre compagne charmante, comment l'accord regne dans tous vos goûts, l'union dans toutes vos occupations, la raiſon, les égards réciproques dans votre économie, dans vos relations, comment la ſympathie réunit vos ſentiments; j'aurai du plaiſir à l'entendre; votre bonheur me raccommodera avec le ſort injuſte. La chaſſe eſt, dans ce moment ce qui a le plus d'attraits pour moi; j'y vais ſeul avec plaiſir. Je m'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, je gravis ſur le haut des montagnes. Là,

je m'aſſieds ſur un rocher; je crois être au-deſſus des malheurs de l'humanité. La pureté de l'air allege le poids qui m'oppreſſe; la beauté de la vue me diſtrait; j'y reſte tranquille pluſieurs heures. Je laiſſe chaſſer mes chiens, content que le lievre ou le renard leur échappe. Je reviens chez moi fatigué; je me repoſe dans ma chambre. Je reçois les careſſes d'Hector qui témoigne ſa joie de me revoir. Ma femme vient quelquefois s'informer de mon retour, de ma ſanté; elle condamne une occupation ſi ſauvage, ſi fatiguante. Bientôt mon chien l'incommode : elle ſe retire, parce qu'elle ne peut ſupporter le déſordre de ma chambre, où mes armes, mes habits, mes livres ſont épars : tout eſt ſous ma main ſans être enfermé. Autrefois, je ne rentrais jamais chez moi qu'avec le contentement de l'ame; je ne craignais le mécontentement de perſonne; & ſi j'avais quelquefois des regrets d'y être ſeul, ce n'était pas pour y trouver une différence de ſentiments, d'idées & d'opinions. Cependant, ſi je me retrouvais dans mon ancienne ſolitude, dans cette indépendance que je chériſſais une fois, je ſerais encore moins

moins heureux qu'aujourd'hui. Vous comprendrez ſûrement cette contradiction humaine; un bonheur manqué en laiſſe toujours l'idée & le ſentiment.

Ce que j'éprouve ne me rend pas inſenſible au malheur des autres : je n'ai pas conſolé, comme j'aurais voulu, le bon Nicolas des chagrins que lui a cauſés le déſaſtre de ſon frere. Nous n'avons pu empêcher la diſcuſſion des biens; mais tous les individus de la famille peuvent fort bien gagner leur vie, & aucun ne ſera dans la miſere. Le pauvre Nicolas a été ſi affecté, il s'eſt donné tant de mouvement pour cette affaire, qu'il en eſt tombé malade : à peine à-t-il été guéri, que ſa famille lui a donné de nouveaux chagrins. Il ne vient preſque plus chez moi, & c'eſt moi qui vais le chercher. Les deux fils qu'il avait auprès de lui, & qui l'aidaient dans ſes travaux de campagne, l'ont quitté : l'un s'eſt engagé au ſervice de France, l'autre eſt allé ſervir à Geneve comme domeſtique. Nicolas eſt reſté ſeul avec la femme de ſon fils aîné, qui eſt ſoldat en Hollande depuis quelques années, & qui a laiſſé à la charge de ſon pere

ſa femme & deux filles. Ces deux filles ſont charmantes ; je crois que je vous les fis voir l'année paſſée. L'aînée. Pauline, eſt vraiment belle ; elle ſerait une beauté à la ville. Elle a dix-neuf ans, & avec cela les plus beaux yeux bleus, les plus beaux traits, les couleurs les plus fraîches. La cadette, qui ſe nomme Henriette, a deux années de moins, & eſt auſſi très-jolie : toutes les deux ſont dans cet âge où la beauté des filles ne fait pas toujours le repos des familles. Pauline aime un jeune homme, qui eſt paſſionnément amoureux d'elle, & qui eſt domeſtique d'un étranger qui demeure à la ville : cet étranger eſt un Anglais très-riche. Nicolas ne veut pas que ſa petite-fille épouſe un homme qui a été domeſtique : il dit qu'ils n'ont que de la vanité & de la pareſſe, & il a en vue pour elle un riche payſan du village voiſin ; chacun me conte ſes raiſons, & veut que je m'emploie pour faire réuſſir ſes intentions. J'ai eu d'abord de la peine à prendre un parti : il me ſemblait que le bon Nicolas avait raiſon, & qu'il jugeait mieux du bonheur de ſa fille : mais l'amour ?... Et Pauline eſt ſi belle, quand, les yeux bai-

gnés de larmes, elle aſſure qu'elle ne peut être qu'à ſon cher Duport ! elle a été la plus forte, & l'amour a eu raiſon. J'ai preſſé Nicolas de donner ſon conſentement. A ſes raiſonnements ſenſés, je n'ai eu à oppoſer que le bonheur de ſa petite-fille; je lui ai détaillé vingt fois celui de deux époux qui s'aiment. Je l'ai vu quelquefois ſoupirer en me regardant. Enfin, il a donné ſon conſentement, en diſant que les jeunes gens payaient ſouvent bien cher l'avantage d'être les plus forts. Ce conſentement tient encore à des arrangements de biens, & à des conditions qu'il exige. On vient ſouvent me parler : Pauline eſt amenée par ſa mere & accompagnée de ſa ſœur. Nous avons des conférences dans ma chambre ; il y a quelquefois des débats. Il s'agit de leur établiſſement & de la maniere de le faire. Nicolas veut que ſon fils & ſes enfants ſe chargent d'une portion de ſon domaine. Enfin, tout s'arrangera, & c'eſt aujourd'hui un intérêt qui m'occupe. Quand je vois ces jeunes gens compter ſi fort ſur leur bonheur, j'ai quelquefois envie de les plaindre. Hélas ! oui : peut-être ils ſeront heureux. Ma femme n'a pas pris

le même intérêt que moi à ce mariage; elle me reproche celui que j'y mets & la peine que je prends pour le faire réuſſir; elle demande ſi je veux doter Pauline & me charger des enfants qu'elle fera; elle dit avec humeur que Pauline eſt bien jolie, & qu'il faut ſe preſſer de la marier.

Mon cher ami, ne réglez point vos lettres ſur les miennes; n'imitez point ma lenteur à répondre; j'ai beſoin de tout ce que vous me dites. Il me ſemble quelquefois qu'il n'y a que vous qui ayiez de l'amitié pour moi, & je voudrais vous tendre les bras. Demain je vais à la chaſſe; j'irai juſques au pied de la Dole. Je m'embarraſſe peu de ce que j'y trouverai : l'endroit eſt déſert & ſauvage. Ce n'eſt pas le gibier que je cherche: ſi je pouvais n'y pas trouver mes chagrins & mes ennuis! Ma lettre ne partira que demain au ſoir : je reviendrai harraſſé & fatigué. Je la fermerai à mon retour, & toujours j'aurai la force de vous dire combien je vous ſuis attaché. Adieu, juſques à demain.

Jeudi au ſoir.

P. S. J'aurais dû vous dire plutôt

que, dans cette visite que nous avons faite au ***, j'ai fait votre commission à M. le ***. Il m'a répondu favorablement; il a témoigné avoir beaucoup d'amitié & de considération pour vous. Il m'a dit que c'était avec beaucoup de plaisir qu'il vous avait servi dans le procès que vous avez eu l'année passée à ***.

Vendredi au soir.

Mon cher ami, j'ai un grand chagrin, mon ame est affligée. Je n'ose vous le dire : pardonnez-moi mes regrets. Hector, le pauvre Hector!... Je reviens de la chasse; je comptais sur ses caresses, & il est étendu au milieu du chemin. Je ne puis en croire mes yeux! j'approche, je reconnais qu'il a été tué. L'indignation & la colere me transportent; je veux savoir qui a commis cette horrible action. Les domestiques se sont cachés : ce n'est qu'après des menaces & mille questions que j'apprends que c'est un ouvrier de la campagne. Le chien était inquiet, il me cherchait. Il faisait chaud : on a donné des ordres & de l'argent. Enfin, Hector n'est plus. En vérité, mon cher ami, j'en ai encore les larmes aux

pathie qui double l'exiſtence, qui rende heureux dans tous les moments, mon cher ami, j'étais amoureux; peut-être le ſuis-je encore : mais je ne ſais plus ce que je ſuis; je ne veux pas le ſavoir. Je voudrais cependant répondre à ce que vous me demandez; je voudrais rendre raiſon à vous & à moi-même de la ſituation où je me trouve, de mon état moral & phyſique. Je vous ai fait le portrait de ma femme : depuis qu'elle eſt dans ce pays, ſa ſanté eſt devenue meilleure, & elle a embelli. Elle a de l'eſprit, de la gaieté, des graces; rien de ce qui m'a ſéduit une fois n'a changé : mais cet eſprit eſt difficile, cruel, mais ſon caractere abſolu s'irrite à la moindre oppoſition. Son cœur n'a jamais fait ſon bonheur de celui de perſonne. Il ne fallait pas à ſon amour-propre, à ſa vanité, un mari qui ne la flattât, ni par ſon âge, ni par ſa figure, ni par ſon air campagnard, & qui n'eût que de la raiſon, du bon ſens & de la ſimplicité. Cépendant ſa beauté & les droits de ſon ſexe lui donnent ſur moi un empire que je ne cherche pas à vaincre; je captive ma ſenſibilité.

Je pourrais réſiſter, je m'en ſens la force ; mais je ne ſais quel ſentiment de pitié m'arrête. Je vois tout cela très-bien, mon cher ami, & je n'en ſuis pas plus avancé, & je n'en ſouffre pas moins, & la triſteſſe & la mélancolie n'en ſont pas moins au fond de mon ame. Pauvre Hector ! je n'ai donc pu mériter qu'on épargnât tes jours : il eſt peu de moments qui n'ajoutent à ma peine. La paix eſt auſſi loin de mon cœur que de ma maiſon. Il eſt un terme à tous les maux : je ne ſais celui que je dois attendre. Je dis quelquefois : ſi j'étais pere ! mais ce ſerait une ſource de chagrins & de contradictions. Mes enfants aimeraient-ils, reſpecteraient-ils leur pere ? Et je n'oſe ſouhaiter ce qui ferait la douceur de ma vie. Dois-je croire qu'elle ne ſera plus heureuſe pour moi ? Puis-je encore l'eſpérer ? Il y avait long-temps que ma femme ſollicitait quelques-uns de ſes amis & de ſes amies de venir la voir dans ſon nouvel établiſſement, ſur-tout depuis les réparations qu'elle a faites dans la maiſon. Enfin, ils ont promis de venir, & ils arriverent chez moi, il y a trois ſemaines, deux jours

après que je vous eus écrit ma derniere lettre. C'étaient trois hommes & deux femmes, qui ſont de la ſociété de Madame Bompré, de ſes amies & ſes parents. Ils ont été bien reçus, on n'a rien négligé pour les amuſer : il y a eu de la gaieté, & ils ont paru contents. Les ſujets de leurs converſations m'étaient étrangers, je l'étais parmi eux. J'ai été diſcret, & on s'eſt très-bien accommodé de ma diſcrétion & de mon ſilence. Pendant ſix jours qu'ils ont été chez moi, ils ont cru faire aſſez que de m'adreſſer, de temps en temps, quelques politeſſes bien indifférentes, & rarement j'ai été à même de partager leur gaieté. Un Monſieur était particuliérement plaiſant ; deux ou trois fois j'ai arrêté ſes plaiſanteries par un regard extrêmement fixe, & j'ai eu beaucoup de peine à les ſupporter tranquillement. Nous nous ſommes ſéparés aſſez froidement. Je crois qu'il ne convient pas que je rencontre jamais cet homme hors de chez moi. Mad. Bompré a été extrêmement louée, applaudie ; j'ai beaucoup entendu parler du bonheur d'avoir une femme qui eût autant d'eſprit & autant de goût. Je ne ſais ſi mon amour-

propre a été flatté; mais celui de ma femme ne reſſemble point au mien. Je croyais que ce qui doit faire la vanité d'une femme était le bonheur de ſon mari; je me ſuis trompé, & il n'a tenu qu'à moi de croire que l'on pouvait être très-intéreſſante en le faiſant mourir de chagrin. Ici, je n'ai pas compris ma femme; je ne ſais comment elle a pu laiſſer entrevoir que l'homme qu'elle a choiſi, & dont elle porte le nom, faiſait ſouffrir ſon amour-propre; ſa vanité, ſon orgueil ne vont point juſqu'à ſon mari. Dans tout ce qui s'eſt paſſé pendant cette viſite, j'ai cru m'appercevoir qu'elle ſe détachait de moi, & il m'a ſemblé qu'il s'établiſſait un intervalle entre nous. Contente des éloges qu'elle recevait, elle abandonnait ſon mari, & je crois en vérité qu'on la plaignait d'être ſi mal aſſociée. Ce Monſieur dont je viens de vous parler, & qui s'appelle M. K**** , avoit ſur-tout quelquefois un air de pitié qui me révoltait : le mépris & l'averſion que j'ai pris pour lui ne ſont pas ſans fondement. Il eſt de ces hommes toujours diſpoſés à profiter du mal qui arrive, & qui, s'ils ne le font

pas ; aident celui qui ſe préſente. Voyez combien je ſuis malheureux ! je crois n'être plus, aux yeux de ma femme, qu'un mari dont elle eſt humiliée, & ce ſont ſes amis qui la confirment dans cette idée ! ce ſentiment m'accable : dites-moi que je ſuis défiant, ſoupçonneux, atrabilaire ; vous devez le croire ; car quand même ma femme ne m'aimerait plus, encore voudrait-elle que ſon mari fût aimé, conſidéré. Les ſentiments changent en ménage, jamais l'amour-propre : c'eſt le dernier lien qui ſe rompe ; mais que je vous parle d'autres choſe.

Ne vous intéreſſez-vous pas un peu pour Pauline ? Hélas ! je ne croyais pas avoir à m'en repentir. Son mariage n'eſt point encore terminé ; il s'y eſt joint des incidents extraordinaires. Le maître de ſon amant a voulu voir la maîtreſſe de ſon domeſtique ; il avait entendu parler de ſa beauté. Il en a été enchanté ; il en eſt devenu amoureux. Il a trouvé le moyen de la voir & de lui parler pluſieurs fois : je ne ſais ſi la jeune fille s'eſt laiſſée éblouir par des offres brillantes ; mais le jeune Anglais a cru

pouvoir tenter quelque entrepriſe. Il y a quatre jours que Nicolas vint me dire qu'un homme aſſez bien mis avait paſſé devant ſa maiſon, & lui avait d'abord demandé le chemin; qu'enſuite, ſous le prétexte de demander de l'eau à boire, il était entré dans la maiſon; qu'il avait regardé d'un air de curioſité les portes & les fenêtres; qu'il s'était informé s'il y avait beaucoup de domeſtiques, beaucoup d'ouvriers. Il avait auſſi nommé Pauline & demandé où était ſa mere, & qu'enfin il s'en était allé en voulant donner un écu pour le verre d'eau: ce que Nicolas n'avait pas voulu accepter. Il avait auſſi remarqué que dans le jour il était paſſé deux gentilshommes à cheval, qui avaient beaucoup regardé & examiné la maiſon: tout cela lui avait donné de l'inquiétude, & il venait me conſulter: il craignait que l'on ne voulût tenter quelque violence contre ſa petite-fille. En raiſonnant avec Nicolas ſur toutes ces circonſtances, je ſuis allé juſques à ſa maiſon; nous avons encore pris des informations. Pauline & ſa mere ſont revenues des champs à l'entrée de la nuit. Nous avons fait

des queſtions : Pauline avait l'air embarraſſé. Son amant avait été envoyé à Geneve le jour auparavant ; il ne devait revenir que dans deux jours. Nos ſoupçons ſe ſont augmentés ; je n'ai pas voulu quitter Nicolas. J'ai envoyé dire chez moi que l'on ne m'attendît pas, que je reviendrais fort tard. Nous avons retenu dans la maiſon deux ouvriers de campagne. Nicolas a chargé ſon fuſil de guerre, & nous ſommes tous reſtés autour du feu, tantôt parlant de nos craintes, tantôt faiſant des contes de voleurs. Pauline était ſérieuſe & triſte ; elle ſoupirait ſouvent, & en donnait pour raiſon qu'elle était cauſe des inquiétudes de ſon grand-pere ; elle diſait quelquefois qu'elle était bien malheureuſe. Sa ſœur, plus gaie & plus vive, parlait du jeune Anglais ; elle diſait comme il était d'une jolie figure, comme il avait de beaux habits, comme il était bien à cheval, & galoppoit toujours : ſa naïveté nous faiſait rire, & ſa mere lui impoſait ſilence. Entre onze heures & minuit, nous avons entendu crier au voleur ; nous fûmes d'abord effrayés. Nous écoutâmes encore, & nous jugeâmes que le bruit était dans

le grand chemin, à cent pas de la maiſon. Les cris redoublerent; on criait au ſecours. Nous ſoupçonnâmes que ce pouvait être un piege. Il fut décidé que Nicolas reſterait dans la maiſon avec un des ouvriers, & que j'irais avec l'autre & une lanterne à l'endroit d'où venaient les cris. Nous nous armâmes de la baïonnette & de deux vieux piſtolets. Quand nous eûmes fait cinquante pas dans le chemin, il vint au-devant de nous un homme, en courant; il était ſans chapeau, ſon habit était défait, il paraiſſait fort eſſoufflé. Il nous dit avec l'air de l'effroi, qu'il avait été arrêté par deux voleurs qui lui avaient pris ſa montre & ſon argent, & qu'il nous priait de lui aider à courir après. Nous lui dîmes que les voleurs avoient trop d'avance, que nous ne pouvions ſavoir quel chemin ils avaient pris, & que nous enverrions des gens à cheval à leur ſuite. Il nous ſollicita encore; il voulait nous montrer l'endroit où le vol avait été fait, & il nous priait de l'éclairer pour aller chercher ſon chapeau. Nous crûmes appercevoir qu'il voulait nous empêcher de retourner ſi vîte à la maiſon de Nicolas; nous l'obligeâmes de

revenir avec nous. Quand nous eûmes fait quelques pas, il nous échappa, en disant qu'il voulait aller chercher son chapeau, & il s'enfuit en courant. En retournant à la maison, nous trouvâmes Nicolas qui était sur sa porte avec son fusil : il avait ouvert en nous voyant revenir avec la lanterne. Il nous dit que, dès que nous avions été sortis, on avait heurté & essayé d'ouvrir la porte; qu'il avait demandé ce qu'on voulait; qu'on lui avait répondu, en mauvais patois, qu'on venait au secours, qu'on avait entendu des cris, & qu'il fallait ouvrir. Il avait répondu qu'il n'avait pas besoin de secours, & il avait menacé de tirer si on faisoit le moindre effort pour entrer. Il avait entendu plusieurs personnes qui déguisaient leur voix, & qui parloient tout bas : on avait essayé d'ouvrir une fenêtre qui est sur le jardin, & qui est celle de la chambre de Pauline; on l'avait même appellée. Nicolas avait envoyé l'ouvrier vers cette fenêtre, & tous les deux avaient fait beaucoup de bruit; tout s'était retiré à notre approche. Nous nous en assurâmes encore en faisant le tour de la maison. En ren-

trant, nous trouvâmes les trois femmes effrayées, retirées & blotties dans un coin de la cuiſine. Pauline pleurait, ſa mere la tenait dans ſes bras. Henriette était debout, & nous regardait avec un air d'effroi & de curioſité : nous les raſſurâmes. Il fût agité ſi nous irions encore demander du ſecours dans les maiſons voiſines. Je repréſentai que le danger était paſſé, qu'il fallait faire de cette aventure le moins de bruit poſſible, & qu'il convenait de preſſer la concluſion du mariage de Pauline. Je promis d'aller à la ville dans le même matin, de parler au Gentilhomme Anglois du mariage & de tout ce qui s'étoit paſſé, & de l'engager à renoncer à ſes pourſuites. Après avoir laiſſé toute la famille aſſez tranquille, j'allai chez moi. Il était de très-grand matin ; ma femme n'était point éveillée, & je ne voulus point l'inſtruire dans ce moment de ce qui était arrivé chez Nicolas. Je fus tout de ſuite à la ville faire la viſite projettée. Le jeune Anglais, qui s'appelle le Chevalier Lowel, fut d'abord aſſez ſurpris de me voir ; il ſut bientôt de quoi il était queſtion. Il affecta d'entendre fort peu le Français,

& de le parler fort mal ; en ſorte que j'eus beaucoup de peine à me faire comprendre : tout ce que je pus entendre de ſes réponſes, c'eſt qu'il était bien vrai qu'il aimoit les jolies filles ; mais que, juſques à préſent, il n'avait pas eu beſoin de les enlever, qu'il s'embarraſſoit fort peu avec qui ſon domeſtique ſe mariait. Je me retirai aſſez mécontent de mon ambaſſade. Nous avons ſu depuis que ce jeune homme, ſecondé par quelques-uns de ſes amis, avait compté qu'au moyen de l'allarme qu'ils donneraient, ils pourraient s'introduire dans la maiſon, & y reſter ſous prétexte de donner du ſecours ; qu'ils feraient apporter du vin ; qu'ils griſeraient le bon vieux payſan ; qu'ils s'amuſeraient avec les femmes, & que quoiqu'il en arrivât, tout s'appaiſerait avec de l'argent : ce n'était qu'une folie Anglaiſe qui pouvait mettre une famille au déſeſpoir. En revenant de la ville, j'ai paſſé chez Nicolas ; je voulais lui dire ce que je lui conſeillais encore. Je ne trouvai que Pauline & ſa ſœur ; je l'exhortai à ne plus voir du tout le Seigneur Anglais. Je lui repréſentai qu'elle courait riſque de perdre

ſon amant & ſa réputation : elle proteſtait en pleurant qu'elle était innocente de tout ce qui s'était paſſé. Dans ce moment, nous entendons du bruit à la porte ; Henriette va voir ce que c'eſt ; elle revient au même inſtant avec ma femme, qui entre & qui paraît d'abord ſurpriſe de me voir là. Elle veut cacher ſon étonnement ; cependant elle en dit quelques mots avec une douceur affectée ; elle s'adreſſe à Pauline ; elle veut ſavoir la cauſe de ſes larmes ; elle n'attend pas la réponſe ; elle affecte de la plaindre. Elle dit qu'elle eſt fâchée de la voir dans l'embarras, & laiſſe entrevoir qu'elle ſoupçonne quelque ſcandale. Avec le ton de la fauſſe pitié, elle dit qu'elle veut lui aider & la ſecourir. Sans rien écouter, elle ſort, en répétant pluſieurs fois qu'elle avait eu bien raiſon de dire qu'il fallait ſe preſſer de marier cette jeune fille ; & elle s'en va ſans vouloir d'autres éclairciſſements : les deux ſœurs reſtent étonnées, ſans pouvoir dire un mot. Je ſuis ma femme ; je veux l'inſtruire, lui conter ; elle ne m'écoute pas, &, d'un air ironique, elle plaint toujours la pauvre Pauline. Elle dit qu'elle

ne l'aurait jamais cru, & qu'elle ne comprend pas que l'on puiſſe s'attacher à une petite payſanne. Elle affecte de me dire des honnêtetés ſur ce que j'ai paſſé la nuit hors de la maiſon ; elle m'invite à prendre du repos. J'eſpere qu'arrivé chez elle je ſerai mieux entendu : elle s'enferme dans ſa chambre; & quand je la revois, elle aſſure qu'elle n'eſt point jalouſe, point ſoupçonneuſe. Elle ne parle plus de Pauline; & lorſque je veux en dire quelque choſe, elle dit myſtérieuſement que c'eſt une hiſtoire fâcheuſe, qu'elle en gardera le ſecret, & elle détourne la converſation. La vérité & la raiſon auront leur moment, & je l'attendrai. Il eſt impoſſible que ma femme ait de la jalouſie, & ſur-tout qu'elle forge dans ſon eſprit quelque hiſtoire contraire à mon caractere. Je n'ai point abandonné les intérêts de Nicolas & de ſa famille ; ce que ma femme peut me faire ſouffrir ne m'en détournera point : j'ai été deux fois chez lui ; il n'y a rien de nouveau. L'amant de Pauline eſt revenu hier, on ne l'a point encore vu ; elle n'eſt pas ſans inquiétude. Les diſpoſitions de Nicolas ne ſont plus

auſſi bonnes : on ne ſait quand le mariage ſe terminera.

J'ai écrit, il y a déja pluſieurs jours, pour avoir les livres que vous me demandez : vous recevrez bientôt le *Commentaire de Blackſtone ſur les Loix Angloiſes*. Il n'y a que les *Loix criminelles* de traduites. Le *Diſcours qui a remporté le prix à la Société économique de Berne, ſur le meilleur Syſtême des Loix criminelles*, ne paraît point encore : on ne comprend pas pourquoi on s'empreſſe ſi peu de le publier ; il eſt attendu avec impatience. Il doit contenir des lumieres bien intéreſſantes & bien importantes pour l'humanité. Hélas ! on n'en profitera point, & les hommes ſeront toujours jugés par des loix barbares & bizarres. Ce que j'ai lu juſqu'à préſent là-deſſus ne m'a jamais ſatisfait. Il me ſemble que le but des loix criminelles eſt mal aſſigné ; il eſt toujours queſtion de punir, de venger, de corriger. Les légiſlateurs ſe ſont toujours occupés de la punition du crime, comme du ſeul moyen de le prévenir ; ils n'ont ſu inventer que des ſupplices ; & on a établi un eſprit de vengeance dans la juſtice, qui éloigne ſouvent les juges de l'é-

quité. Jamais on ne s'eſt occupé de ce qui conduiſait au crime, & on dirait que le deſſein a été de placer l'homme entre la tentation & le ſupplice. En vérité, quand on examine avec un eſprit philoſophique, comment la ſociété civile eſt arrangée, & quelles ſont les loix qui la gouvernent, on eſt porté à croire que tout a été fait par un ennemi de l'humanité, qui n'a voulu faire que des malheureux. Une fois je vous dirai mes idées là-deſſus; aujourd'hui je n'y ſuis pas diſpoſé, j'ai l'eſprit trop affecté, & l'ame trop remplie de triſteſſe. Quelquefois je ſuis en peine de ce que je deviendrai. Toujours ſouffrir! je veux croire que j'en aurai la force. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XII.

Mon cher ami, il y avait déja quelque temps qu'il était décidé que mon cheval ſerait vendu, & ma femme avait entamé un marché pour le troquer contre deux chevaux de carroſſe; j'y avais conſenti, & j'avais offert un prix que le marchand de chevaux

avait refuſé. Aujourd'hui, en revenant chez moi, je l'ai rencontré avec mon cheval qu'il emmenait; il avait accepté ce que j'avais offert, & ma femme avait conclu le marché à quelque choſe de moins encore. Je crois que nous avons fait une bonne affaire : il nous en coûte peu d'argent pour être mieux en équipage; mais je n'ai point pu voir partir ainſi mon cheval. J'aurais eu peut-être la douleur de le rencontrer périſſant ſous les coups de quelque malheureux poſtillon; je l'ai repris; je me ſuis arrangé avec le marchand. Je vous l'envoie, mon cher ami : je vous prie, acceptez-le; je ſais qu'il vous fera plaiſir. Je vous ai vu ſouhaiter d'en avoir un comme celui-là. Il ſera ſi bien dans votre écurie; je ſerai content de ſavoir qu'il eſt chez vous : puiſſe-t-il y finir ſes jours! Vous ne le refuſerez pas, j'en ſuis ſûr, & vous comprendrez fort bien le ſentiment que j'ai, en remettant mon cheval à mon ami. Je l'aimerais trop s'il vous amenait chez moi, & s'il vous facilitait les moyens d'y venir; vous ſavez que j'y compte toujours, & que vous me l'avez promis. Je vous l'envoie donc

par Antoine ; je ſuis ſûr qu'il en aura ſoin ; il doit faire la route en deux jours. Le pauvre garçon a preſque pleuré en recevant la commiſſion : pour moi, je le vois partir avec plaiſir, & ce maquignon, emmenant mon cheval, m'avait ſerré le cœur. Je vous en prie, mon cher ami, point de remerciements, point de reconnaiſſance ; c'eſt moi qui vous en devrai (*a*).

NOTE que l'on peut ſe paſſer de lire.

(*a*) *Ce qui ſuit a été trouvé parmi les papiers de M. Bompré. Il paraît que c'étaient des idées qu'il avait écrites comme elles s'étaient préſentées à ſon eſprit, ainſi qu'il l'indique dans cette lettre. Il avait peut-être deſſein de les mettre un jour en ordre, & de leur donner plus d'étendue. Elles ſont placées ici telles qu'elles ont été trouvées. On doit toujours ſe faire un ſcrupule de changer la moindre des choſes aux idées des autres : il vaut mieux les préſenter avec leurs défauts que d'entreprendre de les corriger.*

Si la perverſité de l'homme eſt la premiere cauſe des crimes qui ſe commettent dans la ſociété, la ſeconde eſt certainement la prodigieuſe inégalité des richeſſes. Les pauvres volent, les riches oppriment, & il faut des bourreaux & des gibets pour défendre les uns contre les au-

Vous avez ſans doute reçu ma derniere lettre ; je vous écrivis avant-hier. Ce que je vous diſais, en la finiſſant

---

tres. Quand on voit autant de malheureux parmi les hommes vivants en ſociété, ce n'eſt pas ſans quelque raiſon que l'on ſe laiſſe aller à croire, que l'état de nature était préférable: au moins eſt-il permis de ſoupçonner que le principe ſur lequel la ſociété civile eſt établie, eſt vicieux; il eſt fondé uniquement ſur l'eſprit de propriété. Ce ſont des hommes, qui poſſédaient, qui avaient acquis, & qui ont dit : réuniſſons-nous pour conſerver, pour défendre ce que nous avons ; nous exterminerons ceux qui n'ont rien, & nous les ferons gémir dans les travaux & dans l'eſclavage. La ſoif d'acquérir a été ſans bornes, & toutes les paſſions ſont venues à ſa ſuite. Etablir rigoureuſement le droit de propriété, a été le ſeul but de la ſociété, & il n'a fait que des malheureux. Si l'humanité eût préſidé à ſa fondation, les hommes auraient dit : raſſemblons-nous, afin qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous ; commençons par aſſurer le néceſſaire & le bien-être de tous les individus ; que le but de nos loix ſoit de faire une égale répartition des travaux & des richeſſes ; que nul ne jouiſſe du ſuperflu, que lorſqu'il n'y aura point de pauvres, manquant de tout ; que le luxe ne commence que lorſque le bien-être de tous ſera aſſuré ; que ceux qui ont le génie & la force d'acquérir, ayent la vertu de partager ; que l'orgueil, que la vanité ne ſoient jamais de faire périr les hommes dans les travaux & dans l'eſclavage,

niſſant, ſur les loix criminelles a fait naître chez moi des réflexions que j'ai miſes ſur le papier comme elles ſe ſont préſentées ; ce ſont des matériaux pour

---

clavage, mais de procurer leur bonheur : travaillons tous, afin que tous jouiſſent. Peut-être alors il y eût eu moins de malheureux, & la ſociété civile n'eût pas eu beſoin de loix criminelles ſi rigoureuſes, ſi cruelles.

La premiere paſſion de l'homme eſt celle de poſſéder ; elle eſt même plus forte que celle de jouir. Elle inſpire la tyrannie, & les loix n'ont pas aſſez cherché à la réprimer. Les riches ont dit que l'homme était pareſſeux, & il a été reçu pour maxime, qu'il faut le forcer au travail & à l'induſtrie par la faim & par la néceſſité. Il en eſt réſulté que les trois quarts du genre humain ſuccombent ſous les travaux, que le travail & la pauvreté vont preſque toujours enſemble, & que le plus grand nombre a toujours à combattre la miſere & les tentations. Si l'humanité eût dicté les loix, elle eût cherché à éloigner l'une & l'autre ; elle eût mis les jouiſſances du ſuperflu & du luxe à un prix qui eût aſſuré le néceſſaire & le bien-être à ceux qui en manquent ; elle n'eût permis les palais immenſes & inutiles, que lorſque tous auraient eu des demeures ; on n'eût oſé mourir d'indigeſtion, que lorſque perſonne ne ſerait mort de faim. Les riches diſent auſſi que l'on ne meurt point de faim. Voyez la nourriture des payſans pauvres, des journaliers de la campagne, des gens de la derniere claſſe du peuple, & vous ſerez con-

diſputer avec vous lorſque nous ſerons enſemble. En attendant, n'allez pas croire que je penſe, comme on accuſe Rouſſeau, que l'homme ſerait plus

---

vaincu que ce qui les empêche de mourir de faim ne peut pas les faire vivre : & on entend vanter la charité, & on exalte cette vertu comme le trait ſublime de l'humanité ! J'oſe dire que je hais la charité : elle attend que l'homme ſoit pauvre, miſérable ; elle ne s'exerce jamais qu'en aviliſſant le malheureux qui en a beſoin ; elle eſt la honte des loix. Les légiſlateurs humains auraient dû épuiſer leur génie à chercher les moyens de prévenir la miſere & le crime, avant que de penſer à les punir.

DIALOGUE.

Q. Monſieur, qu'eſt-ce qu'a fait ce malheureux qu'on mene pendre ?

R. Ah ! Monſieur, c'eſt un miſérable qui mérite bien la corde ; il a volé pour 20000 francs de vaiſſelle d'argent.

Q. Et à qui, Monſieur ?

R. A un homme de grande conſidération, qui a cent mille livres de rentes.

Q. Eh bien, quel mal a-t-il fait ?

R. Comment, Monſieur, quel mal ? La ſociété ſerait une jolie choſe, ſi la propriété des biens n'était pas aſſurée.

Q. Et à lui, qu'eſt-ce qu'on lui avait aſſuré ? car ſûrement, puiſqu'il a volé, il n'avait rien.

R. Il n'avait qu'à travailler pour gagner ſa vie ; il était fort & robuſte.

heureux dans l'état de nature & vivant en ſauvage, que civiliſé & vivant en ſociété. L'homme eſt fait pour être conduit & gouverné ; il faudrait

---

Q. Monſieur, oſerais-je vous demander ce que c'eſt que gagner ſa vie ?

R. Pour un journalier, par exemple, quand il travaille dès l'aube du jour juſques à la nuit, il eſt aſſuré d'avoir du pain noir comme votre chapeau ; quelquefois c'eſt du pain d'avoine, dont la paille écorche le goſier ; de plus, il aura une bouteille du plus mauvais vin & quelque mauvais laitage ; pour ſe coucher, un peu de paille au fond d'une écurie, & pour ſe couvrir, quelques haillons qui le laiſſent mourir de froid. Il eſt vrai que, s'il a une femme & des enfants, la plus affreuſe miſere eſt chez lui. Les ouvriers de la ville ſont mieux traités ; ils peuvent s'enivrer quelquefois : ſi c'eſt un artiſan ou un artiſte, ſa fortune eſt faite, pourvu que les poiſons dont ſon métier l'oblige de faire uſage n'alterent pas ſa ſanté, & ne l'envoyent pas à l'hôpital.

Q. Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il vaut autant être pendu ?

R. La propriété, Monſieur, la propriété des biens, c'eſt ce qu'il faut aſſurer.

Q. Vous êtes riche, ſans doute, Monſieur ?

R. Monſieur, je ſuis receveur-caiſſier des fermes du Roi, & j'ai l'eſpérance d'être un jour fermier-général.

Q. Monſieur le receveur-caiſſier, je vous ſouhaite plus de bonheur qu'à ce pauvre diable.

ſeulement que les loix & la ſociété ſuſſent fondées ſur des principes qui s'accordaſſent mieux avec la nature humaine : c'eſt ce qui n'eſt point; le

---

Les légiſlateurs n'ont ſu que punir, & la vie des hommes eſt devenue un jeu auquel on s'eſt accoutumé. Il n'y a, ſans doute, point de changement à eſpérer. Ce n'eſt pas aujourd'hui que les riches feront des loix contre eux-mêmes : on dira que, gêner les hommes dans la liberté d'acquérir, d'accumuler, de jouir, c'eſt les bleſſer dans leur ſenſibilité la plus vive, que c'eſt détruire les arts, le commerce, & réduire la ſociété à une égalité inſipide, impoſſible, que l'homme eſt fait pour être conduit par la néceſſité & par l'ambition ; que la ſociété civile eſt arrangée ſur les défauts qu'il apporte en naiſſant; qu'elle ne peut être corrigée : ſoit. Dès que la félicité publique eſt fondée ſur les maux des individus qui la compoſent, il faut laiſſer les malheureux pour le bonheur de ceux qui en ont beſoin.

Les loix criminelles ſont la partie la plus faible & la plus vicieuſe de preſque tous les gouvernements : leur dureté ou leur faibleſſe favoriſent également le crime. Il a été ſi difficile aux hommes d'être juſtes, qu'ils ont préféré d'être barbares ; & l'humanité n'a retrouvé quelquefois ſes droits que lorſque la cruauté a révolté.

Blackſtone fait honneur à la conſtitution Anglaiſe, d'avoir, dans ſes loix criminelles, un titre qui traite des moyens de prévenir le crime : ce titre reſpectable intéreſſe. Il eſt fâcheux que ces moyens ſe réduiſent à forcer un homme ſuſ-

monde eſt peuplé de malheureux, & je crois que les loix ſur le mariage ſont encore les plus mal faites de toutes. Adieu, mon cher ami; je ſuis ja-

---

peſt de donner caution de ſa conduite, comme ſi les malheureux trouvaient des cautions. L'Angleterre s'applaudit & ſe glorifie de ſes loix criminelles; il me ſemble que c'eſt le pays où il ſe commet le plus de délits, & où il périt le plus de malheureux par les ſupplices.

Un Magiſtrat, chef de juſtice d'un grand Royaume, conſulté ſur les loix criminelles d'une république, donna ſon opinion, dont je me rappelle quelques propoſitions.

Généralement les loix criminelles ſont trop lentes, trop faibles dans la recherche & la pourſuite du crime, trop rigoureuſes dans la punition: le contraire ſerait plus efficace: il vaut mieux effrayer le coupable par la difficulté d'échapper, que par la crainte de la peine. La pourſuite du délit, les procédures, les informations doivent être promptes, actives, rigoureuſes, ardentes même, & n'être confiées qu'à des gens habiles, & qui ayent notamment cette capacité, & qui y conſacrent leur vie. Ils doivent agir ſans attendre la plainte, & au premier bruit public, à la premiere demande: ils doivent être peu nombreux, & le diſtrict confié à leur garde doit être peu étendu.

Ceux qui ont travaillé à la pourſuite & à la conviction du crime & aux procédures, ne doivent jamais être appellés à le juger. L'homme s'aigrit par la contradiction: un coupable qui

loux de la réception que vous ferez aux deux êtres que je vous envoie. Ce pauvre Antoine aura tant de plaisir de vous revoir, & votre cœur ne

---

veut échapper devient un ennemi qu'il faut vaincre, & la juſtice devient vengeance.

Le jugement des crimes ne devrait être confié qu'à des hommes dont la raiſon, la droiture & l'humanité fuſſent le caractere diſtinctif, qui euſſent particuliérement l'eſtime publique; qui ne fuſſent point payés pour juger, & que le peuple ou ſes repréſentants choiſiraient pour chaque jugement. Le nombre, la majorité d'opinions déciſives, les preuves, &c. ſont autant de chapitres qui doivent être réglés par l'humanité éclairée, & toujours en faveur de l'humanité malheureuſe. Les Juriſconſultes, les Avocats ne ſeront point admis parmi les Juges; ils aſſerviſſent la juſtice à des ſyſtêmes, à des autorités; ils jugeront un coupable ſuivant les loix de Rome ou d'Angleterre : ce ſont les circonſtances du délit & de l'accuſé qui doivent dicter la ſentence. Le droit d'être jugé par ſes Pairs n'eſt ſouvent que le malheur d'être très-mal jugé; & confier la lettre de la loi à des hommes ſans lumieres, c'eſt ſouvent faire commettre légalement des injuſtices. En Angleterre, ce devrait être les grands Jurés qui devraient être juges.

Il eſt impoſſible d'établir une gradation dans les peines qui ſoit toujours proportionnée aux crimes. Aſſigner une peine générale pour la même eſpece de délits; ne pas laiſſer aux Juges la

recevra pas avec indifférence le vieux domeſtique & le cheval de votre ami. J'envie leur bonheur : c'eſt eux qui jouiront de votre amitié pour moi.

---

liberté de peſer les circonſtances, c'eſt bannir l'équité des jugements. Le tombereau qui mene ſous la potence de Tyburn une douzaine de coupables de tous âges & de toutes conditions, ne rend ſûrement pas la juſtice qui eſt due à chacun. Il ne faut pas faire haïr la loi ; il vaut mieux laiſſer aux Juges la liberté de mettre des nuances dans les peines.

Les jugements & la ſentence doivent être prononcés avec la plus grande ſolemnité, & avec tout l'appareil du pouvoir & de la juſtice ; l'exécution doit être impoſante, effrayante, ſans être jamais cruelle : il faudroit que l'obligation d'ôter la vie à un homme fût un deuil qui frappât tous les eſprits, ou bien la loi manque ſon but ; le ſupplice devient ſans effet pour l'exemple, il n'eſt plus pour le peuple qu'un ſpectacle de curioſité.

Dans l'Empire du Mogol, chaque quartier dans les villes, & chaque canton dans la campagne, eſt reſponſable des délits & des vols qui s'y commettent ; les habitants ſont obligés de ſe cottiſer pour réparer le mal qui a été fait, & pour payer une amende au Prince. Le vol y eſt devenu infiniment rare. Cette loi, qui force le peuple & les payſans à veiller ſur ce qui ſe paſſe autour d'eux & parmi eux, ſerait encore le meilleur moyen de prévenir les mauvaiſes actions.

Souvenez-vous que c'eſt tout ce qui me reſte ; plaignez-moi d'être loin de vous. Hélas ! je n'ai plus rien autour de moi ; je vous tends les bras. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XIII.

Eh bien, mon cher ami, vous ne me dites plus rien : il y a bientôt trois ſemaines que je n'ai rien reçu de vous, & je n'attends Antoine que demain. Vos bonnes raiſons ſont-elles donc épuiſées ; n'avez-vous plus de conſeils à me donner, plus de remontrances à me faire. Je comprends ; il faudrait retourner en-arriere, me condamner, & vous n'avez pas cette

On néglige trop d'inſtruire le peuple des loix criminelles ; il ſerait bon de les lui rappeller ſouvent ; il faudrait les lire & les publier au ſon de trompe, de temps en temps, & particuliérement dans les circonſtances qui attirent à la ville le peuple de la campagne. Cette publication devrait être faite avec ſolemnité & avec tout l'appareil de la juſtice. Tel homme qui médite un crime, en ſerait détourné, en entendant la peine qu'il encourra, &c. &c. &c.

cruauté. Non, mon cher ami, il ne faut plus de conſeil : quand une fois les choſes ſont parvenues à un certain degré de mouvement, il faut les laiſſer aller ; il faut ſe laiſſer entraîner, & attendre le choc qui briſe ou qui recommence un nouvel ordre. Je vois toujours votre amitié en perſpective ; elle viendra à mon ſecours ; c'eſt la planche qui me ſauvera du naufrage. J'en ai été bien près, & vous avez riſqué de perdre un ami. C'eſt un événement très-ſérieux que j'ai à vous conter ; & vous n'entendrez pas ſans quelque intérêt tout ce qui s'eſt paſſé depuis ma derniere lettre. Hier, je fus au château d'Allaman faire une viſite que je devais à M***; j'y trouvai beaucoup de monde. J'y remarquai bientôt M. K***, ce Monſieur qui a demeuré chez moi, & dont je n'avais pas été content. J'avais encore ſur le cœur certaines plaiſanteries peſantes que j'avais eu de la peine à ſupporter. Au bout d'un quart d'heure, il vint m'aborder d'un air ricanneur & déplaiſant : il me fut impoſſible de recevoir ſon ſalut avec politeſſe & honnêteté ; je lui répondis à peine, & ce fut avec un froid

extrême. Il s'obſtina à me parler ; il me demanda, d'un air riant, des nouvelles de Madame Bompré ; je lui répondis avec l'honnêteté la plus froide : il inſiſta, & il me fit d'autres queſtions indiſcretes ; enfin, il me demanda, d'un air très-ironique, ſi j'avais remplacé Hector. Je ne fus plus le maître de ma colere, je lui dis avec un ton qui, ſans doute, en portait le caractere : Vous êtes donc toujours plaiſant, Monſieur ? Il fut interdit, il me regarda ſans rien dire : je répétai, peut-être avec plus de vivacité encore : Oui, Monſieur, il me ſemble que vous êtes toujours très-plaiſant. Il demanda ce que je voulais dire. Parbleu ! lui dis-je, je parle clairement ; & j'articulai, pour la troiſieme fois, ce que je venais de dire. Il répondit qu'il trouvait mon ton ſingulier, & il me demanda ſi je voulais l'inſulter. Je répliquai, en l'aſſurant que je diſais ce que je penſais ; il voulut ſe fâcher. Je lui dis : Monſieur, nous ſommes mécontents l'un de l'autre ; ce n'eſt pas ici qu'il faut nous expliquer : dans un quart d'heure, ma viſite ſera faite. Il promit qu'il ne me quitterait pas ſans

avoir une explication avec moi. Cela s'était passé dans l'embrasure d'une fenêtre; il se faisoit beaucoup de bruit dans la chambre; personne ne nous entendit, & nous rejoignîmes la compagnie. Je sortis une demi-heure après : M. K*** me suivit : notre explication devint une dispute fort vive. Je lui dis que j'avais été choqué de certaines plaisanteries qu'il s'était permises lorsqu'il était chez moi; qu'il y avait une grande différence entre un mari trop bon & un homme trop patient, & qu'il se trompait beaucoup s'il me croyait du nombre de ces sots qui servent de jouet aux amis de leurs femmes; que j'étais bien-aise de lui apprendre qu'il ne se faisait rien chez moi que je ne vouluſſe bien; qu'il était trop jeune pour manquer à un homme de mon âge, & que je l'en aurais déja fait repentir si je n'avais eu pitié de son peu de tact & de son peu de jugement. Il mit la main sur la garde de son épée, & il me dit qu'il n'avait point d'autre réponse à me faire, & qu'il prétendait que je lui fisse raison des injures que je lui disais; je l'assurai que c'était mon intention; j'a-

joutai que nous pourrions aller tout de ſuite dans la forêt qui eſt près du château. Nous y marchâmes d'un pas précipité : il me dit en allant que ſi j'étais jaloux, j'avais bien tort ; que quelles que fuſſent les apparences, il n'avait jamais penſé à adreſſer ſes hommages à ma femme, & que, même dans ce moment, il étoit amoureux de Mademoiſelle ***. Je lui répondis, en l'arrêtant, que j'eſtimais trop ma femme pour avoir de la jalouſie, & que je ne connoiſſais point d'homme qui pût m'en donner : mais, continuais-je ne faiſons point de ceci une ſcene qui ferait ici trop de bruit : vous avez votre voiture ; allons dans un endroit plus éloigné & plus écarté. Il me dit que cela lui était fort égal, pourvu qu'il eût ſatisfaction de la maniere dont je l'avais traité ; je lui promis que nous ne nous ſéparerions pas ſans cela. Nous retournâmes au château : il monta dans ſon cabriolet ; je le ſuivis dans ma voiture. Nous allâmes au bord du lac ; nous nous écartâmes du grand chemin ; nous deſcendîmes derriere des buiſſons, & nous nous rendîmes à pied dans un endroit cou-

vert d'arbres & planté de ſaules. Nous ôtâmes nos habits ; nous mîmes l'épée à la main. Il voulut faire quelques compliments ſur mon âge ; je lui répondis en l'attaquant. J'eus d'abord un coup d'épée à la main, mais dont je m'apperçus à peine. Au bout d'un quart d'heure de combat, M. K*** dit qu'il était bleſſé. En effet, il porta la main à l'épaule, & la retira pleine de ſang. Je lui dis tout de ſuite que j'étais fâché de ce qui s'était paſſé; que j'étais content; que je ſouhaitais qu'il le fût auſſi. Il répondit que, quoi qu'il en fût, il était hors de combat. Il laiſſa tomber ſon épée; je jettai la mienne, & je fus à lui. Le coup étoit au-deſſus de la poitrine, au défaut de l'épaule, & perçait de part en part. J'avoue que je fus effrayé, & j'éprouvai un ſentiment pénible & douloureux. Je me faiſais des reproches; j'avais de la compaſſion; je me condamnais, & je crois que je me ſerais jetté aux pieds de M. K***, s'il n'avait été plus preſſé de le ſecourir. Il s'eſt établi des choſes bien cruelles entre les hommes: & qu'eſt-ce que c'eſt que cette opinion, que ni la religion, ni les loix

ne peuvent vaincre? M. K*** disait qu'il souffrait beaucoup : il eut assez de peine à remettre son habit, & il ne pouvait presque pas se soutenir. Nous reprîmes nos épées ; je lui aidai à marcher jusques à sa voiture, j'y montai avec lui. Je l'engageai à aller tout de suite à Rolle chez le Chirurgien que je connoissais, & où je savais qu'il pourrait être logé : il souffrit beaucoup pendant la route. Cependant la blessure ne fut point trouvée dangereuse ; il n'y avait aucune partie essentielle offensée ; je restai avec lui jusques à huit heures du soir. Le Chirurgien m'avertit qu'il étoit obligé de faire son rapport & sa déposition au Juge, & que je serais appellé comme témoin. Je voulus lui représenter que cette démarche était inutile, la blessure n'étant pas dangereuse, & M. K*** étant étranger, & ne faisant aucune plainte. Il persista, en assurant que c'était son devoir, & que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de renvoyer au lendemain matin. Je le laissai le maître de faire ce qu'il voudrait. M. K*** étant assez bien, je retournai chez moi ; j'y arrivai à dix heures du soir.

J'entrai chez ma femme : l'heure, mon air, qui n'était pas naturel, le ſang que j'avais à la main, toutes ces circonſtances lui firent bien vîte juger qu'il s'était paſſé quelque événement extraordinaire. Je lui racontai tout; je lui avouai que, quoique je ne lui en euſſe rien témoigné, j'avais été vivement choqué du ton & des plaiſanteries que M. K*** s'était permiſes lorſqu'il était chez moi, & que je n'avais pu le revoir ſans lui témoigner mon reſſentiment; elle m'écouta d'abord avec aſſez de tranquillité, enſuite elle fondit en larmes, en diſant qu'il était affreux que je fuſſe jaloux; que c'était une injure cruelle que je lui faiſais; qu'elle était bien malheureuſe; qu'il fallait avoir une jalouſie effrénée pour aller chercher chicane à M. K***, pour ſe battre avec lui, & peut-être l'aſſaſſiner; qu'il était ſon ami de tout temps; qu'il était donc inutile d'avoir de la décence & de la vertu; qu'elle n'auroit pas attendu cette violence de mon caractere, & que certainement ce n'était pas moi qui devait être jaloux. Je reſtai étonné & ſtupéfait; je balbutiai qnelques mots pour ap-

paiſer & conſoler Mad. Bompré ; il me fut impoſſible d'en dire un ſeul pour ma juſtification, & il fut bien établi que j'étais jaloux, violent, emporté, & que j'avais tous les torts. J'aurais cherché en vain à combattre ces accuſations : je me retirai dans ma chambre, accablé de chagrin de tout ce qui s'était paſſé, & de triſteſſe de ce que je venais d'entendre. J'ai trouvé ſur ma table la lettre que je copie ici.

MONSIEUR,

„ J'ai tout lieu d'être étonné de ſur-
„ priſe de ce que j'ai appris, à mon
„ retour de Geneve, que vous ayiez
„ ſi bien fait, que vous êtes parvenu
„ à ſéduire la Pauline, la fille de Ni-
„ colas Groſmont, que j'aimais ; &
„ nous comptions nous épouſer. Mon
„ maître & quelques autres perſon-
„ nes m'ont dit que vous aviez trou-
„ vé le moyen d'être en commerce
„ avec elle ; qu'elle allait ſouvent chez
„ vous, ſous prétexte de parler de
„ notre mariage, que ſon pere ne vou-
„ lait pas d'abord ; que même vous
„ aviez paſſé une nuit chez elle. Alors

„ j'ai bien compris pourquoi vous
„ vouliez nous établir dans la petite
„ grange à Nicolas, qui n'eſt pas loin
„ de votre maiſon. Mon maître, qui
„ ſait tout mieux que moi, m'a dit
„ que ſi je voulais être attrapé, je n'a-
„ vais qu'à épouſer Pauline, & que
„ j'étais bien bon de me contenter de
„ la maîtreſſe des autres : on m'a dit
„ même en ſecret qu'elle était embar-
„ raſſée, & qu'on le ſavait bien chez
„ Monſieur. Ce qui fait que, n'y ayant
„ plus d'honneur à être ſon mari, j'y
„ renonce, quoique ce ſoit avec un
„ chagrin qui me tourmente le cœur.
„ Ainſi donc je pars demain avec mon
„ maître pour retourner en Angleter-
„ re, d'où je ne compte pas revenir,
„ puiſque je n'ai pas pu faire mon bon-
„ heur avec Pauline. J'ai voulu vous
„ dire ceci, Monſieur, afin que vous
„ ſachiez que ce n'eſt pas par mau-
„ vaiſe foi que je manque à ma paro-
„ le, ne voulant pas être votre dupe.
„ Je pars ſans prendre congé de Pau-
„ line, que je regarde comme une
„ perſonne indigne & comme une fille
„ légere. Je ne lui dis pas la cauſe
„ pourquoi je la quitte : je l'aime en-
„ core tout de même, & je penſe que,

„ ſi je la voyais pleurer, je ne croi-
„ rais rien de tout ce qu'on m'a dit.
„ C'eſt auſſi le ſeul reproche que je
„ fais à Monſieur, ſachant que Ma-
„ dame eſt informée. Ainſi, j'ai l'hon-
„ neur de me dire, &c.

JEAN DUPORT.

Je ſuis donc un jaloux, un libertin, un ſéducteur, un aſſaſſin; voilà donc pourquoi j'ai vécu juſques à préſent. En vérité, mon cher ami, ma vie eſt trop longue d'une année : j'ai cherché le bonheur, & j'ai troqué mon repos contre le trouble, l'inquiétude & le déſeſpoir; & c'eſt moi qui fais le malheur des autres. Mon innocence me laiſſe encore quelque tranquillité, ou plutôt je ſuccombe ſous l'injuſtice; & ſi elle peſe long-temps ſur ma vie, je ne ſais ce que je deviendrai. Mon ame n'était pas faite pour ces horribles tribulations! priez que je puiſſe ſupporter tant de ſecouſſes...

Mon cher ami, j'avais commencé ma lettre hier dans la nuit, après avoir quitté ma femme; je ne pus la continuer. Je l'ai repriſe ſouvent; quelquefois j'ai cherché le ſommeil, & je

n'ai trouvé qu'un aſſoupiſſement pénible, interrompu. Ce matin, je ſuis agité de mille peines, je ne ſais ni ce que je ſais, ni ce que je ferai. Ah! mon cher St. Thomin, comme j'aurais beſoin des ſecours de votre amitié; & vous êtes ſi loin de moi, & je ne reçois preſque plus rien de vous. Vous gardez Antoine trop long-temps: il y a déja ſix jours qu'il eſt parti; il pouvait revenir le quatrieme. Je l'attends aujourd'hui; j'ai la plus vive impatience de le revoir; il vous aura vu. Adieu, mon cher ami; ce ſoir, demain matin, je vous écrirai encore.

P. S. J'attends le retour d'un domeſtique que j'ai envoyé aujourd'hui, de très-grand matin, à Rolle. La poſte va partir: je ſuis obligé de fermer ma lettre. Adieu.

LETTRE XIV.

ENFIN, j'ai revu Antoine; il eſt arrivé hier au ſoir, comme je l'avais prévu. J'ai été au-devant de lui; je l'ai amené dans ma chambre. Je lui ai fait mille queſtions; je l'ai fait aſſeoir, & ce n'eſt qu'après l'avoir in-

terrompu ſouvent, que je l'ai laiſſé raconter l'accueil touchant, amical, empreſſé, que vous avez fait à tous deux. Il en avait les larmes aux yeux, & en vérité, les miennes étaient bien près. J'ai reconnu votre amitié pour moi; je n'en dirai plus rien : mais tout eſt au fond de mon cœur. Antoine a fait diverſion à mes peines, en me racontant tout ce qu'il a vu chez vous : tout ce qu'il m'a dit m'a peint votre bonheur. Soyez heureux, mon cher ami; vous le méritez ſi bien. Que je vous aime d'avoir reçu mon cheval avec plaiſir : ce que vous me dites là-deſſus eſt préciſément ce que je voulais entendre. Votre cordialité me fait goûter la ſeule douceur dont je ſois ſuſceptible. En vérité, vous êtes le ſeul être qui me faſſiez quelque bien; & encore mon ame s'y refuſe. Je me reproche de vous dire mes maux & mes chagrins; je dois vous en cauſer, & je devrais ſavoir être malheureux en ſilence. Laiſſez-moi encore jouir de votre amitié, & que ma confiance ſoit pour vous une preuve de la mienne. Depuis quelque temps, je vous écris très-ſouvent, preſque tous les jours, je ne puis m'en empêcher; je voudrais

vous inſtruire, & de ce qui ſe paſſe, & de ce que je penſe ; & alors je vous enverrais des volumes. Vous voyez ſûrement tout ce que ma ſituation a de pénible : ce qui m'eſt arrivé avec M. K*** m'a laiſſé dans l'ame une inquiétude qui ne me quitte point. Je me fais des reproches ; je devais avoir plus d'indulgence & moins de ſenſibilité : il était l'ami de ma femme ; il n'a peut-être jamais eu l'intention de m'offenſer ; & il eſt vrai que l'on me croira un jaloux ridicule. J'aurais dû faire toutes ces réflexions plutôt, & je les aurais faites ſans doute, ſi je n'avais pas cru cet homme capable de juger mal de ma femme & de ſes ſentiments pour moi. Il fallait ſavoir ſouffrir patiemment ; mon ami, je n'ai plus que cela à faire, chaque circonſtance nouvelle m'en avertit.

Le domeſtique que j'avais envoyé hier à Dolle, a rapporté d'aſſez bonnes nouvelles du malade : la nuit n'avait pas été mauvaiſe ; il était ſans fievre, mais fort faible ; il fallait qu'il ne vît perſonne, ſur-tout je ne devais pas y aller. Je languis cependant de le voir, & j'irai aujourd'hui au moins pour m'informer moi-même de ſon

état. Il eſt poſſible que cette affaire malheureuſe ne ſoit pas ſans quelque ſuite déſagréable pour moi. Je ne ſais ce que j'ai à craindre, & je ne ſuis point tranquille de ce qu'il peut en arriver. Autrefois, lorſque j'étais ſeul, quand j'avais des ſoucis & des chagrins, j'enviais le bonheur de ceux qui avaient une compagne, une amie, une épouſe chérie, à laquelle ils pouvaient confier la cauſe de leurs peines, & auprès de qui ils trouvaient des conſeils & des conſolations. Je croyais auſſi qu'une femme trouvait de la douceur à en donner à ſon mari ; la mienne ne la connaît point cette douceur ; elle voit bien plus vîte les torts de ſon mari que les maux qu'il éprouve ; elle eſt bien plus diſpoſée à le juger qu'à le plaindre ; elle a plus de juſteſſe dans l'eſprit que de ſenſibilité dans le cœur, & alors elle a toujours raiſon ; ce n'eſt pas ce que j'attendais, ni ce que mes ſentiments me faiſaient eſpérer, & encore moins ce qu'il faudrait à mon cœur malheureux. Hier matin, je craignais de la revoir ; elle n'avait vu que ſon ami bleſſé & le danger où il pouvait être : les réflexions & les raiſonnements n'étaient

pas à mon avantage : je méritais des reproches, je ne les ai point évités. Dès qu'elle m'a revu, elle a voulu entendre encore les détails du combat avec M. K***. J'ai tâché de lui faire voir toutes les raiſons de ma ſenſibilité; toujours elle plaignait ſon ami, & dans ma conduite, elle n'a rien vu qui ne me condamnât. Elle n'eſt jamais entrée dans le reſſentiment d'un mari qui ſe croit inſulté, & qui craint que l'injure ne retombe ſur ſa femme. Nous attendîmes avec impatience le retour du domeſtique envoyé à Rolle : elle lui fit mille queſtions, dès qu'elle le vit; elle ne fut point ſatisfaite ; elle avait paſſé une mauvaiſe nuit; elle était inquiete, agitée & allarmée ſur le compte du bleſſé; enſuite elle s'eſt affligée du mauvais effet que cette hiſtoire pouvait avoir pour elle : il ne lui eſt jamais venu dans l'eſprit que peut-être ſon mari pouvait auſſi être malheureux. Dans ſon inquiétude, elle a voulu aller à Rolle, chez Mad.***, pour s'informer plus exactement de l'état de Monſieur K*** : elle croyait qu'on le lui cachait; elle voulait ſavoir ce que l'on diſait, ſe juſtifier & arrêter les mau-

vais propos. J'ai fait mes efforts pour la raſſurer, pour la calmer & lui perſuader la vérité : elle ne m'a pas écouté ; elle a demandé le carroſſe ; le cocher s'eſt trouvé abſent & occupé aux ouvrages de la campagne : j'ai été accuſé de l'avoir éloigné exprès. Elle a fait chercher un payſan pour conduire la voiture. J'ai parlé du danger de confier de jeunes chevaux à un homme qui ne ſait pas les conduire; elle a inſiſté, & je n'ai pas ſu réſiſter. La voiture a été attelée, & le payſan a été ſur le ſiege que je diſais encore mes raiſons. A peine ma femme a-t-elle été montée en carroſſe, que les chevaux, ſentant qu'ils étaient menés par des mains étrangeres, ſont partis au galop, & ſe ſont emportés: heureuſement pendant qu'ils tournaient dans la cour, j'ai pu leur couper le chemin ; je me ſuis jetté au-devant d'eux, & je les ai pris par la bride : ils m'ont entraîné un moment, mais je les ai arrêtés. Les cris de ma femme avaient contribué à les effrayer, & l'eſſieu a été briſé contre le portail. Ma femme a été ſaiſie d'effroi ; il a fallu la porter dans ſa chambre & la mettre au lit. Des calmants ont

ont arrêté les maux de nerfs. Cependant il eſt à craindre que cet accident ne la rende malade : c'eſt un malheur dont je ſuis encore la cauſe. Chaque plainte ſera autant de reproches que je ſentirai : les peines, les chagrins s'accumulent ; je ne vois autour de moi que des maux que j'ai faits. Aux yeux de ceux qui jugent par les événements, & c'eſt le grand nombre, je dois être un homme inconſidéré, méchant même. Jugez-moi avec plus de juſtice, mon cher ami; mon cœur vous eſt connu, plaignez-moi, & que votre amitié ne m'abandonne jamais; c'eſt ma ſeule eſpérance, c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte. Dans ce moment, ma femme repoſe aſſez tranquillement. M. Echaquet nous fait eſpérer qu'il n'y a aucune ſuite fâcheuſe à craindre. Je vous écris par une occaſion qui porte ma lettre à M.... Je crois que vous la recevrez preſque en même-temps que la précédente. J'attends auſſi de vos nouvelles : écrivez-moi ; j'ai beſoin de tout ce que vous pouvez me dire. Adieu, mon cher Saint-Thomin; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XV.

Je m'empreſſe de vous dire, mon cher ami, que vous ne devez avoir aucune inquiétude ſur ce qui s'eſt paſſé avec M. K***. J'ai été chez lui hier au ſoir, depuis ma lettre écrite, & pendant que ma femme repoſait : il continue à être mieux, il ne ſouffrait point du tout. Notre entrevue a été honnête & amicale. Ma viſite ne fut pas longue ; il y avait entre nous de la gêne & de l'embarras : deux hommes qui ſe ſont fait du mal ſont rarement à leur aiſe enſemble. En ſortant, le chirurgien me dit qu'il avait fait ſon rapport au châtelain ; qu'il était venu tout de ſuite recevoir la dépoſition de M. K***, qui n'avait rien voulu déclarer. Il avait refuſé de nommer perſonne, & avait dit qu'il n'avait ni plainte ni dépoſition à faire ; qu'il était étranger ; qu'il s'était bleſſé en tombant de cheval, & qu'il proteſtait contre toute autre eſpece d'hiſtoire & d'accuſation. Je rentrai auprès de M. K*** ; je courus à lui ; je lui ſerrai les mains ; je l'em-

braſſai ; je lui dis que je reconnaiſſais que j'avais eu à faire à un brave & galant homme. Je lui demandai pardon de ma vivacité ; j'ajoutai qu'il ne tiendrait qu'à lui que nous fuſſions amis, & que toujours je lui donnerais des preuves de mon amitié & de ma conſidération. Il reçut très-bien mes prévenances ; il y répondit avec ſenſibilité. Nous nous ſéparâmes contents l'un de l'autre, & diſpoſés à nous revoir avec plaiſir. Il eſt ſingulier qu'il faille être quelquefois cruel avec les hommes pour les trouver ce qu'ils doivent être. M. K*** me dit qu'il comptait retourner à Geneve le lendemain ou le jour ſuivant. J'écris à mon ami Fabert, pour lui demander de l'aller voir de ma part, & pour avoir de ſes nouvelles. L'affaire n'eſt point reſtée ſecrete, & je ſais que le bruit en eſt allé au château de *** : le *** a même cherché à faire des perquiſitions & des procédures : mais l'abſence de M. K ***, ſon ſilence, le manque de témoin rendent la choſe abſolument impoſſible, & je ne ſerai point inquiété à cette occaſion ; je voudrais avoir la même eſpérance du côté de ma femme ; je me

flattais que, remiſe de ſon accident, & apprenant le bon état de ſon ami, ſes diſpoſitions ſeraient plus favorables, & que nous pourrions parler & raiſonner enſemble comme deux perſonnes qui doivent s'aimer, & qui ont des peines & des ſoucis. Je me ſuis empreſſé de lui dire que je venais de voir M. K***; qu'il était aſſez bien pour retourner bientôt à Geneve, & que même nous le reverrions ici: mais rien n'a pu changer les idées de ma femme. J'ai retrouvé la même aigreur, les mêmes ſoupçons; elle y a même ajouté un ſang-froid ironique qui m'a bleſſé juſqu'au fond du cœur. J'ai vu clairement qu'elle voulait ſe perſuader que j'étais un jaloux, un libertin, & avoir le droit de me traiter en conſéquence. J'ai étouffé ma ſenſibilité ſur cette objet: madame Bompré était encore faible & malade; & j'aurais été auſſi un barbare ſi je me fuſſe conduit ſans ménagement & ſens égard pour ſon état: j'eſpere toujours que la vérité & la juſtice auront leur tour. J'ai voulu parler de quelques affaires d'économie domeſtique; je n'ai pas été plus heureux. Il y a déja quelque temps que, pour éviter l'ennui

des détails de ménage & de certaines diſcuſſions, j'ai laiſſé à ma femme le ſoin de recevoir le produit de mes revenus : c'eſt une branche de gouvernement que j'ai cru confier à l'amitié & à la tendreſſe jointe à l'habileté ; & j'éprouve à cet égard un deſpotiſme révoltant. Dans ce moment, j'avais à remplir avec un ami l'engagement que j'avais pris de lui prêter une petite ſomme ; ma femme s'y eſt oppoſée, & dans ce moment je n'ai pu inſiſter ; j'ai dû renvoyer à un autre temps l'exécution de ma promeſſe ; j'ai pu avoir encore cette patience : je n'aurais pas cette force une ſeconde fois. Si jamais je ſuis obligé de repouſſer l'injuſtice & la petite tyrannie par la violence, il n'y aura plus de paix ; la vie ne ſera plus qu'un combat continuel ; ce ſera un ſupplice de tous les moments. Mon ami, je ne le ſoutiendrai pas, & je ſens que j'en chercherai plutôt le remede dans les plus terribles extrêmités. Détournons nos yeux de cette affreuſe perſpective ; je ne veux pas y penſer. Pour me diſtraire, j'ai voulu m'occuper de Nicolas & de Pauline, dont je ne veux pas perdre de vue les intérêts, quoi

qu'il puiſſe m'en arriver. Il y avait deux jours que je n'avais entendu parler d'aucun d'eux. Dans le malheur qui me pourſuit, je crains preſque de penſer aux autres. Cependant la lettre du laquais Duport me revenait ſouvent dans l'eſprit. Ses ſoupçons & ſes accuſations étaient odieuſes ; je ne pouvais les mépriſer, quoiqu'ils fuſſent ceux d'un domeſtique ; je m'affligeais ſur-tout du tort qu'ils faiſaient à Pauline, & j'aurais voulu le réparer. Avant que d'aller à Rolle, j'avais envoyé à la ville pour ſavoir ſi le Chevalier Lowel & ſon domeſtique étaient véritablement partis. A mon retour, on m'a dit qu'ils avaient quitté ***, & qu'il y avait deux jours qu'ils étaient allé prendre la poſte à Jogne. Cette circonſtance & la lettre que j'avais reçue m'ont jetté dans la plus profonde triſteſſe. J'étais au déſeſpoir que le malheur qui m'obſede s'étendît ſur ceux pour qui je m'intéreſſe, & particuliérement ſur la famille du pauvre Nicolas. La plus forte intention de faire le bien eſt donc inutile, & l'innocence devient un piege ſi elle n'eſt accompagnée de la plus grande défiance. Oh, mon ami, que la vie

eſt difficile ; je vois au-delà, & dans mon déſeſpoir, j'en meſure l'interval-le. Je voulais aller chez Nicolas, & je craignais de le voir : j'ai paſſé la nuit dans cette agitation ; & dans le tourment que me font éprouver tant de perſonnes dont je voudrais le bon-heur, & de qui j'attendais le mien, je balançais ſur ce que j'avais à faire, lorſque Nicolas eſt venu chez moi, de très-grand matin ; il a demandé à me parler en particulier. Il eſt entré dans ma chambre, il s'eſt aſſis ſans attendre que je le lui diſſe ; & comme affaiſſé par la douleur & par l'affliction, il a eu d'abord de la peine à s'exprimer : enſuite faiſant un effort pour reprendre de la tranquillité, il m'a demandé d'un ton touchant & affectueux, comment je me portais, & ſi on ne m'avait fait aucun mal. J'ai compris qu'il était informé de ce qui s'était paſſé entre M. K*** & moi : je l'ai raſſuré. Enſuite, en me prenant les mains, & en ayant les larmes aux yeux, il m'a dit : Hélas ! Monſieur, le bon Dieu nous a retiré le bonheur dont nous jouiſſions l'an paſſé ; j'étais heureux avec mes enfants, & je croyais que vous le ſeriez toujours comme vous

le méritez. Que le bon Dieu me pardonne ! je ne ſais pas ce que nous avons fait ; mais tout eſt bien changé. Mes enfants, les uns m'ont quitté... les autres... Et Pauline... Alors les larmes ont tout-à-fait coulé de ſes yeux. Oui, Pauline, a-t-il repris en ſanglottant ; elle était l'eſpérance de ma vieilleſſe ; je comptais ſur elle pour la conſolation de mes vieux jours. Je me faiſais un plaiſir de lui faire un établiſſement, & de la rendre heureuſe ; & la voilà perdue ! Comment perdue ! me ſuis-je écrié, j'y mourrai plutôt. Je l'ai preſſé de me dire ce qui était arrivé, & quel nouveau chagrin nous pouvions avoir ; je l'ai exhorté d'avoir plus de confiance dans ſes bonnes intentions, & dans la vertu de Pauline. Je lui ai repréſenté que, ne quittant preſque jamais ſa mere, & ſortant fort peu de la maiſon, elle ne pouvait être perdue. Alors il m'a dit, avec un ton d'indignation & de colere, que M. le Miniſtre P***, le Paſteur de la paroiſſe, était venu hier chez lui ; qu'avec un air ſiniſtre & ſcandaliſé, il avait demandé à parler à Pauline en particulier ; qu'ayant toute confiance dans cet homme ſaint

& vénérable, il l'avait conduit auprès de ſa petite-fille, qui était ſeule en ce moment; qu'au bout d'un quart-d'heure, il avait entendu Pauline qui fondait en larmes, & qui pouſſait des cris de déſeſpoir; qu'il était entré; qu'il avait demandé la cauſe de l'état où il voyait ſon enfant; que le Miniſtre lui avait dit que des perſonnes de conſidération l'avaient averti de la conduite de Pauline; qu'il y avait eu du ſcandale avec un Anglais, ſon domeſtique & un Monſieur du voiſinage; qu'on lui avait recommandé, & qu'on avait même exigé de lui qu'il vînt faire là-deſſus des exhortations à Pauline, & l'engager à déclarer ſa groſſeſſe, dont le bruit s'était répandu depuis le départ du domeſtique qui devait l'épouſer. Je vis très-bien que Nicolas ne diſait pas tout ce qui avait été dit ſur le Monſieur du voiſinage, & je compris par ce qu'il affectait de taire, que c'était ce Monſieur qui était chargé de la ſéduction & du ſcandale. L'indignation, la colere m'ôterent la parole; je ne pus rien répondre. Je me promenais avec agitation dans ma chambre; Nicolas continuait de parler; je ne l'écoutais pas. En effet,

qu'aurais-je pu dire ? Je craignais de remonter à la ſource de la calomnie; & lorſque je réfléchiſſais ſur ce qui pouvait y avoir donné lieu, j'étais obligé de convenir que Pauline était venue ſouvent chez moi, quoique ce ne fût jamais ſans ſa ſœur ou ſa mere. Il eſt vrai auſſi que j'avais été chez elle; que l'on m'y avait trouvé preſque ſeul avec elle. L'aventure de la nuit que j'y avais paſſée avait fait du bruit; on y avait ajouté. J'y avais pris le plus grand intérêt; les circonſtances, mes intentions, mon âge, mon caractere; tout cela a été trop faible contre les poiſons de la calomnie & la méchanceté des mauvais eſprits. Je voulais m'accuſer d'imprudence; mais il me ſemblait qu'à mon âge, ç'eût été un ridicule, & que je devais être à l'abri de tous ſoupçons. La bonne foi, la confiance rompent ſouvent l'innocence, & on oublie que les hommes ſont méchants. Les réflexions étaient inutiles; il fallait prendre un parti, & je ne ſavais auquel me réſoudre, ni quel moyen employer pour repouſſer l'injuſtice & le menſonge. Sur le chapitre de la galanterie, on n'écoute point les juſtifications; & à

qui aurais-je été faire la mienne ? Je ne voyais pour moi que la honte & le déſeſpoir. Cependant je tâchai de conſoler Nicolas ; je cherchai avec lui ce qu'il y avait à faire pour ſortir de l'oppreſſion du bruit public. Il fut conclu que j'irais chez le Miniſtre ; que je lui ferais les repréſentations les plus fortes ſur ce qu'il avait accrédité par ſa démarche un bruit & des ſoupçons qui étaient ſans fondements : que je lui reprocherais d'avoir mis une famille au déſeſpoir par ſon zele indiſcret. Je promis que, quoi qu'il voulût me dire ſur les perſonnes qui l'avaient incité, je ne l'écouterais pas ; & que, s'il ne voulait pas réparer le mal qu'il avait fait, j'en porterais mes plaintes au *** ; & je jurai de pourſuivre la calomnie, quel que fût le coupable. Le pauvre Nicolas voulait m'en détourner ; il déplorait les malheurs qui affligeaient ſa vieilleſſe, qui tombaient ſur toute ſa famille, & dans leſquels je me trouvais enveloppé par une ſuite de l'intérêt & de l'amitié que j'avais pour lui. Les réflexions n'ont fait qu'augmenter nos regrets & nos murmures, & nous nous ſommes ſéparés, le cœur plein de triſ-

teſſe. Ce brave homme eſt ſi touchant dans ſa ſenſibilité pour ſes enfants ! Ses ſentiments & ſes vertus le rendent bien reſpectable à mes yeux. Avant que d'aller chez le Miniſtre, j'ai voulu parler à ma femme de ce qui venait de ſe paſſer ; je voulais la conjurer de m'aider à réparer le tort affreux que l'on faiſait à la famille de Nicolas, & ſur-tout la convaincre de la fauſſeté de toutes ſes accuſations ; mais je n'ai pu la voir dans ce moment, elle repoſait, & elle avait défendu que l'on entrât chez elle ; j'ai craint auſſi d'être arrêté dans une démarche qui me paraiſſait d'une néceſſité preſſante. J'ai donc été tout de ſuite chez le Miniſtre, comme il avait été convenu. Je lui ai dit, peut-être avec un peu de chaleur, l'objet de ma viſite ; & ce n'eſt pas ſans impatience que j'ai écouté ſes raiſons & ſa juſtification eccléſiaſtique, qu'il débitait avec la fauſſe douceur d'un dévot. Je lui ai repliqué, en lui diſant que je le rendrais reſponſable des inſinuations & des accuſations qu'il avait faites contre la fille de Nicolas Groſmont ; je lui ai reproché que, par ſon zele indiſcret, il avait mis une fa-

mille entiere au déſeſpoir; & je l'ai menacé que, s'il ne réparait pas authentiquement le mal qu'il avoit fait, j'allais en porter mes plaintes au Conſiſtoire ſuprême. Il m'a paru un peu effrayé; je l'ai quitté en réitérant mes menaces. Sa douceur augmentait ma colere, & je crois que j'aurais pu me laiſſer aller à quelque violence, ſi je ne me fuſſe retiré. Reconnaîtrez-vous votre ami à tout ce qui lui arrive, à tout ce qu'il fait. Je ſuis bien malheureux, mon cher ami; je commence a être mécontent de moi; je ne me reconnais plus. Je ne ſuis plus cet homme toujours calme, toujours tranquille, qui ne connaiſſait que l'humanité & la bienfaiſance. Je me reproche ma violence avec M. K***, & ma dureté avec le Miniſtre: il n'a pas tenu à moi que je n'aie preſque maltraité l'un, & ôté la vie à l'autre. J'ai la triſteſſe d'un coupable & la mélancolie d'un homme méchant; je n'oſe penſer à ce que je ſouhaite, & je commence à me craindre moi-même. Il ſe gliſſe dans mon ame un ver rongeur dont je ne connaiſſais pas le tourment: je n'enviſage pas l'avenir ſans une eſpece d'effroi; & le préſent m'ac-

cable. Je n'étais pas fait pour ce combat de la vie & des circonſtances; j'étais innocent, & les remords s'introduiſent dans mon ame! Je ne vis plus que pour faire du mal aux autres, & je ne vois plus dans ma vie qu'une longue ſuite de choſes cruelles & déchirantes. Il faut lutter contre la méchanceté, l'injuſtice, la calomnie & la perſécution de tous les moments, & l'ennui ſera le moindre de mes maux. Mon cher ami, où ſont vos bras, que je m'y précipite? Je réſiſte à mes réflexions, je penſe à vous. Je puis être encore heureux; j'ai un ami. Gardez-moï ce bonheur, que votre cœur me défende contre moi-même.

En revenant de chez le Miniſtre, mes idées fâcheuſes ont été diſtraites par la rencontre de Mr. de G ***, qui allait à la chaſſe; il avait une très-belle meute. Il était avec deux de ſes amis, mes voiſins, & un de ſes parents qui demeure à Lauſanne; ils allaient chaſſer dans les bois de Biere. Ils m'ont preſſé de les accompagner & d'aller tout de ſuite avec eux; ils comptaient trouver du fauve. Ils m'ont reproché que je n'étais plus le même, que l'on ne me voyait plus, que je n'ai-

mals plus ni la chaſſe, ni mes voiſins. L'un m'a dit que j'étais amoureux de ma femme ; un autre, que j'étais trop heureux chez moi ; & je ne ſais ce qu'ils ont ajouté encore ſur le chapitre des femmes. Quelque envie que j'euſſe d'accepter leur propoſition, je n'ai pu m'y rendre ; mais, par leurs amitiés & leurs ſollicitations, ils m'ont engagé à aller avec eux dans trois jours. Ce ſera une très-belle chaſſe au chevreuil dans les bois de Moriché. Comme on paſſe devant ma maiſon pour s'y rendre, & qu'il y a encore une lieue juſqu'au château de M. de G***, je leur ai fait promettre de faire halte chez moi, & d'y dîner à leur retour. Autrefois, la partie aurait été un grand plaiſir, & la joie & la gaieté auraient été bien ſûres ; aujourd'hui, je ne ſais quel ſera le plaiſir : il y aura de la gêne, & les contes de chaſſe ne ſeront pas auſſi gais. Le dîner ſera peut-être meilleur, mieux arrangé, mieux ſervi, moins bruyant : je tâcherai de ne pas regretter le déſordre d'autrefois ; je tâcherai ſur-tout d'obtenir quelque diverſion à mes maux & à mes chagrins. Mon cher ami, ces chagrins prennent ſur moi un em-

pire effrayant; je combats pour m'y ſouſtraire : je ne ſais ſi je ſerai le plus fort ; votre amitié ſeule peut me ſoutenir. Quelquefois il me ſemble qu'elle m'échappe ; la mienne durera autant que ma vie. Je vous embraſſe, mon cher ami.

LETTRE XVI.

NON, mon cher ami, je ne voulais plus vous écrire ; mes lettres doivent vous fatiguer : elles ont été trop fréquentes depuis quelques temps. L'objet ne mérite pas la peine que je vous donne, ni l'intérêt que vous y prenez. N'eſt-il pas ridicule de vous occuper de quelques tracaſſeries de ménage ; c'eſt une épreuve à laquelle je ne voulais pas mettre votre amitié ; rien de moins intéreſſant, rien de plus commun que tout ce qui m'arrive, & que les objets dont je vous entretiens : c'eſt une femme comme, ſans doute, il y en a beaucoup, un mari comme il y en a mille, un ménage comme ils ſont preſque tous. Quand on voudra la paix & le bonheur, ce n'eſt pas dans la vie domeſtique des maris &

des femmes qu'on ira les chercher. Il y a autant de variété dans les idées, dans les ſentiments que dans les traits du viſage; lorſque deux perſonnes ſont enſemble, ces idées & ces ſentiments ſe heurtent, & la force du choc dépend du caractere. J'ai le malheur d'avoir une ſenſibilité extrême; ma femme eſt abſolue dans la façon de penſer; elle ſoumet tout à ſon ſentiment. Les circonſtances ont été préciſément celles qu'il fallait pour donner le plus d'activité à nos défauts, préciſément celles qui pouvaient me rendre le plus malheureux : eh bien, mon cher ami, je le ſuis autant que je puis l'être. Qu'importent les détails, pourquoi me preſſer de les redire encore? c'eſt les rendre trop importants; & je me reproche tout ce que je vous ai écrit. Il fallait tout enſevelir dans le ſilence & dans l'oubli : c'eſt ce qui convient particuliérement à ma ſituation préſente. Je ſuis plongé dans la plus profonde triſteſſe & dans le plus grand abattement. Ce n'eſt qu'avec une peine douloureuſe que je me rappelle ce qui s'eſt paſſé chez moi, & que je fais attention à ce qui s'y paſſe : je voudrais oublier juſqu'au moment préſent. Les

reſſouvenirs ne ſont plus que des chagrins. Cependant, vous voulez que je vous inſtruiſe encore; mon cœur ſaura toujours vous obéir. Vous m'exhortez à l'eſpérance, vous paraiſſez même en avoir, & vous dites qu'un temps heureux peut venir encore. Il eſt impoſſible, mon cher ami : l'empire eſt ſi bien établi, qu'il n'y a plus que la violence qui puiſſe le combattre; & contre lequel des deux doit-elle s'exercer? Oſerez-vous le décider? Il eſt encore quelque patience, quelque réſignation au fond de mon ame; je puis encore ſouffrir. Cependant, le mal augmente; chaque jour mon ſort devient plus cruel; il n'eſt plus aucune douceur pour moi dans ma maiſon; je n'y ſuis plus qu'un être dont l'exiſtence eſt comptée pour peu, & le bonheur pour rien. Mon inſenſibilité apparente, ma fauſſe indifférence eſt priſe pour un conſentement à tout, pour l'approbation de toutes les idées & de la façon de penſer qui eſt la plus oppoſée à mon caractere. Je le vois, je n'en puis plus douter, ma femme n'a plus pour moi qu'un ſentiment de compaſſion & que de la fauſſe pitié; ma vie n'eſt plus qu'une ſuite de contradictions, de gêne

& d'ennuis; c'eſt la cauſe de la triſteſſe qui m'accable. Je tombe dans un anéantiſſement, que je ſens, & que je ne pourrais vous décrire. Si je veux eſſayer d'en ſortir, je ne fais qu'ajouter à mes maux. Ou ma femme ne veut pas m'entendre, ou, faiſiſſant mal mes intentions, c'eſt elle qui ſe plaint, c'eſt elle qui eſt malheureuſe : tout ſert d'aliment à ſon mécontentement, & ce que j'ai fait, & ce que je ne fais pas. Cette malheureuſe hiſtoire de Pauline eſt une ſource de ſoupçons & de reproches. J'ai été obligé d'avoir, dans la chambre de ma femme, une conférence avec le Miniſtre; j'ai dû entendre je ne ſais quelle eſpece de juſtification; & pour tout terminer, on a engagé Nicolas à envoyer ſa petite-fille à Geneve chez une parente de ſa mere; ce qui a augmenté le tort qui avait été fait à ſa réputation. Comme je me ſuis trouvé loin de mes intentions! L'indifférence, l'apathie gagnent ſi bien mon ame, que je ne me ſuis plus informé de rien : je n'ai pas revu Nicolas. Ce dîner qui avait été arrangé à l'occaſion d'une partie de chaſſe, & dont je vous avais parlé dans ma derniere lettre, n'a pu avoir lieu; il y

a eu des obſtacles ; ma femme y a trouvé des difficultés. Il a fallu trouver de mauvaiſes excuſes, dire des menſonges humiliants pour révoquer l'invitation que j'avais faite. J'aurai été expoſé à la riſée de ces Meſſieurs, qui étaient une fois mes amis, & que je ne reverrai peut-être plus chez moi. Tout s'accorde, mon cher ami, pour mettre le comble à mon déſeſpoir ; & lorſque je penſe qu'il ſerait poſſible que je perdiſſe votre amitié, votre eſtime; alors la vie me devient inſupportable. Si j'ai la crainte de perdre votre eſtime, c'eſt que je comprends fort bien ce que vous voulez dire, quand vous parlez de la force que les hommes doivent avoir, & de la ſupériorité qu'un mari doit conſerver dans ſa maiſon : vous avez raiſon ; je le penſe tout comme vous. Je ſais l'opinion que l'on a d'un mari ſubjugué : ce ſentiment douloureux ne me manque pas ; mais je ne me ſuis pas marié pour meſurer mes forces, & pour m'en ſervir contre ma femme : c'eſt une compagne que j'eſpérais, & je ne veux ni d'un tyran ni d'une eſclave. Aujourd'hui, vous ne pourriez me propoſer aucun

parti qui ne me rendît plus malheureux encore ; & ſi votre eſtime tient à cette eſpece de force, je ſuis perdu : laiſſez-moi eſpérer le contraire. Faites-moi croire, je vous en conjure, que vous entrez dans ma ſituation, que vous en êtes touché, & que vous ne condamnez pas ma façon de penſer & de ſentir. N'allez pas m'accuſer de lâcheté en me voyant anéanti ; ſauvez-moi cette humiliation, & ne voyez dans la triſteſſe, dans la mélancolie où je tombe, que le déſeſpoir de m'être trompé ſur mon bonheur. J'étais heureux une fois ; j'ai voulu l'être davantage, & l'erreur eſt immenſe. Je ne vois plus que deux êtres malheureux garottés l'un à l'autre par des chaînes éternelles. Je croyais avoir des vertus, une ame ſenſible, un cœur honnête ; & je n'ai pu faire le bonheur d'une femme que j'aimais ; & je n'ai pu y trouver le mien. C'eſt un tourment qu'il faut ſupporter, ſans pouvoir calculer mes forces là-deſſus ; il me ſemble ſouvent que je n'en ai plus, & alors je ne vois d'autre victime que moi. C'éſt une vie bien cruelle que celle qui eſt dénuée de tout lien ſentimen-

tal : la mienne n'eſt plus qu'une ſuite de diſcuſſions ſans franchiſes, de contradictions ſans raiſons, de ſoupçons ſans fondements : c'eſt toujours quelque épine qui déchire. Lorſque j'en ai beaucoup enduré, après avoir employé inutilement la douceur & la réſiſtance, alors, l'ame oppreſſée, je me retire dans ma chambre ; je leve les yeux ſur le portrait de mon pere ; je voudrais lui tendre les bras : de larmes involontaires s'échappent de mes yeux ; j'en ai honte : je rappelle mes forces ; j'ai recours à ma philoſophie. Je m'agite, je dis qu'il eſt des moyens de ſortir de l'état où je ſuis ; je les cherche ; je me promets de les employer ; & les jours & les nuits ſe paſſent ſans un moment de douceur, de paix & de tranquillité. Il n'y a plus dans ma maiſon ce ſentiment d'humanité qui doit être la baſe des liens domeſtiques : on ne parle des chevaux que pour les faire travailler, des domeſtiques que pour s'en plaindre, des amis, des voiſins, que pour en être mécontent, ou pour les craindre. Le maître, la maîtreſſe de la maiſon ſe craignent, s'évitent, s'embarraſſent : ceux qui

habitent enſemble ne ſont plus que des être rapprochés par le joug de la néceſſité. Autrefois, ce n'était pas ainſi: les individus qui étaient autour de moi travaillaient au bonheur de tous ; nous étions tous heureux. C'eſt encore un de mes efforts impuiſſants que d'oublier le paſſé : il ne ſert qu'à empoiſonner le préſent , & je me défends d'y penſer. Ma vraie, mon unique conſolation eſt celle que je trouve avec vous, mon cher ami. Quand je vous écris, il me ſemble qu'il y a encore quelqu'un qui m'aime ; je le répete, votre eſtime, votre amitié ſont les ſeuls biens qui me retiennent à la vie : voyez ſi vous voulez me les ôter. Mon cher ami, ménagez-moi ; & ſi votre façon de penſer eſt différente de la mienne, que nos ſentiments n'en ſouffrent pas, & que nos cœurs ſoient toujours les mêmes : le mien eſt à vous juſqu'à mon dernier ſoupir.

LETTRE XVIII.

Le parti en eſt pris, mon cher ami, je viens vous dire un éternel adieu :

c'eſt la derniere douceur que je puiſſe goûter, & dans mon déſeſpoir, je ſens encore combien je vous aime. Ah, mon ami, votre lettre !... Elle eſt cruelle; il y a des termes ambigus, des phraſes d'un ſens obſcur. Jamais votre amitié n'a employé un ſtyle auſſi embarraſſé. Vous ne dites point tout ce que vous penſez; vos idées ont changé; vous me cachez celles que vous avez aujourd'hui de moi; je me ſuis perdu dans votre eſprit en vous montrant le fond de mon ame. A vos yeux, je ne ſuis qu'un fou ridicule par la ſenſibilité : je n'ai plus d'ami; je n'ai plus votre eſtime : ce dernier malheur me manquait encore. J'ai relu pluſieurs fois cette lettre; j'ai cherché quelle pouvait être votre intention; je n'ai vu que votre mépris pour un homme que vous jugez faible, lâche & ſubjugué ſous l'empire d'une femme; & je l'avouerai, je venais de le ſubir cet empire, un moment avant la réception de votre lettre, dans une converſation où je croyais avoir fait parler le ſentiment & la raiſon. Ma femme ne m'a pas laiſſé ignorer l'indifférence, l'éloignement même qu'elle a pour ſon mari. Avec quel ſang-froid,

avec

avec quelle douceur perfide elle a écouté d'abord ce que je lui ai dit ſur mes chagrins, ſur ma ſenſibilité : un inſtant j'ai eſpéré ; mais bientôt j'ai entendu des choſes dures, des reproches emmiélés, des accuſations enveloppées : c'étaient des ménagements ſi révoltants, des pardons ſi injurieux ! & enfin, des larmes ont accompagné des plaintes auxquelles je ne m'attendais pas. Je n'en puis plus douter, je n'inſpire à ma femme qu'un ennui qui va juſqu'au dégoût. J'ai donc tout perdu, & la femme que j'aimais, & l'ami qui m'eſtimait, & la réputation que j'avais, & même la liberté que j'avais de diſpoſer de ma fortune. Tout m'abandonne ; ſous le chagrin qui m'accable, la vie eſt devenue trop peſante. Heureux dans ſon malheur, qui peut s'affranchir des horreurs de la mort ! Ah, mon ami, ne me condamnez pas entiérement : je ſens que je tiens encore à votre opinion : ayez pitié de moi ; c'eſt ma derniere priere. Mon ame eſt prête à s'échapper ; elle ſe révolte contre les liens qui l'attachent encore ; elle a la force de les briſer. J'ai paſſé la nuit précédente à combattre & à ſouffrir : le jour a paru ; &

je me débattais encore entre ma raiſon & mon déſeſpoir ; je regardais ſouvent mes armes ſuſpendues à la parois ; elles ſont à côté du portrait de mon pere. Il me ſemblait que je rencontrais ſes yeux, que j'entendais ſa voix; j'ai cru entendre qu'il m'appellait à lui. Je cherchais un lien qui me retînt, je n'en ai plus trouvé. Mon ami, il y a une autre vie ; il faut y aller. Après nous, tout doit être meilleur. Un reſte malheureux de raiſon me crie : quels ſont donc tes maux, tes malheurs ? Je les ſens & je ſuccombe ; c'eſt tout ce que je puis répondre. Ils ſont tels, qu'il faut que tout finiſſe pour moi, & que la vie n'eſt plus rien. Hier, pendant le jour, le ſoir, la nuit, j'ai voulu vous écrire, m'entretenir encore avec vous ; je n'ai pu captiver mon agitation : j'aurais pu me jetter dans vos bras, mais non prendre une plume & écrire. L'horreur, l'indignation, le déſeſpoir ſe ſont concentrés dans mon ame. Bientôt elle ſera ſoulagée de tant de maux. Depuis quelques heures, ma porte eſt fermée à double tour : ceux qui y viennent ne reçoivent aucune réponſe. J'ai mis ordre à mes affaires, & je n'ai

plus penſé qu'à vous. Si vous liſez ceci, ſi mes dernieres paroles vous parviennent, comme je l'ordonne, ne plaignez plus votre ami ; dans le moment où vous les lirez, il eſt heureux ; il eſt délivré des peines qui l'accablent. C'eſt vous que j'appelle pour régler ma ſucceſſion ; mon teſtament vous eſt adreſſé ; c'eſt à vous qu'il doit être remis. Mon cher ami, ne haïſſez perſonne ; ſoyez plus charitable que moi ; ne condamnez que ma ſenſibilité, que ma facilité à être malheureux. Que l'on voie au moins, par mon ami, que je méritais un meilleur ſort. Et qu'eſt-ce que c'eſt que mériter ? Malheureux atômes que nous ſommes !... Où eſt le code ? où eſt le tribunal des rétributions ? Tremblons de demander juſtice ! Je ne forme aucune plainte, aucun murmure. A genoux ici, devant vous, je demande pardon à tout ce qui m'entoure. Et de quoi me plaindrais-je ? J'ai la force d'échapper aux maux qui me tourmentent : le remede eſt là ; il m'attend. Adieu, mon cher ami... Vivez heureux.

N. B. Il y avait ſur l'adreſſe du paquet : *Je demande que ces papiers ſoient*

remis auſſi promptement qu'il ſera poſſible, à Monſieur de Saint-Thomin, à Orbe.

Le bruit que l'on entendit répandit l'effroi dans la maiſon. Perſonne n'oſait aller à la chambre de M. Bompré : ce furent Nicolas & Antoine qui y entrerent les premiers. Ce dernier n'a ſurvécu à ſon maître que quelques ſemaines. Mad. Bompré, qui jouit des biens de ſon mari, s'eſt remariée, cette année, à un homme qui la rend fort heureuſe. Le Chevalier Lowel eſt revenu chercher Pauline : on ne ſait point ce que la paſſion lui fera faire pour elle.

FIN.

Bibliotheca Nazionale
FONDO
SS. GALATINO
Napoli

VA1 15e734